

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES CIGALES

suivi de

LE RETOUR SUR TERRE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ANTONIN MARQUIS

MARS 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCEMENTS

J'aimerais remercier Jean-Francois Chassay pour le bon coup de pied au cul qu'il m'a donné lorsque j'en avais besoin, et pour tout le reste.

J'aimerais remercier Gabrielle pour sa présence, tout simplement.

J'aimerais remercier mes amis et ma famille, auxquels j'ai emprunté paroles, actions et réflexions.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
LES CIGALES	1
Première partie	2
Deuxième partie	49
Troisième partie	82
LE RETOUR SUR TERRE.....	100
Première partie	101
Deuxième partie	115
Troisième partie	130
BIBLIOGRAPHIE	144

RÉSUMÉ

Le volet fictionnel de ce mémoire est un court roman en trois parties racontant dix jours dans la vie de trois amis dans la jeune vingtaine. La première suit deux amis d'enfance, Dave et J-P, lors d'un « roadtrip » dans la Nouvelle-Angleterre. La deuxième est consacrée à Steph, la blonde de J-P, restée à Montréal. Fraîchement diplômée, elle a hérité de la classe de troisième secondaire d'une professeure en convalescence. La troisième réunit les trois personnages autour d'un souper pour fêter le retour des deux gars. Le récit a pour arrière-plan la grève étudiante de 2012. Le ton général est ironique, se moquant gentiment des personnages, de leurs discours, de leurs illusions et de leurs angoisses, sans toutefois les juger. Ceux-ci s'expriment dans un français oralisé réaliste (sacres, hésitations, élisions, etc.). L'humour et le quotidien marquent l'écriture et permettent d'aborder les grandes questions qui angoissent ces jeunes vingtenaires : la tension entre réalité et idéal, la peur de rater sa vie et le temps qui passe trop vite.

Le volet réflexif se divise lui aussi en trois parties, autant d'étapes dans l'évolution de ma conception du roman et de la littérature. S'appuyant sur les concepts de lyrisme (Milan Kundera) et de romantisme (René Girard), la première partie jette un regard critique sur la grève et l'attitude de ses partisans les plus enthousiastes. Parallèlement, il est question de l'importance, pour le romancier, de rester détaché de tels engouements et de cultiver une posture mature et lucide. La deuxième partie propose de dépasser les conclusions de la première en relisant l'œuvre romanesque de Kundera et en conviant à la réflexion l'essayiste François Ricard. Le détachement ironique du romancier y est questionné : le dépassement du lyrisme et du romantisme lui permet-il de juger ses semblables avec mépris et condescendance ? Poursuivant la lecture de l'œuvre kundérienne, la troisième partie dialogue avec Yvon Rivard et Tolstoï afin de poser les bases d'une littérature ironique mais bienveillante, dont la condition serait le regard compatissant du romancier sur ses personnages et ses semblables.

Mots-clés : roman, romanesque, compassion, Milan Kundera, René Girard, lyrisme, romantisme, ironie, extase, désir métaphysique, kitsch

LES CIGALES

PREMIÈRE PARTIE

1.

— Heu, je vais où? demande Dave, coupant court à la conversation.

— Enligne-toi là, répond J-P, d'un geste nonchalant.

La voiture s'immobilise derrière la plus courte des trois files de petites berlines, de camionnettes et de roulottes motorisées. À gauche, des dix-huit roues patientent dans la voie qui leur est réservée. Se découpant dans un ciel bleu presque sans nuages, des signaux lumineux verts et rouges indiquent les postes de douanes ouverts et fermés; l'éclat du soleil empêche cependant d'en bien distinguer la couleur. Seuls quelques éléments du décor rappellent la solennité de l'endroit, dont la vocation coercitive semble s'effacer derrière cette magnifique journée d'été : un policier avec un berger allemand, de grandes clôtures de part et d'autre et les lourdes barrières qui ferment l'accès à la frontière.

Une culpabilité déraisonnée s'empare des deux amis qui, d'un accord tacite, entreprennent de donner à la voiture une impression de propreté qui les placerait au-dessus de tout soupçon. Dave baisse le volume de la musique; J-P, sur le siège du passager, décroise les jambes et remet ses souliers. À ses pieds traîne un sac de papier du Tim Horton's faisant office de poubelle, contenant deux gobelets de café vide, un paquet de cigarettes tout déchiré ainsi que l'emballage plastique d'un autre, fraîchement entamé. Il le place dans sa poche avec son carré rouge en feutre, pourtant épinglé à son chandail depuis des semaines. Dave tapote nerveusement le volant, tend le bras vers le siège arrière, ramène son sac sur ses cuisses et y fouille avant de le remettre en place.

— J'étais en train de me demander si j'avais enlevé mon weed de mon sac...

— Moi je l'ai mis dans un pot de Cheeze Wizz, y fouilleront jamais ça.

— De quoi tu parles? panique Dave en se tournant vers J-P.

— Quoi? répond-il innocemment. Y a pas de stress, t'as juste à pas avoir l'air trop louche. Tsé, la face que tu fais, là, c'est exactement ça qu'il faut pas que tu fasses.

— Ark, man! Au pire, t'avais juste à pas me le dire, si tu voulais pas que je fasse cette face-là! T'es — ... Quoi? ... Va chier, man!

J-P éclate d'un rire satisfait.

- Sti que t'es cave... Sors donc les passeports, ordonne Dave en déplaçant la voiture devant le poste de douanes indiqué par un employé muni d'un dossard.
- Dude, on a un GPS? s'étonne J-P.

Il sort l'engin du coffre à gants et le retourne entre ses mains.

- Ouin, c'est à mes parents, répond Dave distraitement.
- Dis-moi pas que j'ai acheté une belle grosse map pour rien?
- C'est juste au cas où.

Dans le poste de douanes semblable à un guichet de cinéma se tient une femme dans la cinquantaine, arborant un air blasé et acariâtre. Elle ignore le timide « Hi » de Dave, s'empare des passeports et les examine attentivement pendant de longues secondes.

- Who's that? rugit-elle en levant soudainement des yeux inquisiteurs.
- Heu, me, répond Dave, décontenancé.
- And who's that?

J-P avance la tête et lui envoie joyeusement la main.

- Where are you going?
- Boston.
- What for?
- Heu... camping.
- Where the hell are you gonna go camping in Boston? demande-t-elle sèchement, d'un ton évoquant à la fois la curiosité, l'irritation et le jeu.
- Heu, we go, heu... not only Boston –

J-P choisit ce moment pour intervenir, exhibant sa plus belle imitation de l'anglais des séries télévisées américaines.

- Well, hum... Hi. Yeah, hum, actually, we're going *towards* Boston, you know, but we don't know exactly *where*. Just a... a roadtrip, you know?

Il termine sa phrase en baissant la voix, soudain effrayé à l'idée d'avoir l'air louche du fugitif qui tient le conducteur en otage et qui, réalisant que ce dernier a trop peur pour suivre

ses instructions à la lettre, décide de prendre les choses en main. Comme pour confirmer ses craintes, la douanière réplique :

- Whose car is this?
- It's, heu... de car of my parent. I ave de paper... poursuit Dave.
- How long are you gonna stay in the United States?
- Ten days.

Elle leur redonne enfin leurs passeports tandis que devant eux s'élève tranquillement, glorieusement, la barrière rouge et blanche leur accordant l'accès à la mythique route des États-Unis, celle que des générations de jeunes aventuriers ont parcourue inlassablement du nord au sud et d'est en ouest. La voiture pénètre doucement en sol américain et J-P glapit un « Who's that? » caricatural.

- Eille, répond Dave en riant, on est *deux*, câlisse, c'est pas si compliqué!
- Elle était ben trop bête, sérieux, c'est quoi la joke? « Where the hell you gonna go camping in Boston? »
- Je savais trop pas quoi répondre!
- J'ai ben vu ça! ... En passant... T'as sorti ton anglais du dimanche...
- Bon bon bon! Monsieur « tchéquez-moi comment je suis bon en anglais, tellement que je dis des *hum* en anglais... je suis tellement hot que je traduis mes *heu* »!
- T'es juste jaloux, tranche J-P avec un sourire.

Bob Dylan joue maintenant à tue-tête, enterrant le bruit du vent qui s'engouffre par les fenêtres grandes ouvertes. Les deux amis remettent leurs lunettes fumées et allument des cigarettes. J-P s'incline légèrement vers Dave, allonge le bras et immortalise le moment en prenant le « premier selfie du voyage ».

2.

La Honda file doucement sur la route presque déserte. Le rythme calme et répétitif de *Sad-eyed Lady of the Lowlands* plonge les deux gars dans un confort silencieux. Dave, les mains bien serrées sur le volant, lève les yeux vers le rétroviseur, vérifie son angle mort et s'assure de respecter la limite de vitesse. Le léger dépaysement qu'implique le passage de la frontière (la vitesse calculée en miles, les couleurs et la langue des panneaux routiers, les stations-services aux noms inconnus, etc.) induit chez lui une angoisse amplifiée par la responsabilité qu'il a de la voiture de ses parents. Un mouvement à sa droite attire son attention.

- T'avais enlevé ton carré rouge? demande-t-il innocemment, sans quitter la route des yeux, en apercevant J-P épingler de nouveau le bout de feutre à son chandail.
- Ouin, avec toute la marde qu'on lit dans les journaux, je sais pas, je me disais qu'ils allaient peut-être penser que je suis un terroriste...
- Voyons, pourquoi ils penseraient ça, répond Dave, une pointe de sarcasme dans la voix.
- Qu'est-ce que tu veux dire? fait-il, relevant la tête. Y est où le tien?
- J'en ai pas.

Alarmé, J-P dévisage longuement son ami, qui continue à fixer la route.

- Dis-moi pas que t'es un carré vert!

Dave étouffe un petit rire :

- Non, je suis pas un « carré vert », inquiète-toi pas.
- Mais t'es contre la grève?

Dave ne répond rien tandis que s'impose à lui le souvenir de l'assemblée extraordinaire du déclenchement de la grève générale illimitée : dans la plus grande salle de cours du pavillon de lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke était rassemblée une foule hétéroclite composée d'étudiants en communication, en histoire, en psychologie, en politique et en littérature. Assis en retrait, évaché sur une chaise de plastique, il ricanait en regardant défilier au micro des jeunes gens passionnés et ridicules s'emportant dans d'inutiles

envolées rhétoriques, tout le monde étant déjà convaincu avant même de venir « débattre » au cours de cette plénière. Puis, lors du vote, malgré sa ferme résolution de s'abstenir, une stupide pression causée par la mer de mains levées qui l'entourait l'avait incité à joindre sa voix à la leur. Il a quitté la salle tout de suite après que le oui l'eut remporté avec une écrasante majorité.

- Non, j'ai voté pour, répond-il finalement, appréhendant la prochaine question de son ami.
- Pourquoi?
- J'étais écoeuré. Je voulais un break, dit-il en haussant les épaules d'un air affecté.
- Faque t'as voté pour la grève ou pour des vacances? ... Pendant que le monde se fait fesser dans face par la police, toi tu chilles?
- Toi, tu fais quoi?
- Moi? Je vais à toutes les assemblées pis... je m'informe... j'essaye de poster des articles intelligents pour que le monde les voie...

J-P s'arrête et accote sa tête sur le bord de la fenêtre ouverte. Dehors, un paysage très semblable à ceux du Québec défile rapidement en une succession de champs, de troupeaux, de fermes et de silos à grain. Un malaise s'empare de lui alors que résonnent dans sa tête les insultes proférées par les médias populistes à l'endroit de ces « étudiants qui se votent des vacances », mais aussi, pires encore, celles de la gauche militante envers les « pseudo-grévistes qui pensent que partager un article sur Facebook est une forme d'engagement ». Il reste muet un moment avant de reprendre :

- Tsé, vu que Steph travaille tout le temps, ben je me ramasse avec personne pour aller manifester...

Dave tarde à répondre; la voix de Dylan et le vent qui s'engouffre dans l'habitable finissent par avaler cette réplique, comme si elle n'avait jamais été énoncée. Au bout d'un moment, Dave sort de son mutisme :

- C'est bizarre, han? C'est comme si on était dans un entre-deux, on est encore à l'école mais on l'est pas, on est en vacances mais on l'est pas...

- Fuck, oui! C'est vraiment weird. Je veux pas faire de travaux pour l'école, par principe, tsé, mais en même temps je passe mes journées chez nous à rien faire, faque...
- Moi aussi. Le pire, c'est pour trouver une job d'été. Faudrait que je commence à chercher, mais comme on sait jamais quand l'école va recommencer...
- Même affaire pour moi.
- J'ai vraiment l'impression d'être coincé... J'ai hâte d'avoir fini mon bacc, mais j'ai pas hâte que ça recommence, pis j'ai hâte d'avoir une job, mais en même temps je suis ben content d'avoir une raison pour pas chercher... C'est comme si le temps était suspendu.
- C'est vrai que c'est plate, pis que les journées sont longues... Je passe mon temps à me fâcher sur Facebook pis à faire je sais pas quoi... J'imagine qu'on devrait plus nous impliquer... lance-t-il d'un ton interrogatif.
- Faire quoi ? Lancer des bombes fumigènes dans le métro, détruire les locaux des députés libéraux ?
- Non mais... faire du piquetage, distribuer de l'info, heu... Eille! t'as-tu pensé à écrire dans *Fermaille*?
- Dans quoi ?
- *Fermaille*. C'est la revue de la grève, ils publient des poèmes pis des essais pis toute...
- Ouin, j'en ai entendu parler... Bah, je vois juste pas l'intérêt. C'est pas comme si quelques poèmes engagés allaient changer quoi que ce soit. Les seuls qui vont lire ça, c'est du monde déjà gagné à la cause. Sérieux, tant qu'à moi, *Fermaille*, le piquetage, les bombes fumigènes, ça mènera pas à grand-chose.
- Dude! Y a des affaires malades qui se passent en ce moment : des milliers de personnes dans les rues, la répression policière... Je veux dire, deux semaines avant la grève, je savais même pas qu'ils voulaient monter les frais de scolarité, pis là... on s'enligne pour la plus longue grève de l'histoire du Québec... y avait trois cent mille personnes pour la fête de la terre... Je pensais jamais voir ça.

- Eille, on peut-tu attendre avant de dire ça! Sti que je suis écœuré d'entendre le monde dire que le « Printemps érable » c'est un autre mai 68... Je sais ben qu'on aimerait ça passer à l'histoire, mais...

La phrase reste en suspens, ignorée par J-P qui s'imaginerait au premier rang d'une ligne de piquetage, empêchant des étudiants de pénétrer sur le campus; puis c'est l'arrivée de la police, la confrontation, la matraque qui lui casse la clavicule... À ses côtés, Dave compose mentalement un poème engagé s'articulant autour du syntagme « l'anus crasseux de la démocratie » qui s'est imposé à lui d'emblée. Quelques minutes passent et la longue chanson de Dylan se termine, marquant la fin du disque et rappelant à eux les deux gars.

- Eille, est-ce que je t'ai dit que j'ai été accepté à la maîtrise? demande soudainement J-P.
- Ah ouin? Félicitations, man... En arts visuels?
- Oui monsieur. Je suis ben content, sérieux.
- Tant mieux, tant mieux...
- Pis toi? L'année prochaine?
- Bah, je sais pas trop... je pense pas que j'ai envie de faire une maîtrise.
- Non?
- Bah... c'est bizarre, apprendre à écrire à l'école... C'est trop académique pis bourgeois, tsé. Pis tu te fais enseigner par des profs qui te disent comment écrire même si eux ont jamais rien publié d'important...

Il marque une pause avant de reprendre :

- Pis tsé, je veux dire... pas besoin de l'école pour bien écrire, tchèque Bukowski, Ginsberg, Kerouac, heu... Rimbaud... J'ai juste pas l'impression que la poésie ça s'apprend à l'université.
- Ouin, je sais pas... Moi, mes cours pratiques, j'ai aimé ça. Même que ça m'a vraiment aidé... Anyway, conclut-il, voyant que Dave est plongé dans ses pensées.

J-P s'empare de son iPhone, photographie le paysage à sa droite et sélectionne *After the Gold Rush*, de Neil Young, dont les premiers accords s'accordent à merveille avec le temps magnifique. Il l'accompagne d'une voix fausse, mais avec un plaisir sincère, jusqu'à ce que

Dave s'abandonne lui aussi à la joie de chanter à tue-tête. « Tell me why / is it hard to make arrangements with yourself / when you're old enough to repay / but young enough to sell... »

3.

Dave se retourne encore et encore dans la tente horriblement réchauffée par le soleil matinal. Trempé de sueur et torturé par une lancinante envie d'uriner, il se résigne à se lever, un mal de tête fulgurant écartant de toute façon la possibilité de se rendormir. Il défait laborieusement la fermeture éclair et se retrouve enfin à l'air libre : les autres campeurs, déjà réveillés, s'affairent à cuisiner un déjeuner pour leurs enfants, à démonter leur installation ou à se préparer pour une randonnée. Il les observe avec stupeur, ébloui par la vive lumière matinale. À quelques mètres de là, derrière la mince bande d'arbres qui borde leur terrain, des voitures roulent à vive allure sur la bruyante route 93. Il titube jusqu'à la table à pique-nique et s'assoit en grognant, la tête entre les mains, en proie au profond désespoir que peut provoquer une gueule de bois dévastatrice.

Après de longues minutes passées simplement à souffrir, Dave se dirige péniblement vers la réception pour trouver de quoi étancher sa soif; les premières gorgées d'eau froide lui font le plus grand bien. Il déniche dans la glacière les restes du souper de la veille, quelques saucisses hot-dog qu'il mastique mollement, les yeux dans le vague. Légèrement revigoré, il ouvre son exemplaire de *Sur la route* et allume une cigarette qu'il écrase après quelques bouffées.

— T'es de bonne heure sur le piton, mon Dave! lance J-P en sortant de la tente.

— Eille, man...

Il s'étire en jetant un regard circulaire sur les alentours.

— Pas l'air en grosse forme, laisse-t-il échapper à travers un bâillement.

— Non... sti que j'ai mal à tête.

— Ouin, moi itou. Qu'est-ce que tu lis?

— Kerouac. *Sur la route*, fait Dave en montrant la couverture.

- Tu l'avais pas déjà lu? s'étonne-t-il.
- Non... Je me suis dit que c'était l'occasion idéale de le lire.
- Tu vas aimer ça, c'est fucking bon! Tu le lis en français?
- Ouin, je... je suis tombé dessus à la librairie, l'autre fois... c'est le rouleau original.
- Je sais pas, c'est comme *The Catcher in the Rye*, je trouve, la traduction est poche... anyway. Je vais prendre une douche, dit-il, laissant son ami à sa lecture.

Dix minutes plus tard, J-P revient du bloc sanitaire, dégoulinant et radieux, ses gougounes claquant sur ses talons.

- Man, l'interpelle Dave en levant la tête, faut trop faire ça, un jour, traverser les States d'est en ouest. Tchèque le chemin que Kerouac a fait en quelques années, poursuit-il en montrant une carte retraçant les différents voyages que l'écrivain raconte dans *Sur la route*.
- Ça serait malade.
- Pourquoi on fait pas ça, là?
- Ben, peut-être parce que j'ai une blonde à Montréal?
- Ben non, je sais ben... Mon point, c'est qu'on *pourrait* le faire.
- Je sais pas... premièrement, c'est pas notre auto, c'est à tes parents.
- On ferait du pouce.
- On a pas d'argent.
- Ben non, mais... je te dis pas que je veux le faire, là, je fais juste dire que ça serait *possible*.

J-P hausse les épaules et disparaît dans la tente. Dave se replonge dans la contemplation de l'étrange carte figurant au début du roman; elle lui rappelle quelque chose, mais quoi? Puis ça lui revient : l'illustration du trajet présumé d'Ulysse à son retour de la guerre de Troie, qu'on lui avait présentée dans son cours de littérature de l'antiquité. Il se prend à jalouser ces deux voyageurs mythiques, lui qui, la veille, n'était encore jamais sorti du Canada.

- Man, la douche fait *fucking* du bien, déclare J-P en ressortant avec son sac. Vasy, je vais défaire la tente.

- Bah, ça me tente pas.
- Ça fait du bien, je te dis, tu vas filer *ben* mieux après! Bravo pour le jeu de mots, aussi.
- Je me suis lavé hier. De toute façon, j'ai hâte de crisser le camp, j'ai mal à tête pis je veux juste manger le plus gros déjeuner au monde, dit-il en se levant avec peine.
- As you wish.

J-P ouvre la valve de son matelas et s'y étend pour le dégonfler. Dave roule son mince tapis de sol en mousse, sentant sous ses genoux les aspérités du terrain de gravier sur lequel la tente est plantée.

- Sti que j'ai mal dormi, marmonne-t-il.
- Dude, t'avais juste à t'amener un oreiller! raille J-P, les mains croisées derrière la tête.
- Ça a pas rapport.
- Ben, un peu!
- Ça t'as pas dérangé, à matin, les chars qui avaient l'air de rouler direct dans tente? demande Dave en se tournant vers son ami.
- J'ai rien entendu.
- De toute façon, on va pas en camping pour être confortable.
- Pourquoi pas?
- Ben, voyager, c'est sortir de notre confort. Surtout un roadtrip.
- Je veux ben, mais c'est pas une raison pour s'obliger à mal dormir. Est-ce que je suis cave de pas vouloir avoir mal au dos quand je me lève le matin?
- Laisse faire...
- T'es juste jaloux, fait J-P, tout sourire.

Dave l'ignore et l'aide à rouler son gros matelas. Ils vident la tente et entreprennent de la démonter.

- Je pensais à ça, à matin, pis... je pense qu'on devrait réserver le prochain camping.
- Tu penses?

- Regarde ça, dit-il en désignant leur terrain. Hier on a cherché quand même longtemps pour ça... J'ai pas envie de perdre mon temps à chercher des campings de marde. On est juste ici pour dix jours...
- Pourquoi on dort pas dans le char, à la place ? Ça serait-tu assez inconfortable pour toi ? J'te niaise, ajoute-t-il précipitamment.

Dave le fixe d'un regard vide, cherchant à savoir si l'économie d'argent et le récit qu'il pourrait faire de ces éventuelles nuits dans la voiture compenseraient pour leur inconfort, l'absence de toilettes et le stress de se faire agresser par quelque brigand en cavale. J-P, voyant son embarras, répond à sa place.

- Mais, non, t'as raison... Je vais t'avouer, ajoute-t-il en balayant du regard les environs, que c'est effectivement un peu de la marde, ici.

Sur le terrain adjacent, un cinquantenaire bedonnant assis devant sa roulotte, vêtu simplement d'un maillot de bain, les observe en fumant une cigarette. Les deux amis se tournent pour rire dans leur barbe.

- Dude, faut trop le prendre en photo, ça vaut la peine.
- Quoi, le gars?
- Steph va trouver ça drôle, du monde de même, dans Hochelag, y en a à tous les coins de rue.

Il sort son iPhone et, subtilement, prend l'homme en photo. Il fait quelques clichés de leur pauvre terrain et aide son ami à rentrer les chaises pliantes dans la voiture.

- Ça te tente-tu de conduire? demande Dave. Moi je file pas, j'ai mal au cœur...
- Oué oué.

Une demi-heure plus tard, les voilà attablés devant deux gros déjeuners américains et deux tasses de café-filtre, dans un *diner* typique rappelant un décor de cinéma. Pendant que J-P badigeonne minutieusement sa tartine avec de la confiture aux fraises, Dave mastique à grand-peine, laissant échapper de profonds soupirs à intervalles réguliers, et étudie le napperon en papier sur lequel figurent les principales attractions touristiques de ce petit village du New Hampshire : un atelier de poterie, un terrain de mini-golf à thématique « Aventures de pirates » et un village du père Noël ouvert à l'année.

4.

Le chaud soleil de midi surplombe la baie, presque seul dans le ciel bleu marqué ici et là d'une longue trainée blanche évoquant un grand coup de pinceau. La plage, d'un sable fin, s'avère étonnamment calme pour une si belle journée; les vacances d'été ne sont pas commencées pour nombre d'écoliers et de travailleurs. À part quelques retraités longeant la berge pour leur marche quotidienne et un groupe de collégiens fêtant fort probablement la fin de la session, les deux amis ont la plage pour eux tous seuls. Assis côte à côte sur une grande serviette multicolore, ils se laissent frapper par les rayons brûlants qui leur tombent directement sur les épaules.

Immobile depuis bientôt dix minutes, J-P semble pétrifié, statue romantique dont le sculpteur aurait tenté de représenter la Félicité. À ses côtés, Dave gigote nerveusement. N'osant pas déranger son ami, et ne sachant trop s'il est simplement tombé dans la lune ou s'il a succombé, sourire au visage, à un anévrisme fulgurant, il en a assez et va chercher de quoi se distraire dans la voiture.

À la fois attentif et rêveur, J-P erre en pensée entre les oiseaux côtiers planant au-dessus de la mer, les bateaux amarrés qui tanguent au rythme des vagues et les rafales d'un vent salin agréablement frais. À l'horizon, bien découpé entre les parois rocheuses qui bordent la baie de part et d'autre, un voilier à la coque bleue, toutes voiles dehors, vogue paisiblement. La petite embarcation semble ne pas avancer du tout; elle flotte là, à mi-chemin entre les deux falaises, naviguant vers une destination inconnue, comme si elle se laissait porter sans but précis, suspendue éternellement entre le départ et l'arrivée. J-P éprouve une soudaine envie de peindre ce panorama, sans toutefois en faire une reproduction réaliste de la vie maritime comme il est si facile d'en trouver dans tous les villages côtiers touristiques; un étrange élément l'attire dans la composition du paysage – ce calme, cet ordre, cette impression de se trouver au bon endroit au bon moment...

Un léger choc sur le dessus de son crâne le ramène à lui : Dave ramasse la petite balle bleue en caoutchouc qu'il vient de lui lancer.

- C'est ben le fun, la plage, mais... commence celui-ci en lui tendant une raquette de bois ronde.
- Man, je suis trop ben. Je resterais ici à l'infini, dit-il, fixant toujours l'horizon. Je suis venu au States plein de fois, avec mes parents, reprend-il, quand j'étais petit, mais je me rappelle presque rien... à part que mon père m'avait dit qu'il me payerait une crème glacée si je pognais un jellyfish dans mes mains.
- Sérieux? s'étonne Dave en éclatant de rire.
- Ouin, mais ce qui est triste, c'est que je l'ai pas fait. Mon père m'a quand même acheté une crème glacée, pis je me suis forcé à la manger...
- Man, ça ressemble à une confession dans un film, genre « Depuis ce temps-là j'ai jamais été capable de reparler à mon père, ni de manger de la crème glacée à vanille. »
- Oué, j'avoue, rit J-P.
- Ça te tente de jouer à la palette?

Ils s'installent à quelques mètres l'un de l'autre et s'envoient la balle avec maladresse, ratent d'abord les coups les plus faciles, puis parviennent à enchaîner quelques échanges qui les emplissent de fierté; J-P commence même à se figurer des spectateurs qui commenteraient leur jeu avec admiration : « Wow sont ben bons! » ou « C'est pas la première fois qu'ils jouent à ça, certain! » Comme si le seul fait de les imaginer leur conférerait une présence réelle, il contracte les muscles de son torse en cherchant des yeux de potentiels observateurs. Ce geste n'arrive qu'à attirer l'attention de Dave, intimidé par la physionomie de son ami, mais aussi exaspéré par sa volonté, frôlant l'obsession, d'être beau, parfait, irréprochable. Ses muscles à lui, flasques et informes, semblent se fondre en une masse de chair sans relief qui, juxtaposée à ses pantalons bruns roulés sous ses genoux, lui donne l'impression de servir de faire-valoir à J-P. Évidemment, résister aux pressions d'un système prônant une condition physique exemplaire constitue tout un défi, et les derniers irréductibles souffriront inévitablement de leur différence. Reste que, chaque printemps, Dave échoue à conserver la discipline nécessaire pour exécuter tous les jours le régime de tractions et de redressements assis qu'il s'était imposé quelques semaines auparavant.

- Hé crisse! crie-t-il soudainement, plongeant dans l'espoir de sauver une balle improbable.

Contre toute attente, sa manœuvre risquée est couronnée de succès et provoque chez J-P la montée d'une jalouse compétitivité, qui culmine en une série d'échanges spectaculaires et de coups ambitieux; les sourires niais des deux amis témoignent d'un amusement sincère, à l'instar d'enfants absorbés dans leur jeu au point d'en oublier le monde qui les entoure. Mais bientôt, J-P, ramené à la réalité par les éclats de rire des collégiens, prend conscience que pour bien des gens, l'image de deux gars à moitié nus sur la plage, jouant à s'envoyer avec euphorie une balle de caoutchouc, revêtirait une forte connotation homoérotique, pour ne pas dire, comme il le formule intérieurement, « fucking gai ». Son ardeur et sa bonne humeur s'en trouvent immédiatement diminuées et J-P, qui quelques moments auparavant tentait un coup retourné derrière son dos et n'hésitait pas à sprinter dans le sable pour sauver un échange, frappe maintenant sans conviction des balles de moins en moins précises.

- T'es-tu tanné? s'enquiert Dave, irrité par le brusque changement d'attitude de son ami.
- Je pense que oui. J'ai envie de lire un peu.
- Ok. Je... commence-t-il en se tournant vers la baie, je vais aller me tremper les pieds, je pense.

Il fixe le large, faisant une visière avec sa main, puis lève la tête vers le ciel. Le soleil et le vent frais achèvent de sécher la sueur qui perle sur son torse. Les premières vagues lèchent ses orteils : l'eau est glaciale. « Pas étonnant que personne se baigne » pense-t-il en s'avançant pour immerger ses chevilles. La possibilité d'y plonger lui traverse l'esprit; « À trois, je saute, fuck mes pantalons » se dit-il, déterminé à ne pas rater cette occasion de se baigner dans l'océan Atlantique. Mais, après de longues minutes à grelotter, immobile, il frissonne et revient sur la plage.

- Qu'est-ce que tu lis? fait-il en se rassoyant.
- Heu... Barrico. *Océan mer*. Steph m'a dit que c'est ben bon...
- Ah... ouin, je l'ai lu dans mon cours de littérature populaire.
- T'as-tu aimé ça ?
- Bah, moi, ce genre d'affaire-là...

- T'as pas aimé ça ?
- Ben, c'est pas vraiment mon genre.
- Comment ça ?
- Ça fait un peu bourgeois.
- Bourgeois ? répète J-P, étonné.
- Ouin, les personnages, le style...
- C'est bien écrit, je trouve. C'est... poétique. Je pensais que t'aurais aimé ça.
- Je sais pas, j'ai trouvé ça un peu... niaiseux.

Remarquant le regard anormalement stoïque de J-P, derrière lequel il devine un vif agacement, Dave regrette d'avoir insulté si maladroitement la blonde de son ami.

- Non, pas niaiseux, c'est pas le bon mot... C'est juste qu'y manque de *réalité*. C'est ben beau le personnage qui écrit des lettres d'amour à la femme qu'il a pas encore rencontrée, mais... C'est dur à dire. C'est comme pas *vrai*.
- Je m'en fous, si c'est « vrai », fait J-P en mimant les guillemets, l'important c'est que ça soit beau. C'est comme un tableau : pas besoin que ça soit réaliste —
- Je parle pas de réalisme, je parle de... d'idéalisation. Dans *Océan mer*, la vie est idéalisée, poétisée, mais pas dans le bon sens du terme.
- C'est quoi le bon sens ? demande J-P impatientement.
- La poésie, c'est pas supposé être *beau*, c'est supposé être *vrai*. Dans *Une charogne*, Baudelaire décrit un cadavre en train de pourrir; dans *Le dormeur du val*, Rimbaud décrit un beau paysage pis, à la fin, on comprend qu'un soldat est étendu là, mort; Ginsberg, dans *Howl*, parle des gais, des junkys, des marginaux du monde; Bukowski, dans ses poèmes, c'est du monde chaud raide pis du désespoir. Tu catches?
- Ben oué. Mais je vois pas pourquoi ça serait plus *vrai*.
- Parce que ça parle des vraies affaires, du vrai monde, pas de la minorité des bien-pensants pis des bourgeois...

J-P réfrène l'envie de lui faire remarquer qu'ils viennent tous deux de la classe moyenne-élevée, que ses parents vont régulièrement en France et que la voiture qu'ils leur ont prêtée pour leur voyage vaut dans les vingt-cinq mille dollars; il hausse les épaules et se

replonge dans son roman, abandonnant la discussion. Un flot de pensées informe l'empêche cependant de se concentrer; il relève la tête régulièrement et balaie le paysage du regard, comme s'il y cherchait quelque chose.

Déjà fatigué de lézarder sur la plage et légèrement troublé par le mutisme soudain de son ami, Dave cherche quelque chose pour occuper la fin de l'après-midi; il tend le bras vers son guide de la Nouvelle-Angleterre et l'ouvre à la section « Boston et ses environs ». À ses côtés, J-P a repris son immobilité de statue, les yeux fixés vers le large.

5.

— Ça c'est mieux, non?

— Pas mal mieux!

La lumière baisse tranquillement en cette fin de journée d'été. La proximité de la mer refroidit le fond de l'air; un petit feu crépite devant les deux gars, bien enfoncés dans leurs chaises de camping. À travers les arbres qui les entourent perce le bleu gris des vagues en contrebas, dont le grondement sourd et lointain résonne sur la grève.

— C'est mieux que le bruit des chars, ça c'est sûr.

— Sérieux, c'est un crisse d'upgrade! Même sur celui d'hier.

— Je t'avais dit que c'était mieux si on réservait.

La douce ivresse des quelques canettes déjà bues alourdit leurs voix. Ils fixent les flammes et, perdus dans leurs pensées, les laissent couler sans les retenir, trop enchantés par le décor pour ne pas s'y abandonner. J-P lève les yeux vers Dave avant de détourner le regard. Depuis son déménagement à Montréal, ils ne se sont rencontrés que quelques fois par année, quand lui et Steph allaient à Sherbrooke pour une fin de semaine. Généralement, J-P retournait chez lui satisfait par la « facilité » que conservait leur relation; ils s'amusaient, fumaient des joints, se racontaient des anecdotes, sans jamais sentir que la distance géographique ait de quelque façon altéré leur amitié. Pourtant, après trois jours de voyage, mal à l'aise dans ce silence persistant, J-P réalise qu'il n'a aucune idée de ce qui s'est passé

dans la vie de son ami pendant ces trois ans, ignorance qu'il impute avec irritation à l'entêtement de celui-ci à ne pas se créer de compte Facebook. Lui vient alors une pressante envie de dire quelque chose, comme si leur complicité en péril n'allait plus de soi, que quelques mots suffiraient à rétablir la situation.

— Pis, mon Dave, qu'est-ce que tu fais de bon ces temps-ci?

L'intéressé lève la tête, sortant d'une profonde rêverie.

— Han?

— Qu'est-ce que tu fais de bon ces temps-ci?

Dave le fixe un instant, sans rien dire. Malgré son besoin de répondre sincèrement à cette question, de confier à J-P qu'il ne sort plus depuis longtemps, passe ses soirées à regarder la télé et à fumer des joints quand ses parents sont couchés, il n'en fait rien. Il aimerait lui parler de sa solitude, de ses difficultés académiques, de son désespoir face à des ambitions littéraires qu'il craint être incapable de réaliser. Mais une sorte de honte l'en empêche : la peur de se montrer ridicule, sans oublier celle de l'ennuyer et de « gâcher le voyage » en se plaignant de ses problèmes.

— Bah, rien de ben spécial.

J-P se replonge dans la contemplation du feu, déçu et frustré par le laconisme de son ami. Il baisse les yeux vers le vif éclat rouge-orangé des braises au fond de la vieille jante recyclée en foyer. De grandes flammes, dont la base bleutée le fascine, viennent lécher les bûches calcinées, leur donnant l'apparence d'une peau qui pèle.

— Tu sais-tu pourquoi on aime tant ça, regarder un feu? laisse-t-il échapper sans réfléchir.

— Comment? répondatement Dave, lui aussi obnubilé par les flammes.

— Ben... depuis tantôt on fixe le feu comme des mongols, pis je me demandais pourquoi.

— Je sais pas... j' imagine que c'est la seule affaire qui pogne notre regard, tu catches? suggère-t-il en levant la tête et en jetant un regard circulaire. Y a rien qui bouge nulle part à part notre feu...

À l'ouest, le soleil est disparu sous la ligne des arbres et un ciel orangé s'apprête à laisser place à la nuit; les ombres s'allongent sous le couvert de la végétation qui les entoure.

- Ouin... mais ça, c'est la réponse plate. On étudie en arts, on peut ben bullshiter quelque chose, insiste J-P.
- Ben... le feu, c'est Prométhée. C'est lui qui l'a donné aux hommes.
- Faque, c'est... le début de la civilisation.
- Ouin. C'est ça qui fait qu'on est pas des « sauvages »... En même temps, on aime ça faire des feux parce que ça veut dire qu'on est « sorti » de la civilisation – dans le sens qu'on fait pas de feux en ville... C'est associé aux vacances, à la nature...
- Mais ce qui est bizarre, c'est que... mettons, nos ancêtres, dans le temps des coureurs des bois pis toute, ils faisaient des feux pour se réchauffer. C'était ça l'idée de base : faire un feu pour pas mourir. À c't'heure, on fait des feux pour jaser, comme on va boire une bière. Tu catches?
- Ouin. Même si là je trouve que le feu y est ben smatte de me réchauffer, fait Dave en se frottant les mains au-dessus des flammes.
- Oué, moi aussi. Mais c'est pas ça mon point. Mon point, c'est que...
- Tu peux-tu mettre une bûche, en passant?

J-P se lève et s'empare d'une bûche; au même moment un gros insecte jaillit des broussailles et se précipite dans le feu, sous les regards surpris et horrifiés des deux amis.

- Qu'est-ce est ça?! hurle Dave en sautant de sa chaise.
- Va-t'en de là, épais! crie J-P, désespéré, s'approchant des flammes.
- Non mais c'est quoi? répète-t-il, intrigué, se rapprochant de J-P, près du feu.
- Je sais pas... un scarabée? Une cigale?
- Écrase-le avec ta bûche. Abrège ses souffrances.
- J'arrive pas à le pogner! se désole-t-il en tentant avec maladresse de donner des coups dans les braises sans se brûler.

N'ayant d'autre alternative que d'observer la combustion de l'insecte, J-P et Dave se tiennent debout à côté du feu, le premier les bras croisés, le second les mains sur les hanches, cherchant à comprendre cet étrange suicide.

- Mais y est ben cave!
- C'était pas la meilleure idée, mettons, dit Dave en s'éloignant pour uriner dans les broussailles.
- Pourquoi y a fait ça? La lumière?
- Je sais pas... ça me fait penser, commence Dave en se rasseyant, à quelque chose que j'ai vu dans Planèteurt, pis...
- Dans quoi? « Planèteurt »? l'interrompt J-P en souriant bizarrement.
- Oué, répond Dave, hésitant.
- *Planet Earth*, ajoute J-P d'un anglais maîtrisé.
- Calvaire... Toi pis ton hostie d'anglais de marde! *Planet Eartttsssssffff*, répète Dave, caricaturant son ami.
- T'es juste jaloux de mon accent bilingue!
- Qu'est-ce que tu veux... fait-il, mimant la résignation. Mais non, c'est ça : quelque part en Afrique, je sais plus où exactement, y a un gros lac où y a des bibittes – ben, des cocons, dans l'eau, pis à un moment donné, pour éclore, ils remontent à surface. Pis là y a comme des millions de bibittes qui sortent de leur cocon en même temps, y en a tellement que les premiers explorateurs comprenaient pas c'était quoi, ils pensaient que c'était des colonnes de fumée... les bibittes, rendues dans les airs, y se mettent à fourrer. Après ça, y meurent, les cocons grandissent dans l'eau pis ça recommence éventuellement.
- Dude, t'imagines-tu la bibitte dans son cocon? Est comme « Ok, là c'est le temps d'y aller, tu sors de l'eau pis tu vas fourrer. T'es capable! Go go go! », dit J-P en riant.
- C'est fou, han? Genre elles vivent juste pour se reproduire pis mourir.
- Ça me dérangerait pas, moi, c'est une belle vie.

J-P s'empare d'une longue branche et déplace les bûches, desquelles s'envole une constellation d'étincelles brûlantes.

- Tsé, ça a l'air attardé, comme ça, tu te dis « Crisse, ça sert à quoi? », mais au fond, on est pas mieux, non? On naît, on fourre, on meurt...
- C'est pas pareil.

- Pourquoi pas?
- Ben nous, on est pas juste... — Il dépose son bâton. — Je sais pas, guidés par l'instinct, tsé. On fait pas juste fourrer genre 100% du temps, notre vie c'est pas juste de la reproduction...
- Non, je sais ben, mais dans une certaine mesure...

Tous deux se replongent dans la contemplation du feu. Dave cale le fond de sa canette. Dans la lueur vacillante des flammes, le visage de J-P se déforme en un long bâillement muet.

- Une autre bûche pis on va se coucher? propose Dave, qui s'étire en grimaçant.
- Ouin. Tant qu'à être debout... besoin d'une bière?
- Ben oué, répond-il en attrapant la canette. T'as-tu remarqué que la bûche, en camping, ça devient une unité de temps? Genre là, j'ai dit « une bûche pis on va se coucher ». C'est comme dire « dans vingt minutes », non?
- Ouin, c'est vrai. Mais la bière aussi, non? Une bûche, une bière.
- Moi je bois à ça.

Tous deux ouvrent leurs bières et prennent une longue gorgée.

- Eille! fait Dave, triomphalement, s'essuyant les lèvres du revers de sa manche. C'est ça, le feu : c'est du temps qui brûle. La bûche qui brûle, c'est genre... un symbole de l'effet du temps sur tout, genre... « Tu es né poussière, tu retourneras poussière »...
- Mmmm, murmure J-P, soupesant la théorie. En plus, en anglais, c'est « from ashes to ashes », c'est encore plus évident... Pis le scarabée?
- Ben... y a réalisé que la vie c'est une longue marche vers la mort, il s'est dit « De la marde! » pis il s'est pitché dans le feu.
- Tragique, conclut J-P en hochant la tête.

Pendant quelques minutes, seuls sont perceptibles le crépitement du feu, le grondement des vagues et le bruissement des feuilles des arbres, parfois interrompus par le cliquetis d'un briquet ou le frou-frou métallique d'une canette.

6.

- C'était là! crie J-P, qui se retourne sur son siège en froissant la carte ouverte sur ses genoux.
- De quoi?! sursaute Dave, les mains crispées sur le volant et le pied sur la pédale de frein.
- C'était là qu'il fallait tourner!
- Pourquoi tu me l'as pas dit avant?
- Je te l'ai dit! Tu voudrais quoi? Que je te le dise trente kilomètres d'avance?
- Ben non, juste que tu me le dises *avant* qu'on soit passés! ... De la marde, on installe le GPS. Je suis écœuré.
- Ben voyons, pas besoin...
- Ça va aller ben mieux de même.
- En tout cas, Kerouac y en avait pas, de GPS...
- Pis Dean y roulait à deux cents, tu veux-tu qu'on fasse ça, aussi? Enveille, y est dans le coffre à gants.

Malgré ses réticences, J-P sort l'engin, programme le trajet pour Boston et le fixe au pare-brise.

- Je sais qu'on a dit qu'on ferait ça « Kerouac-style », mais j'ai jamais chauffé aux States, moi, pis j'aime ça savoir où je m'en vais.
- C'est beau, c'est correct...
- En plus, c'est plus officiel avec le GPS... « votre destination... » lance-t-il d'une voix robotique.

Il observe du coin de l'œil le petit écran, rassurant par sa simple présence, comme le regard protecteur d'un père. La grosse flèche verte pointant dans la bonne direction, ainsi que l'estimation du temps restant avant d'arriver à destination, indiquée dans le coin inférieur droit, lui insufflent une nouvelle confiance. « Dans. Quatre. Cent. Mètres. Tourner. À. Gauche. » énonce une voix de femme.

- J'en reviens pas que tu la préfères à moi, fait J-P, faussement déçu.

— Ta voix est moins sexy.

Dave surveille ses angles morts deux fois de chaque côté avant de se ranger dans la voie de droite, selon les instructions du GPS; il commence à peine à négocier la courbe de la sortie qu'il se voit obligé de freiner subitement. À quelques mètres devant eux se dresse une pancarte d'arrêt derrière laquelle des voitures passent à toute allure.

— What the fuck? s'énervé J-P.

— T'as-tu vu ça? C'est quoi l'idée de mettre des Stops dans les sorties? Ils connaissent pas ça, les voies d'accélération? Sti que c'est cave. Câlisse!

— Y a quelqu'un en arrière.

— Je sais ben, répond sèchement Dave.

Quelques secondes après avoir évité la mort de justesse, et encore tout chamboulé par l'adrénaline, il doit faire pénétrer la voiture de ses parents sur l'autoroute la plus large qu'il ait jamais vue – cinq voies – et ce, à travers un trafic circulant à plus de soixante-dix miles à l'heure. Sans oublier que J-P l'enjoint vigoureusement à se dépêcher – « Come on, t'avais le temps! » Dans un crissement de pneus, la Honda bondit et Dave, le pied au plancher, jette de vifs regards par-dessus son épaule gauche et devant lui, espérant dénicher une brèche dans laquelle se ranger. Il parvient à se glisser entre deux gros véhicules utilitaires qui roulent à quatre-vingts miles à l'heure.

— C'est pas soixante-dix, la vitesse? fait remarquer J-P.

— Je sais pas. Mais je vais juste suivre le trafic.

— T'as pas peur de pogner un ticket?

— Ils vont pas en donner à tout le monde.

— Ouin... parait qu'ici, tu peux passer la nuit en prison pour excès de vitesse.

Dave tourne lentement vers son ami un visage amusé et perplexe.

— Je te jure, j'ai entendu ça quelque part, se défend J-P.

— Inquiète-toi pas, on ira pas en prison.

Le GPS affiche une flèche verte pointant vers l'avant; plus de cent kilomètres avant le prochain changement de direction, et un peu moins de deux heures avant l'arrivée prévue à Boston. La perspective d'entrer dans cette grande ville aux rues chaotiques ne l'enchanté

guère, et Dave répertorie avec créativité les multiples accidents de la route auxquels ils pourraient succomber d'ici là. Un long soupir s'échappe du fond de ses poumons.

7.

Dave sort de la voiture et observe consciencieusement, des deux côtés de l'avenue, les nombreuses pancartes réglementant les heures de stationnement. Après un certain temps il referme la portière et tourne vers J-P des yeux ahuris, comme si leur arrivée à Boston, sains et saufs, relevait du miracle.

- Faque, on fait quoi? demande J-P
- Heu... on peut commencer par le parc. Juste là.
- Calvaire, on est ben *parkés*! blague J-P en donnant un coup de coude à son ami, qui ignore la plaisanterie.

Dave s'assure de bien verrouiller les portières et confirme d'un dernier regard son droit de stationner à cet endroit, puis traverse avec J-P l'artère passante qui longe le parc, sans toutefois réussir à se départir de sa crainte d'avoir à aller récupérer la voiture de ses parents à la fourrière.

Les deux amis marchent sous les arbres avec incertitude, ne sachant trop où se diriger parmi cette foule de touristes et de jeunes gens que Dave qualifie intérieurement de « hipsters ». Ils s'approchent tranquillement d'un groupe de retraités qui suit un guide affublé d'un tricorne, d'une cape, ainsi que d'une impressionnante moustache. J-P le prend immédiatement en photo.

- Tu penses-tu que ça va revenir à mode, ces chapeaux-là? Sti que ça serait hot!

Le jeune homme, probablement un étudiant en histoire ou en arts dramatiques, raconte dans un vieil anglais la célèbre chasse aux sorcières ayant eu lieu dans le Massachusetts au XVII^e siècle, à grand renfort de grimaces et autres simagrées.

- Ça doit être la pire job, remarque Dave.

- Bah. Au pire, t'es tout le temps dehors pis tu fais juste rencontrer du monde content d'être en vacances, répond J-P qui tente de cadrer les grands arbres surplombant le parc.
- Ouin, mais t'es habillé en mongol pis t'es obligé d'être de bonne humeur tout le temps... Imagine si t'as une journée de marde, pis t'es pogné pour faire semblant d'être heureux toute la journée.

J-P hausse les épaules.

- Faque c'est quoi, encore, ce parc-là?
- Le Boston Common.
- Nice. Y a quoi ici?
- Je sais pas, on va voir... C'est le début de la Freedom Trail.
- C'est quoi ça?
- Un genre de circuit à pied pour visiter la ville. Je pensais qu'on pourrait faire ça.
- Ouin. Ça te tenterait pas d'explorer un peu? Au lieu de suivre les autres touristes...
- Je... on a juste une journée, faque je me disais... pour rentabiliser le temps... On verra tantôt...

Les deux amis entreprennent donc de visiter le parc. Leur ballade les amène, entre autres, à se tremper les pieds dans l'eau du Frog Pond et à savourer la limonade fraîchement pressée d'un kiosque ambulant. En apercevant les *swan boats* flottant sur le lac artificiel, J-P s'enthousiasme et insiste que « ça serait fucking drôle de faire un tour! », opinion que Dave ne partage pas du tout. Faute de pouvoir expliquer à son ami qu'ils se rendraient coupables du même péché que ces touristes ridicules qui font mine de soutenir la tour de Pise, il se contente de répéter un argument simple mais efficace : « Ça me tente pas. » Il finit tout de même, à contrecœur, par accepter de photographier J-P, les deux pouces en l'air, devant l'une des embarcations. Il feuillette ensuite son guide de la Nouvelle-Angleterre et s'assure de bien prendre connaissance de la page dédiée au Boston Common, histoire de ne rien manquer de leur présence en ces lieux.

- C'est combien de temps, ton affaire?

- Quoi ça, la Freedom Trail? Je sais pas... — Il tourne quelques pages — Six kilomètres.
- Ok. Je commence à avoir faim en crise.
- Moi aussi. On peut se trouver une épicerie pour acheter du pain du fromage pis du jambon.
- Ou on peut manger de quoi de bon, réplique J-P, plus sèchement qu'il l'aurait voulu.
- Genre?
- Je sais pas. Ça serait nice de juste s'asseoir quelque part pis boire une bonne bière. On est en vacances, quand même...

Quelques minutes plus tard, ils prennent place sur la terrasse d'un restaurant compatible avec les restrictions ascétiques de Dave et commandent joyeusement la bière locale. Tandis que son ami continue à fouiller dans son guide, J-P observe les environs et tente de « s'imprégner de la ville ». Des bâtiments centenaires abritent maintenant des succursales de grandes chaînes de cafés et de restaurants; au milieu de la rue circule un tramway bondé et une foule de jeunes gens habillés à la dernière mode défile sur les trottoirs. J-P réajuste ses lunettes et passe une main dans ses cheveux.

- Tchèque, on est ici, dit Dave en lui présentant une carte de Boston.
- Nice, répond distraitemment J-P, les yeux fixés à travers la caméra de son iPhone.

Dave referme son guide et se tourne vers la rue; beaucoup d'adolescents et de jeunes adultes, touristes ou non, portent autour du cou de gros appareils-photo. Un vif agacement s'empare de lui, envers ces gens qui, tout à coup, se mettent à « faire de la photo » parce que c'est devenu de bon goût, comme la planche à roulettes l'était à l'école secondaire. Et tous ces « photographes » se prétendent des artistes, alors qu'ils se contentent de prendre plusieurs clichés du même paysage en espérant que l'un d'eux puisse servir de photo de profil sur Facebook...

- Eille, fait beau, han! déclare J-P, la tête levée vers le ciel bleu.

Dave se tourne vers lui.

- Oué, on est chanceux...

Le serveur dépose sur la table deux verres de bière dégoulinants. Ils en prennent immédiatement quelques longues gorgées et manifestent leur contentement avec ostentation.

- C'est une bonne idée, marcher, c'est mieux que faire des musées pis rester en dedans, fait J-P en s'essuyant les lèvres.
- C'est vrai.
- Eille, le soleil commence à taper fort... t'es sûr que tu veux pas de crème solaire?
- Certain. J'haïs ça sentir le coconut...
- Comme tu veux.

J-P se laisser glisser sur sa chaise, joint ses deux mains derrière sa nuque et pousse un long soupir.

- Sti qu'on est ben. Tchèque ça, on est où. C'est malade. Cheers. À notre roadtrip!
- Santé, man!
- Du soleil pis une bonne bière : on est en business.

Dave se sent gagné par un étrange contentement; il s'affaisse lui aussi sur sa chaise, apprécie la brûlure du soleil sur sa peau et la fraîcheur de la bière qui descend dans son gosier. Quelques minutes s'écoulent en un silence rythmé par les bruits habituels d'une rue animée, jusqu'à ce que le serveur arrive avec les assiettes.

- Thanks a lot, fait J-P, tout sourire.
- T'as pris de la salade? remarque Dave.
- Ouin... J'aurais pas dû?
- Je sais pas, entre des frites pis de la salade...
- Ben... moi pis Steph on essaye de bien manger, faque...
- Pourquoi? demande en prenant une bouchée de son hamburger.
- De quoi, pourquoi? Pour être en santé! Sérieux, avant on mangeait tout le temps des affaires instantanées, genre des pâtes avec de la sauce déjà faite... pis à c't'heure je me sens ben mieux à bien manger. Je fais des ben plus belles crottes depuis que je mange des légumes.
- Des belles crottes, han, fait Dave, le sourire aux lèvres.
- Oué monsieur, confirme J-P, mimant la fierté.

- Tu fais-tu les lundis sans viande, aussi?
- Je... oué, avoue J-P d'un air coupable. Mais y a vraiment plus d'affaires que tu penses qu'on peut faire sans viande.
- T'es pas viré végétarien, toujours?
- Non! Moi je suis flexitarien.
- Ark!

Tous deux éclatent de rire.

- C'est tellement cave, « flexitarien »... Ça veut juste dire que t'es normal, hostie. Pas besoin d'inventer un mot pour ça.
- Ouin. ... Y est-tu pas pire ton burger?
- Bah, c'est un burger, répond Dave en haussant les épaules.
- Moi c'est bon. Tu te trompes pas avec du pulled pork.
- C'est ben à mode ces temps-ci, on dirait.
- Quoi ça, du pulled pork? C'est fucking bon, ça je sais ça.

8.

Dave ingurgite en grimaçant la dernière gorgée de son double espresso et jette le gobelet de carton dans une poubelle publique. Son t-shirt trempé lui colle désagréablement à la peau; les pantalons roulés jusque sous les genoux, il maudit le ciel de n'avoir pas apporté de bermudas. Un énorme verre d'eau glacée lui ferait le plus grand bien.

- Je peux-tu t'en pogner un peu?
- Je pensais que c'était pas du « vrai café »... répond J-P en souriant, avant de prendre une longue gorgée à travers sa large paille, sans quitter son ami des yeux.
- Man, j'ai trop chaud.

Il s'empare du gobelet de plastique à l'effigie de Starbucks et prend quelques courtes gorgées d'un café glacé généreusement accompagné de crème fouettée et d'une trainée de caramel.

— Je t'avais dit que tu pouvais m'emprunter des shorts, en plus.

Le regard de Dave descend sur la paire que porte son ami : jamais il ne pourrait revêtir un short lui allant au-dessus du genou. Pas plus qu'il ne pourrait se résigner, même en temps de grande chaleur, à enfiler une camisole; mais force est d'admettre que J-P, en plus de sembler confortable, se fond à merveille dans le décor. « Crisse de ville de hipster » pense Dave avec agacement, alors qu'ils marchent sur une rue bordée de boutiques de vêtements, de cafés et de restaurants, parmi une foule assez dense de vingtenaires barbus, bien peignés et habillés au goût du jour.

— Au pire, t'as juste à t'en acheter, y a des magasins de linge partout! réalise J-P avec enthousiasme.

— Nonon, c'est correct. J'ai pas d'argent pour ça, de toute façon.

— Dude, t'es à veille de faire une insolation! Viens, dit-il en l'entraînant dans une friperie.

Une odeur de boule à mites et d'encens flotte à l'intérieur; sur les murs et les étagères sont exposés des bibelots kitsch, des vêtements vintage et, bizarrement, des animaux empaillés. Pendant que J-P cherche dans les rayons, Dave fait mine de magasiner et jette des regards inquiets autour de lui. Une des employées s'approche :

— Hi! Can I help you? Are you looking for something in particular?

— No, heu, tank you. I just, heu... répond-il, la tête baissée.

— Ok, just let me know if you need something!

À quelques mètres de là, J-P observe avec stupeur le comportement de son ami : comment fait-il pour être si mauvais en anglais et si mal à l'aise avec les gens?

— Qu'est-ce que tu penses de ça? lui demande-t-il, une paire de shorts beiges entre les mains.

— Je sais pas...

— Tiens, ceux-là sont nices, en plus y fittent dans ta palette.

Dave s'en empare et disparaît derrière le rideau de la cabine d'essayage, plus par désir de plaire à son ami que par réelle volonté de les acheter. Il retire ses pantalons et sent sous ses doigts la chaude et désagréable moiteur de ses caleçons. Une étonnante impression de bien-

être l'envahit toutefois alors qu'il boutonne le short autour de sa taille; entre ses mollets et ses genoux se faufile la douce caresse de l'air ambiant. La possibilité de l'acheter traverse son esprit jusqu'à ce qu'il se tourne vers le miroir : une ligne de bronzage, toute droite, comme tracée à la règle, sépare ses tibias brûlés de ses rotules blanches. Honteux, il se dépêche d'enlever le short et sort de la cabine.

- Pis?
- Ouin... non. Où c'est que tu l'as pris?
- Ça faisait pas?
- Nonon, c'est juste... j'ai pas d'argent pour ça.
- Ben là –
- Je vais t'attendre dehors.

9.

- Tchèque ça, dit J-P.

L'écran de son iPhone montre une photo de Dave, de profil, dans le Boston Common; le soleil le frappe de face et en arrière-plan se dresse la statue de George Washington à cheval. Dave prend quelques secondes pour bien la regarder, et parvient un constat déstabilisant : il paraît bien et aime se voir ainsi.

- T'as pris ça quand?
- Tantôt. C'est cool, han? Je l'appellerais... *un poète à Boston*.

Les deux amis s'interrompent et s'écartent pour laisser la place au serveur qui pose leurs assiettes devant eux.

- Tu... t'écris-tu encore de la poésie? demande J-P en jouant dans son assiette.
- Oué, tranquillement...
- T'as-tu déjà pensé faire du slam?
- Sérieux, du slam? répond Dave, une déception étonnée et mêlée de dégoût dans la voix.

— Ouin...

— C'est de la marde, le slam, c'est juste des allitérations. C'est pas de la vraie poésie.

— Je sais pas, moi j'ai vu un show de slam pis j'ai aimé ça...

J-P se concentre sur sa nourriture et reproche à Dave sa mauvaise foi. Entre deux bouchées, il sort son iPhone et regarde les clichés qu'il a pris jusqu'à présent. Sans lever les yeux, il formule sa pensée à voix haute : « Je pense que j'aimerais ça, faire de la photo. »

— Ah ouin? fait Dave, sidéré.

— Ouin. J'ai vu pas mal de monde aujourd'hui avec des appareils malades, pis j'ai quelques amis qui font de la photo. Ça l'air cool.

— Mais, ça... ça te dérange pas que tout le monde fasse de la photo?

— Tout le monde? Qui ça? demande J-P.

— Ben oué, c'est full à mode, le monde s'achète des vieux appareils-photos pis y posent avec devant le miroir.

— Je sais pas.

Une violente colère s'empare de J-P, teintée cependant par une impression de ridicule, comme si son ignorance des modes faisait de lui un conformiste imbécile, alors que Dave, pourtant un original de pacotille, s'affiche en homme clairvoyant et critique.

— J'ai lu un article sur les hipsters, l'autre fois, pis —

— Tu vas pas me dire que je suis hipster... l'interrompt J-P.

— Ben... un peu, non?

— Dude, t'habites à Sherbrooke, t'as jamais vu des vrais hipsters, laisse-t-il échapper, d'un ton méprisant.

— Tu penses pas que t'es hipster?

— Hipster, ça veut rien dire, c'est un fourre-tout, reprend-il, refusant de céder à la colère. Ça veut juste dire à la mode.

— Non mais y a une culture hipster! Photographie, musique indie-folk, cuisine fusion, vélo, bars miteux, tatous...

— J'ai pas de tatous.

— Non, mais t'as tout le reste.

- Anyway, dès qu'on te traite de hipster, t'es déjà un hipster, parce que soit tu réponds oui pis tu l'es, soit tu réponds non, pis là le monde te dit « Les hipsters disent qu'ils sont pas hipsters ». Le simple fait de dire que quelqu'un est hipster fait qu'il l'est.
- Ouin... l'article que j'ai lu disait que les hipsters vivent constamment dans l'image qu'ils projettent, ce qui fait qu'ils trippent sur la photo parce qu'ils peuvent être immortalisés dans une parfaite hipsterité pis montrer sur Facebook à quel point ils sont cools.
- Non mais tu peux faire attention à quoi t'as l'air pis pas être un hipster pour autant.
- Je sais ben. Sens-toi pas visé, là... Je dis ça parce qu'y a plein de hipsters autour...

J-P se replonge dans son assiette. Il réfute mentalement les propos de Dave et lui reproche son incapacité à parler aux gens, son intolérance, sa condescendance, puis lui reviennent en mémoire son désir secret de se faire tatouer l'avant-bras et l'agréable sensation qui s'empare de lui à la vue d'une photo sur laquelle il paraît bien. Mais, pour le bien-être du repas et celui du voyage, J-P oublie ces pensées désagréables et tente de réorienter la discussion vers un sujet plus amusant.

10.

La pluie s'abat en crépitant sur le tissu imperméable et crée de petits ruisseaux le long de la toile rouge; de sombres nuages filtrent la lumière, donnant à cette fin d'après-midi une allure de brunante. Couché sur le dos, les mains derrière la tête, J-P observe les motifs improvisés des gouttes qui s'entremêlent et coulent jusqu'au sol. Une dizaine d'années plus tôt, par une journée semblable, ses parents, son frère et lui jouaient au Monopoly dans une tente à peine plus grosse que celle-ci – peut-être était-ce la même, aussi. Incapable de se rappeler l'issue de la partie en question, il parvient néanmoins à retrouver, l'espace d'une

seconde, la sensation du souvenir, à ressentir momentanément l'atmosphère de cet épisode de sa vie qu'il avait complètement oublié.

Ses réminiscences sont interrompues par le froissement d'un sac de couchage; à côté de lui, Dave, assis en indien, dépose son roman, ouvert, sur son matelas, fouille dans ses affaires et en ressort un petit calepin noir à couverture de cuir, dans lequel il se met à écrire frénétiquement, comme sous l'empire d'une grave nécessité. « Un vrai artiste » pense J-P avec une pointe de déception : le carnet de croquis qu'il a apporté restera fort probablement au fond de son sac à dos pour le reste du voyage. Le visage tendu de Dave montre toute la difficulté du travail qu'il effectue, sa moue reflétant un effort intellectuel manifeste.

Un peu inconsciemment, J-P l'a toujours considéré comme « un poète », un vrai; du moins, depuis qu'ils s'intéressent à l'art en général. Dès sa première année en Arts et Lettres, Dave avait publié un long poème dans la revue de la faculté. Bien entendu, ce n'était en rien un gage de qualité, encore moins d'un avenir littéraire prometteur, mais J-P se souvient avoir été impressionné par l'habileté que possédait son ami d'enfance à manier les mots, fascination qui avait moins à voir avec la virtuosité de celui-ci qu'avec l'incompétence de J-P pour la chose écrite. Au bout d'un moment, il demande « Qu'est-ce que t'écris? »

— Une seconde.

— ...

— Quoi? fait Dave en levant la tête.

— Qu'est-ce t'écris? répète J-P, un sourire gêné aux lèvres.

— Je... un poème, genre. C'est plus de la prose, en fait...

— Ça parle de quoi?

— Bah, ça parle de Sherbrooke...

— Ah ouin?

— Je vais t'en lire un bout, ça va être plus simple.

Dave commence sa lecture d'un débit très rapide et d'un ton monocorde : « Personne n'a voulu vivre ici, ça s'est passé trop vite. Pas le temps de partir, de réfléchir un peu. Sherbrooke n'est pas un rêve, c'est la résignation même. Elle accroche ceux qui passent et les empêche de bouger. Il y a trop à faire ici, la carrière, les enfants. Peut-être un chalet aussi, à une quinzaine de minutes de char. Mais voilà, ça tourne en rond, tout ça est accompli trop vite. Ça m'attire

vers des charges de cours merdiques, un bail dans un duplex du quartier nord, non. Une sédentarité confortable au toucher mais fatale pour l'esprit. Je ne la laisserai pas m'engouffrer comme tous les autres, tous ces gens dans leurs bureaux de la rue King à se faire chier 40 heures/semaine parce qu'ils se sont fait prendre, englués par la facilité et les promesses de tranquillité. Je ne boufferai pas mes rêves à tous les jours dans l'embouteillage du matin. Ma vie doit m'écorcher la peau sans quoi elle sera insoutenable. La retraite n'est pas un but. Mon rêve doit sortir de ma tête, me recouvrir, se faire sentir sous mes pieds, m'englober de ses couleurs bizarres. Je ne pourrai vivre cette vie idéalisée, elle me repousse et m'effraie. Déjà je sens la ville qui me retient, qui bloque mes membres. Ne pas oublier les chaînes pour qu'elles disparaissent un jour. Je dois garder les yeux au loin au ciel, faire fi des cris et des déceptions. Je suis seul. Je dois bouger. » Puis, presque sans marquer de pause après la fin de son texte, il ajoute « C'est ça » et referme son carnet d'un geste sec.

— Dude, c'est fucking bon! Sérieux.

— Merci...

Surpris par l'amertume, par la colère émanant du texte de son ami, J-P ne sait trop quoi dire et se borne à penser qu'il est grand temps que Dave quitte le domicile familial.

— Quand est-ce que tu publies ça?

— Hé boy, va falloir attendre encore un peu.

— Mais t'as-tu, heu... publié des affaires, comme ton poème dans revue du Cégep?

— Non, pas vraiment... la revue de l'université, c'est de la marde... trop académique pis toute...

Depuis trois ans, il n'a tenté de publier aucun texte; tout au plus a-t-il participé à des « cabarets de lecture » dans des bars miteux du centre-ville de Sherbrooke, en compagnie d'autres étudiants du baccalauréat inspirés par le visionnement de *La nuit de la poésie* lors de leurs cours de littérature québécoise et persuadés d'incarner un renouveau dans le paysage artistique actuel. Chaque fois, il a passé la soirée à siroter une bière tiède, à réviser nerveusement son texte et à rire de la naïveté de ceux de ses congénères. Puis, quand son nom était appelé, il se levait, marchait jusqu'à la scène où il débitait, d'une voix atone, des vers cyniques et méchants. Jamais il n'avait gagné de prix, même quand on en décernait aux trois meilleurs textes. Il retournait alors chez lui fumer un joint et broyer du noir, pestant contre le

monde entier. Les commentaires de J-P, quoique vagues et généraux, lui procurent un curieux soulagement.

- J'en ai déjà quelques autres, si je continue je pourrais peut-être faire un recueil ou de quoi...
- C'est clair! Fais ça.

Soudainement, J-P se tourne sur son matelas et s'étend de tout son long pour atteindre son sac, d'où il sort une bouteille remplie d'un liquide ambré :

- Besoin d'un petit remontant?
- C'est quoi?
- Du scotch. Oué monsieur.
- Tu t'es mis au scotch, toi aussi? demande Dave.
- De quoi?
- Y a genre une couple de personnes dans ma classe – dans mon bacc, se reprend-il, qui sont dans un club de dégustation de scotch, ou je sais pas...
- Ouin, Mathieu est là-dedans lui aussi. Un gars de mon bacc. C'est lui qui m'a initié.
- Pis? T'es rendu un expert? ajoute Dave, sourire aux lèvres.
- Moi? Non, fait-il en haussant les épaules. Pas tant. Mais j'aime ça découvrir ça. Tsé t'achètes des bouteilles différentes pis tu goûtes, c'est le fun. Anyway, y pleut pis toute, le moment est... approprié pour une petite gorgée de réconfort.

Dave prend une grande lampée et le regrette aussitôt; le liquide brûlant enflamme son œsophage et l'arôme fumé que J-P prétend apprécier s'avère impossible à dénicher derrière le goût piquant de l'alcool fort.

- Oh yes! fait J-P.
- J'aime encore mieux la bière... C'est moins cher pis ça goûte meilleur, fait Dave à travers une grimace.

Toujours handicapé par le reflux de salive dans sa bouche, il tousse et maudit le nouvel engouement de son ami.

- Pas faite fort, mon Dave, rit J-P en lui donnant une tape dans le dos.

- Je bois jamais ça... je me concentre sur le weed! Eille, tu savais-tu qu'y ont retrouvé une pipe à hash, genre, dans cour arrière de l'ancienne maison de Shakespeare?
- Ah ouin? Malade...
- Tu fumes-tu encore ben gros?
- Du weed? Pas tant... j'en ai chez nous, tsé, mais... juste des fois, genre dans des shows ou des partys. Toi?
- Ben, pas mal tous les jours, là... Ça finit ben une soirée, un petit batte.

Les deux gars jasant de tout et de rien alors que, tranquillement, le crépitement de la pluie se fait de moins en moins soutenu; bientôt le soleil plombe de nouveau sur la tente, et ne reste plus de l'averse que des gouttelettes sur les feuilles des arbres et deux chaises de camping détrempées.

11.

Dans le centre touristique de Newport défile une foule composée en grande partie de familles et de couples de retraités; sandales brunes, chemises hawaïennes et chapeaux mous sont à l'honneur. Tout en savourant son cornet de crème glacée molle, assis sur un banc de plastique vert, Dave les observe et se questionne sur leurs motivations, sur ce qui les pousse à se « déguiser » en touristes lorsqu'ils partent en voyage. J-P, quant à lui, s'interroge sur l'incapacité de son ami à réaliser qu'un peu de crème glacée s'accroche à son début de barbe tristement clairsemée; agacé par son inconscience des choses les plus élémentaires – s'assurer de ne pas se barbouiller le visage avec de la nourriture – il lui tend une serviette de table.

- Tu penses-tu qu'on fait un voyage de vieux? demande Dave en s'essuyant les lèvres et le menton.
- De quoi?
- Ben... on doit être les seuls de notre âge dans toute la ville.
- Sérieux? – J-P observe les environs. – Ben crisse, t'as raison.
- Tu penses-tu qu'on est plates?

- Qu'est-ce tu veux dire?
- Ben... je sais pas...
- T'aimerais-tu mieux qu'on soit à New York en train de sortir dans des clubs pis se mettre chaud avec des douches?

Après avoir convenu que leur « platitude » constituerait plutôt une forme d'anticonformisme, ils se lèvent et partent à la découverte de la ville.

Comme dans la majorité des bourgades côtières, les restaurants de fruits de mer pullulent. Leurs pancartes exhibent des dessins de homards et de palourdes sympathiques, aux yeux globuleux et au large sourire; les boutiques de souvenirs se succèdent sans soucis d'originalité, proposant à peu près la même marchandise; des agences de voyages offrent des excursions de kayak et autres activités nautiques que Dave n'envisage pas pratiquer.

- Tchèque ça, l'avertit J-P.

Ils s'engouffrent alors dans une ruelle pittoresque, où de nombreux artistes, assis sur de petits tabourets, vendent leurs toiles et peignent des paysages de bord de mer, des phares bariolés ou des couchers de soleil.

- J'aimerais peut-être ça, ramener de quoi de même, je pense que Steph serait contente.
- Sérieux? demande Dave, dont le regard se promène sur ces couleurs pastel, barbouillées distraitemment sur des canevas éventuellement refilés à des vacanciers enivrés par l'air salin.
- Pourquoi pas?
- Ben... c'est pas beau. Non?

J-P ne répond rien. Il longe tranquillement les tableaux exposés, salue discrètement de la tête les artisans qui lèvent la leur à son passage et tente de trouver le meilleur rapport qualité-prix dans ce fatras artistico-touristique. Il parvient à dénicher une petite toile, exécutée à l'aquarelle et au fusain, illustrant un vieux marin, pipe à la bouche; à l'arrière-plan, une tempête imminente s'approche au-dessus des vagues. Si la composition est maladroite, le ciel possède néanmoins un rendu magnifique, son bleu s'étiolant pour laisser place à un

déferlement de rose et d'orangé qui tire sur le mauve, alors que des nuages gris s'avancent vers la berge.

- Qu'est-ce t'en penses? s'enquiert-il à Dave, qui fait la moue.
- J'aime mieux ça, là-bas, fait-il d'un air narquois, désignant un étal où des dauphins rieurs bondissent hors d'une mer écumante, sous un coucher de soleil spectaculaire.
- Pointe pas! chuchote J-P, mal à l'aise.
- Capote pas... Bon, on y va-tu?

J-P s'informe du prix à la femme assise sur un tabouret.

- Tu l'achètes?
- Ouin, Steph trouve qu'y manque de déco sur nos murs... Trente-cinq, c'est pas si pire, dit-il à son ami tout en donnant quelques billets à l'artiste, qui le remercie avec un grand sourire.

À peine ressorti de la ruelle, Dave laisse savoir à J-P qu'il avait « crissement hâte de sortir de là ».

- Comment ça? répond J-P.
- Je sais pas, ça me déprime de voir ça.
- Quoi ça?
- Ben, des toiles de même. C'est tellement laid, c'est triste pour eux.
- Qu'est-ce qui est triste?
- Ils se rendent même pas compte que c'est laid. Mais les pires, je sais pas si c'est ceux qui les font ou ceux qui les achètent.
- Dude, je viens d'en acheter une, fait J-P, abasourdi par le manque de délicatesse de son ami.
- T'as pas ben ben de goût pour quelqu'un en arts visuels...

J-P se retourne vers Dave, le visage grave, la mâchoire serrée.

- Je te niaise... Mais sérieux, tu trouves pas ça laid? Je veux dire, la plupart des toiles.
- Ben je mettrais pas ça chez nous, mettons... mais...

- Tsé au pire celui qui l'achète c'est juste un touriste épais, mais celui qui l'a fait... je sais pas, genre... me semble qu'ils devraient se rendre compte que c'est laid pis juste arrêter.
- Peut-être qu'ils trouvent ça beau, eux autres. Pis ils doivent avoir raison si y a du monde qui achète leurs tableaux.
- Imagine, tu passes ta vie à faire des œuvres laides que des épais achètent, c'est pas tant nice.
- Voyons, hostie... Moi ça me dérangerait pas de passer mes journées assis ici à peindre des bateaux pour les touristes pis retourner chiller dans ma petite maison à côté de la mer!
- Je fais juste dire que c'est pas des artistes.
- Au pire, c'est pas des artistes, pis ça fait quoi?
- Ça me fait chier qu'y s'en rendent pas compte.

J-P s'arrête et lance théâtralement ses bras dans les airs, en proie au désarroi le plus total.

- Fuck, dude. T'es sérieux, là?
- De quoi? fait Dave en se retournant.
- Laisse faire.

Il secoue la tête et reprend sa marche.

- Pourquoi tu me fais chier, man? Je fais juste dire que c'est laid, capote pas!

Pour la première fois de sa vie, J-P se fâche contre Dave : il fait volte-face et, la tête légèrement baissée, ses mains décrivant de petits mouvements brusques, s'avance vers son ami, toujours immobile et manifestement surpris.

- Crisse, depuis le début du voyage, tu chiales pis tu juges tout le monde... dude, ça gosse. Sorry, mais ça gosse.

Tout à fait ahuri par cette réaction de son meilleur ami, Dave reste là, sans bouger, à fixer gravement celui-ci s'éloigner. Il lui emboîte le pas, ne sachant trop comment réagir, et se répète qu'il ne « chiale pas tant qu'ça », qu'il n'y peut rien, après tout, si les gens sont stupides. « Juger le monde, hostie... essaye de pas juger le monde, toi. Mais non, monsieur est trop gentil pis aime trop tout le monde pour les juger... pfff... » À cette réflexion s'ajoute

un questionnement à propos du protocole de réconciliation; évitant généralement les querelles, Dave ignore la marche à suivre pour les régler.

J-P, par contre, fort de ses quatre années de vie de couple, sait très bien que quelques dizaines de minutes suffisent habituellement pour venir à bout de la plupart des conflits. Il s'assoit donc sur un banc qui longe la rue et observe avec attention ses photos sur son iPhone. Comme prévu, Dave prend place à ses côtés quelques secondes plus tard, en silence; J-P garde la tête baissée pour dissimuler le sourire qui se dessine malgré lui sur ses lèvres.

- Bon, on va-tu les voir, les manoirs? demande-t-il peu après.
- Ok. Go, répond Dave en se levant.

12.

La fumée d'une cigarette s'envole lentement dans le ciel étoilé; les constellations bien visibles se découpent nettement sur la nuit sans lune; la ligne d'horizon est difficile à distinguer, les lumières de la côte dessinant, elles aussi, des formes dans l'obscurité. Au loin, un phare promène son faisceau sur le paysage avec la régularité d'un métronome. Dave prend une dernière bouffée et lance son mégot dans le feu; aucune parole n'a été prononcée depuis qu'il a allumé cette cigarette. J-P, armé d'un long bâton, retourne les bûches et en enfouit la pointe dans les braises. Il le retire des flammes et traces des cercles et des « huit » incandescents dans l'air, avec une ardeur et une application juvéniles. Sans lever les yeux, Dave demande « Tu sais-tu ce que tu veux faire, comme projet? »

- Han? fait J-P, tiré hors de sa transe. À la maîtrise?
- Ouin.
- Je sais pas trop...
- Fallait pas que tu soumettes un projet pour ton application?
- Ouin... j'ai bullshité quelque chose sur le métadiscours artistique, genre art conceptuel..., anyway c'est pas important, t'as toujours la possibilité de changer en cours de route, apparemment.
- Qu'est-ce que tu veux dire?

- Ben tsé, ce qui se fait en art actuel, genre... la machine à marde du gars, le belge... anyway. Quelque chose qui dénonce les pratiques muséales pis qui réfute sa propre existence. Genre... Mais comme je te dis, je vais sûrement changer. J'ai juste écrit ça pour qu'y me prennent, vu qu'à l'UQAM le monde trippe sur les installations vidéo-performance, tsé des affaires trop intenses pis qui se prennent trop au sérieux, avec des speakers qui chuchotent genre « Consommation. Mort. Souffrance. »
- Ah, ouin.
- Moi ce que j'aimerais faire, c'est de la peinture figurative. J'aime ça... j'aime ça peindre. J'aime ça ce qui est beau. Tsé, si je veux avoir un discours sur l'art, je vais pas faire une œuvre qu'y faut que j'explique à tout le monde pour qu'y comprennent que je conteste, je sais pas... l'immobilisme pis le cynisme, par la mise en représentation du silence, mettons. Si je veux dire de quoi sur l'art, je vais être critique, pas artiste. Je veux peindre, pas « repousser les limites de la représentation picturale »...
- Mais... t'as pas envie, de... d'aller plus loin? De faire de quoi qui s'est jamais fait?
- Pourquoi?
- Ben... si tu fais comme tout le monde, ça sert à quoi?
- Moi je veux juste faire de quoi qu'j'aime, tsé. Si c'est original, tant mieux, si ça l'est pas, tant pis. Mais je vais pas essayer d'être subversif juste pour l'être. Tu catches? Je pense pas qu'on peut forcer ça, anyway. Pis tsé, bonne chance pour faire de quoi de complètement original... Je comprends pas pourquoi mais y a encore du monde qui sont content de, genre, blasphémer contre la religion, comme si c'était encore transgressif.
- Ça te dérange pas de répéter la même affaire que les autres?

Une vive exaspération naît de cette question insultante, d'autant plus que J-P fait figure d'exception parmi sa cohorte d'arts visuels, composée en majorité d'originaux de toutes sortes dont l'anticonformisme se reflète principalement dans leur apparence. Tenaillé depuis trois ans par la désagréable sensation de n'être « pas assez weird » pour son domaine, il s'est

donc retranché dans sa normalité et la porte fièrement comme gage de sa différence et de son authenticité. Et voilà que Dave vient tout remettre en question.

- De quoi, répéter? répond J-P, sèchement. J'ai dit je veux faire de la peinture figurative, j'ai pas dit que je voulais faire comme Pollock ou les impressionnistes. J'ai juste envie de dire ce que j'ai à dire, en espérant que c'est original. Je peux pas faire plus que ça.

Irrité par la naïveté de son ami – il déteste ces gens qui prétendent « faire de l'art pour eux et pour personne d'autre » – Dave choisit sagement de se taire. Une chaude colère monte en lui, hors de contrôle, et lui chuchote que J-P n'a pas sa place à la maîtrise, qu'un autre postulant la mériterait sûrement plus que lui, qui n'aspire nullement à la grandeur et à la postérité. « C'est injuste », pense-t-il, le cœur palpitant. Les doigts tremblants, il cale sa canette de bière et allume une cigarette.

La fumée du tabac entre profondément dans ses poumons et ressort en une longue expiration, presque un soupir. Puis quelque chose en lui se relâche, une sorte de laisser-aller facilité par l'alcool, mais imputable à une pulsion plus profonde. « Ah pis de la marde » se dit-il.

- Je... commence-t-il, la tête tournée vers la mer, j'ai pas les notes pour la maîtrise. J'ai même pas appliqué, parce que j'avais pas les notes.

Immédiatement J-P regrette de lui avoir parlé de son acceptation à lui et se trouve incapable de proférer la moindre parole de réconfort. Après quelques secondes, Dave, le regard toujours dirigé vers le large, brise le silence.

- Je suis pas bon pour organiser mes idées... je fais trop de fautes.
- Ben là, ça veut juste dire que l'école, c'est pas fait pour toi. Ça veut pas dire que t'écris pas ben!
- Je sais ben... répond-il en haussant les épaules.
- Faque... tu sais-tu ce que tu fais l'année prochaine?

Dave ramène son regard sur les flammes.

- Non. Aucune idée... je pourrais essayer de remonter ma moyenne, mais...
- Tu devrais partir en voyage!

- C'est ça que je me dis... mais j'ai personne avec qui partir. Je veux dire, j'ai pas rencontré personne dans le bacc, j'imagine même pas voyager tout seul... je parlerais à personne. Anyway le monde me tape sur les nerfs.
- Déménagement à Montréal d'abord! Tu disais que t'es tanné de Sherbrooke. Ça serait malade!
- Même affaire : j'habiterais avec qui?
- Trouve un coloc...
- Ça me tente pas de vivre avec un inconnu...
- Tu vas trouver, man.
- Ouin.
- Faut tu continues à écrire! Moi je te trouve bon, en tout cas!
- Merci ben, murmure-t-il, sans enthousiasme.
- Bon ben, dit J-P après un moment, je vais aller me coucher, moi. Je te laisse t'occuper du feu.

J-P lui pose maladroitement une main sur l'épaule en contournant sa chaise et lance un ultime et compatissant « Bonne nuit, man ». Dans la tente, il enlève laborieusement ses vêtements et s'enroule dans son sac de couchage, récapitulant le voyage à la lumière de cette nouvelle information : le comportement de son ami lui semble maintenant tout à fait limpide; son irritabilité, son impatience, sa mélancolie... Il prend la résolution de l'inviter à passer la fin de semaine à Montréal, à leur retour. Mais que dira Steph s'il ramène Dave avec lui, elle qui préférerait probablement passer une soirée en amoureux? Il aimerait la serrer dans ses bras, là, maintenant, comme si c'était lui qui ne pouvait entrer à la maîtrise; mais le sommeil l'enveloppe rapidement.

Évaché dans sa chaise, Dave scrute le ciel à la recherche d'un météore ou d'un OVNI. Les signaux lumineux rouge et bleu d'un avion de ligne planent tranquillement à travers les étoiles immobiles; il l'observe disparaître à l'horizon, au-dessus de la mer, pendant de longues minutes.

Le crépitement d'une bûche qui fend attire son attention. En contrebas, le reste du camping, occupé par des roulottes, est dissimulé dans la noirceur; aucun bruit ne se fait entendre. « Sti qu'on est ben, en camping. » Il se lève et, d'un pas chancelant, va uriner dans

les buissons. « Hé boy, je suis chaud en crise » pense-t-il en reboutonnant son pantalon. Il laisse échapper un petit rire, suivi d'un long soupir; puis, malgré sa fatigue, il ouvre son exemplaire de *Sur la route*, comme pour l'honorer de son ivresse.

Les mots se mélangent devant ses yeux, les phrases s'entremêlent, mais il parvient à comprendre, laborieusement, que Sal et Dean, s'étant retrouvés à Denver, ingurgitent infatigablement drogue et alcool dans divers bar miteux et appartement délabrés. « Comment ils font, hostie... Moi je pourrais pas bouger d'ici, même si je voulais ben fort... » Sans trop savoir pourquoi, il ouvre une bière, ultime défi à relever avant la fin du voyage. « Enweille, Kerouac te trouverait fif! Enweille... » hésite-t-il, avant de l'entamer, imaginant Bukowski se moquant de lui, son gallon de whisky à la main, tandis que Rimbaud lui offre un verre d'absinthe en déclamant ses vers géniaux. Son cours sur celui-ci lui revient à l'esprit; la révolte, l'ivresse, le dérèglement des sens... « Je fumerais ben un batte, moi là! » Il allume une cigarette, par dépit. Puis, tentant d'enrayer une envie de tousser par une gorgée de bière, Dave ne réussit qu'à déclencher une quinte douloureuse qui s'achève, comme il le craignait, par une expulsion complète et fulgurante du contenu de son estomac sur le gazon.

Passé les désagréables contractions de son œsophage, Dave essuie ses larmes et ses lèvres, amusé par l'idée qu'il ferait un « piètre beatnik », puis éclate de rire en imaginant J-P, terrifié, à bord d'une voiture conduite à toute vitesse par Dean. Une étrange sensation de bien-être s'empare de lui lorsqu'il se rassoit sur sa chaise; maintenant que son corps a évacué le trop-plein d'alcool, le monde a cessé de tourner.

Au bord du feu qui s'éteint tranquillement, la mer fait entendre son roulis sourd et puissant. Les modestes vagues viennent se briser à moins de dix mètres du terrain de camping et Dave, silhouette chancelante dans la lueur des braises, s'abandonne à sa fatigue, sa tête tombe vers l'arrière, ses bras pendent à ses côtés et ses paupières l'isolent dans la nuit alors que lui revient à l'esprit la question posée par J-P quelques jours plus tôt : pourquoi tu penses qu'on aime tant ça regarder un feu? À demi-conscient, déchiré entre son désir de s'endormir au bord des flammes et la nécessité de se déplacer jusqu'à la tente, Dave savoure ce moment hors du temps, délicieux, refuse de prendre une décision et laisse son esprit voler à sa guise – les yeux de la mer – bercé par le chuchotement humide et rassurant de la mer qui l'emporte tranquillement, les vagues frappent la berge dans un rythme chaotique, un bourdonnement

presque régulier, uniforme, qui pourtant ne l'est pas – « peindre les yeux de la mer... » – car c'est seulement la multiplication des vagues frappant la berge qui produit cet effet, (*pourquoi tu penses qu'on aime tant ça regarder un feu?*), ce grondement à la fois doux et puissant qui emplit tout l'espace quand on ferme les yeux – « voyons, le nom du personnage... » – et qu'on s'y abandonne, car c'est vraiment la seule chose à faire, se laisser emporter par les vagues, loin de la berge, loin du monde, – « Olivia de la haute mer, c'est ça » – fermer les yeux et entrer en elle, s'immerger et retenir son souffle, se laisser bercer, comme en apesanteur – « non ça c'est dans *Les fous de Bassan* » – jusqu'à ce qu'on décide d'ouvrir les yeux et d'inspirer profondément, (*pourquoi tu penses qu'on aime tant ça regarder un feu?*), pour suivre les vagues jusqu'au bout du monde, leur chuchotement à jamais gravé en nous, comme dans un coquillage – « le gars du roman de Barrico qui veut peindre les yeux de la mer... » – qui roule et roule sur des distances incroyables parmi tant d'autres coquillages, tant d'autres hommes qui portent en eux le frémissement des vagues, (*pourquoi tu penses qu'on aime tant ça regarder un feu?*), si seulement on pouvait l'écouter sur commande, ce murmure de la mer – « ah pis fuck, j'ai oublié » – si seulement on pouvait l'écouter chaque fois qu'on ferme les yeux, se rassurer de sa certitude, son immanence – « sûrement que J-P le sait... » – son rôle incessant... mais surtout les vagues, toutes les vagues... celles qui se brisent et celles qui meurent avant d'atteindre la berge, (*pourquoi tu penses qu'on aime tant ça regarder un feu?*), celles qui prennent leur élan à des kilomètres de profondeur... – « les yeux de la mer... » – et celles qui s'écrasent sur des milliers d'innocents... celles qui bénissent... les surfeurs... celles qui... renversent... les navires... celles... qui...

13.

Selon les chiffres verts du GPS, Montréal se trouve à deux heures quinze minutes de route. J-P dort profondément sur le siège du passager, sa tête bondissant doucement contre la portière. Quelques paroles de Jean Leloup, que les deux gars ont écouté plus tôt, reviennent en boucle dans l'esprit de Dave : « Tu dormais sur le banc / tandis que je conduisais / et j'espère ne jamais arriver. » Il garde sa fenêtre baissée, histoire de sentir le vent frais dans ses cheveux, d'en bien imprégner la sensation dans sa mémoire. Malgré le léger soulagement

d'avoir été invité par J-P à passer la fin de semaine à Montréal, une impression désagréable l'habite, celle d'être un enfant pathétique qu'on traîne partout pour lui faire plaisir. Puis apparaissent des pancartes annonçant la frontière; il ralentit et, quelques secondes plus tard, immobilise la voiture.

- Han!? grogne J-P, confus.
- Ben dormi?
- On est là? demande-t-il en se redressant.
- Presque.

Le douanier leur pose les questions habituelles, les deux gars lui donnent les réponses appropriées; la barrière se soulève et les voilà au Québec, accueillis par les routes à moitié défoncées de l'autoroute 55. Le poste de douanes s'éloigne tranquillement dans le rétroviseur; à peine franchie la frontière, J-P publie déjà sur Facebook les photos du voyage. Puis il réfléchit à la meilleure façon de contacter Steph, qui pourrait bien être déçue par la présence de Dave. Il lui envoie un message-texte : « yo ma belle! dave y file pas fak j'ai invité a souper jespere ca derange pas? j'ai hate de tvoir ☺ ». Il dépose son iPhone entre ses cuisses et ouvre la radio, où fait rage un débat à propos des prêts et bourses étudiants.

- Hé boy, j'avais quasiment oublié la grève!
- Moi aussi.
- Tchèque ben ça, on va revenir pis ça va être la guerre civile.
- On revirera de bord, dans ce cas-là.

Deux économistes, un de droite et un de gauche, argumentent sur les taux d'intérêt demandés par les banques. J-P hoche la tête pour témoigner de son accord et laisse échapper des « crise de moron » dans le cas contraire; Dave n'écoute pas. Si les frais de scolarité augmentent effectivement, pourra-t-il se permettre de commencer un autre baccalauréat? Ses parents en assumeraient fort probablement le coût, à moins qu'ils ne considèrent que leur fils unique perd son temps dans des études qui ne mènent nulle part; qu'à son âge, il devrait s'être décidé. Mais ils sont trop ouverts d'esprit et compréhensifs pour lui jouer la carte du « Moi, à ton âge... » Cet appui inconditionnel de leur part, si rassurant soit-il, a pourtant quelque chose de culpabilisant; dès son retour à Sherbrooke, Dave se promet de s'informer sur les différents programmes offerts à l'université, de contacter un orienteur, de magasiner

les appartements et de chercher activement un emploi; il se résout aussi à fumer moins de pot, à lire et écrire avec plus d'assiduité, à se mettre à la course à pied et à s'adonner à des activités intellectuelles plus stimulantes que le visionnement de traductions de mauvais films américains à SuperÉcran.

- Ta photo a déjà cinq likes!
- Han? fait Dave, tiré hors de ses rêveries.
- *Un poète à Boston.* Y a déjà cinq likes, répond J-P, les yeux baissés vers son iPhone.
- Ah ouin... Nice.

J-P se penche sur le petit écran qui montre la page Facebook de Steph : quelques articles partagés à propos de la grève étudiante, un étrange statut concernant des casseroles, une série de toiles représentant des princesses de Disney et une blague sur la profession d'enseignant. Elle est aussi identifiée sur quelques clichés du compte de Marie, où son sourire témoigne d'une ébriété certaine. J-P se prend à être jaloux de cette soirée à laquelle il n'a pu prendre part et dont il ne savait rien quelques secondes plus tôt. Puis son téléphone vibre, lui annonçant la réception d'un message-texte : « Ok! j'ai hate que vous arriviez! xxx ». Rassuré, il allume une cigarette et se cale confortablement dans son siège.

DEUXIÈME PARTIE

Mercredi

Steph observe la voiture disparaître au coin de la rue. Elle prend le courrier, referme la porte et se rassoit à la table de la cuisine, devant son portable. Ses yeux se promènent sur des articles de journaux, sans vraiment les lire, tandis que son esprit lui répète amèrement « Pourquoi avec Dave? Y le voit presque jamais... » et « Dix jours, c'est pas un roadtrip, ça, sti... Pourquoi ils disent tout le temps *roadtrip*? » Elle se lève soudainement et court s'habiller dans sa chambre, où elle enfle un pantalon noir, un t-shirt et un léger cardigan. Le miroir lui envoie le reflet d'une jeune femme sérieuse, à laquelle sa queue de cheval et ses lunettes confèrent un air professionnel. « Mon déguisement de prof », pense-t-elle en faisant la moue. Après avoir ramassé ses manuels, ses cahiers et sa clé USB, elle sort et se dirige vers la station Joliette.

Ses voisins de gauche, de véritables caricatures des résidents d'Hochelaga-Maisonneuve, sont déjà assis sur leur balcon. Une dame obèse qui pilote un triporteur sur le trottoir force Steph à poser pied dans la rue. « Tabarnac, a pourrait ben marcher... » pense-t-elle cruellement. Sa relation avec le quartier, que J-P et elle habitent depuis leur installation à Montréal, trois ans auparavant, en est une d'amour-haine : si elle se félicite parfois de vivre parmi « le vrai monde » et de ne pas succomber au « plateau-centrisme », la misère ambiante tour à tour la déprime, la révolte et, comme c'est le cas présentement, l'irrite au plus haut point. « Je suis ben chialeuse, je devrais pas les juger », se dit-elle, s'en voulant de reproduire les discours haineux des gens qui condamnent les prestataires d'aide sociale.

Dans le métro, les articles du journal *24h* au sujet de la grève, conjugués aux départs et aux arrêts brusques d'un chauffeur probablement en formation, contribuent à lui faire réaliser la raison de son impatience : alors qu'elle se rend au travail dans un wagon étouffant, son chum profite d'un été magnifique avec son ami d'enfance. Déçue et étonnée par cette jalousie puérile, Steph tente de se changer les idées. Elle ouvre l'exemplaire de *Trente Arpents* que lui a prêté Madame Théberge, sa directrice de stage, et entame sa lecture avec circonspection, appréhendant une autre expérience désagréable du terroir québécois.

Elle entre dans la salle des professeurs une quinzaine de minutes avant le début des cours. Quelques collègues lui adressent des remarques banales, s'enquièrent de tel ou tel

élève et manifestent leur joie quant à l'imminence des vacances d'été. Elle leur répond aimablement mais avec retenue, encore gênée par son statut de « nouvelle » parmi le personnel enseignant.

L'avant-midi se déroule bien, même si les étudiants sont distraits par le beau temps et les minijupes qui l'accompagnent; toutefois, comme ils ne font que réviser la matière en vue des examens de fin d'année, l'atmosphère est assez détendue. Elle réussit à faire rire la classe à quelques reprises, ce qui l'emplit d'une grande fierté et de l'impression éphémère mais agréable d'être une excellente humoriste. Elle se garde cependant de tout commentaire politique, la situation étant aussi tendue au sein du personnel enseignant que dans la rue; après quelques plaintes de parents furieux, la direction avait expressément interdit toutes prises de position par rapport à la grève étudiante. Un accord tacite entre les professeurs étend cette recommandation aux corridors et à la salle commune.

Quelques mois auparavant, pendant son stage, Steph a pu constater avec un étonnement candide que les professeurs n'argumentent pas plus civilement que ne le font les faiseurs d'opinions des médias populistes : ainsi, on avait méchamment taxé le professeur d'économie de « réac à la tête dans le cul », tandis que son homologue responsable du cours d'éthique et culture religieuse se faisait traiter de « bolchevik à marde ».

Steph dîne dans la salle des professeurs, son sandwich dans une main et *Trente arpents* dans l'autre, distraite de sa lecture par une bruyante conversation à propos de séries télévisées américaines, de projets de vacances et d'anecdotes concernant des élèves particulièrement impertinents. Steph se contente de réagir conformément aux attentes de ses collègues attablés à ses côtés.

Après une journée correcte, c'est-à-dire sans désastre majeur, et une promenade en métro qui la laisse trempée de sueur, Steph revient dans son appartement vide, dont le silence la déprime quelque peu. Refusant de se laisser abattre par l'envie et la jalousie, elle décide de compenser l'absence de son chum par le visionnement d'un « film de fille » et la dégustation d'une pizza graisseuse.

Toutefois, avant de mettre son plan en action, Steph prend le temps de préparer ses cours du lendemain. Madame Théberge lui a légué ses classes jusqu'à la fin de l'année scolaire, elle qui a pris un long congé pour se remettre de la cruelle et dégoûtante ablation d'un oignon au

pied droit. Évidemment reconnaissante pour cette première opportunité d'emploi, Steph se retrouve néanmoins en classe alors qu'elle aurait dû être en congé, son baccalauréat terminé. Munie d'un énorme cartable contenant toutes les notes et recommandations de sa directrice de stage, elle prépare minutieusement et quotidiennement ses cours, à grands coups de *Powerpoint* et autres supports visuels capables de capter l'attention fugace de ses élèves.

Bravant les regards intimidants des employés du club vidéo de répertoire du quartier, elle trouve dans la section des nouveautés une comédie romantique que J-P refuserait probablement d'écouter. « Pas besoin de lui! » pense-t-elle dans un élan ironique d'empowerment, et ramène chez elle deux grosses pizzas capables de la nourrir pendant quelques jours. Vêtue de son pyjama, elle s'installe devant la télévision et boit en grimaçant son vin de dépanneur. Le film raconte l'histoire d'une jeune trentenaire new-yorkaise qui réalise tout à coup la vacuité de sa carrière et de sa vie amoureuse; son mari, avec qui elle partage sa vie depuis l'âge de dix-sept ans, est un paresseux sans ambition qui pète et rote grossièrement. Après une courte période de réflexion, et appuyée par sa meilleure amie, elle le quitte pour réaliser les prétentions artistiques qu'elle vient de se découvrir. Le film se termine dans une orgie de bons sentiments alors que l'ancien mari, qui ne lui tient pas rigueur pour le divorce, lui souhaite bonne chance avec son nouveau chum, un bel écrivain anglais qui adore les enfants.

Légèrement étourdie par le vin, Steph regarde défiler le générique sans trop comprendre d'où lui vient cette sensation de tristesse. Le film était mauvais, certes, mais pas au point de la démoraliser; puis elle arrive à la conclusion navrante que le chum désagréable dans le film lui rappelle un peu J-P, et qu'elle-même se reconnaît dans l'héroïne, mais *avant* son émancipation miraculeuse.

Elle traîne au lit ce sentiment désagréable et se demande si l'habitude de péter haut et fort, ou celle de dormir chacun de son côté, sont des signes avant-coureurs d'une séparation inévitable, la preuve de l'épuisement d'une relation cimentée non plus par l'amour mais par l'habitude. Que pensent ses amies? Disent-elles dans son dos qu'ils devraient se séparer sans quoi ils se retrouveront à trente-cinq ans avec deux enfants, un labrador, une vie sexuelle inexistante et un intense ressentiment l'un envers l'autre? Elle regrette l'absence de son

chum, qu'il lui suffirait de serrer dans ses bras pour chasser ces considérations angoissantes. Elle réussit toutefois à s'endormir sans trop se faire de mal.

Jeudi

Constatant toute la place disponible sur le matelas, Steph rit avec satisfaction de son chum, qui doit probablement souffrir de sa première gueule de bois, couché dans un confort très relatif; une bonne nuit de sommeil suffit pour lui pardonner de l'avoir abandonnée à une horde d'adolescents impatients. Elle savoure ses dernières minutes de sommeil et sursaute quand sonne son réveille-matin, les chiffres rouges indiquant six heures trente.

Après une bonne douche, Steph procède à son rituel matinal : café, œufs durs, rôtie au beurre d'arachide et yogourt aux fruits, repas ingurgité goulûment devant Facebook, sa principale source d'actualités. Depuis le début de la grève, articles de mauvaise foi et commentaires haineux donnent à ces séances d'information matinales un arrière-goût amer et révoltant. Un article étrange attire son attention : apparemment, à Rosemont, quelques centaines de citoyens se sont rassemblés pour manifester leur désaccord envers les agissements du gouvernement en frappant sur des casseroles. L'article se termine par un appel à multiplier ces manifestations sympathiques à travers la ville, chose qu'elle se promet de faire : à huit heures précises, Steph aura sa casserole en main.

Cette résolution lui procure une curieuse sensation de liberté, amplifiée par la musique de CCR qui résonne déjà sur la terrasse d'une taverne de la rue Ontario. Les accords simples et joyeux de ce groupe, qu'elle n'a pas écouté depuis longtemps, la ramènent à l'été suivant sa première année de Cégep, lorsqu'elle et ses amis passaient leur temps à fumer des joints et à boire de la bière en écoutant les vieux disques de Bob Dylan, Neil Young et CCR. Steph se moque de sa nostalgie pour ces années soixante idéalisées et sourit à l'idée qu'elle partage un point commun avec les habitués de la taverne, qui soudainement lui semblent plus aimables.

Cet été-là, elle a rencontré J-P lors d'une soirée chez l'amie d'une amie. Ne connaissant presque personne, elle ne savait pas trop quoi faire; des rires puissants l'ont attirée vers une conversation animée par deux gars qui racontaient, à grand renfort d'onomatopées, une anecdote qui parvint à la faire rire même si elle en avait raté le début – quelque chose lui

plaisait dans la façon qu'avait cet inconnu, qui deviendrait bientôt son amoureux, de raconter, de formuler ses phrases, de mimer les gestes et d'imiter les réactions des personnages.

Ces réflexions la portent jusqu'à l'école, où elle arrive en fredonnant « I heard it through the grapevine ». Une réunion ennuyeuse l'y attend; Steph, par égard pour l'expérience de ses collègues, se contente d'écouter attentivement. Le reste de la journée se déroule dans la plus plate normalité.

Vers sept heures, après avoir soupé et préparé ses cours du lendemain, elle commence à redouter que personne d'autre ne joue de la casserole. Évidemment, quelqu'un devait entamer le mouvement, le mettre en branle, mais ce ne serait certainement pas elle; l'idée de frapper sur son chaudron, sous les regards frustrés des voisins qui ignorent probablement tout des enjeux du conflit étudiant, ne l'enchantait guère. Toute fébrile, elle prend quand même le temps de bien choisir sa casserole et sa louche; J-P se moquerait sûrement de sa nervosité disproportionnée. Elle s'installe avec son Ringuet et lit jusqu'à ce que les premiers tintements métalliques se fassent entendre; rapidement elle enfle ses chaussures et sort dans la rue.

Elle se mêle alors à d'autres sympathisants qui cherchent eux aussi à se rassembler. Ontario est déjà bloquée par des dizaines de manifestants; des klaxons furieux se font entendre sous le tintamarre des chaudrons. Ils sont nombreux à converger vers la Place Valois, déjà encombrée de centaines de personnes s'acharnant sur divers outils de cuisine métalliques, au son des puissants « À qui la rue? À nous la rue! » et autres « Charest! Dehors! On va te trouver une job dans le nord! » Le bruit des casseroles résonne sur les bâtiments et condos qui bordent la place, entravant la moindre conversation. Steph se tient immobile et jette des regards étonnés autour d'elle en frappant sur son chaudron, un sourire niais fendu jusqu'aux oreilles.

Quelques minutes plus tard, un groupe qu'elle identifie comme celui des « organisateurs » commence à marcher vers le sud; à la tête de la manifestation est tendue une grande banderole clamant la victoire du 99 %. Devançant tout le monde, un jeune garçon sur son vélo, le visage caché par son casque de motocross, joue à l'éclaireur et brandit son petit poing pour cette cause qui lui échappe. À sa suite, la foule s'engouffre dans la rue étroite. Le goulot d'étranglement rapproche les manifestants qui sont maintenant serrés en rangs d'oignons, dans une joyeuse promiscuité; jeunes mères avec leur poussette, chômeurs

vétérans, étudiants fauchés et jeunes professionnels se fondent en une seule entité.
« Chaaaaarest! Yooouuu-hooouuuu! »

Sur Sainte-Catherine, un autre attroupement de manifestants surgit à l'est et les deux groupes s'entremêlent dans l'euphorie la plus totale. La foule remonte sur Ontario, bien décidée à bloquer les artères les plus passantes. De part et d'autre, des résidents jettent des regards étonnés sur ces gens qui font un vacarme épouvantable; sur un balcon, un homme pansu baisse son pantalon et se met à danser sous les acclamations des manifestants. Deux voitures de police les rattrapent sur Hochelaga et se contentent de bloquer les rues perpendiculaires.

La manifestation zigzague à travers le quartier pendant ce qui semble une éternité. L'esprit entièrement concentré à taper sur sa casserole et à chanter avec la foule, Steph est gagnée par un intense sentiment de joie, une impression de participer à quelque chose de *beau*, au sens le plus noble du terme, qui lui rappelle que le monde n'est pas mort, la planète pas détruite, l'humanité pas condamnée. Steph tourne la tête frénétiquement, essayant de saisir ce qui se passe autour d'elle; tout le monde sourit et échange des regards de connivence.

Mais bientôt retombe l'ivresse; ses pieds lui font mal, ses bras s'alourdissent. Le bruit des casseroles devient de plus en plus aigu, semble-t-il, et ses tympons menacent de se rompre violemment si elle ne quitte pas au plus vite ce brouhaha insoutenable. Elle se faufile vers le trottoir de gauche, où la foule est moins dense, pour s'engouffrer ensuite dans une ruelle tranquille. Chacun de ses pas l'éloigne de la vocifération des manifestants, de leur chaleur; le vent froid de la nuit embrasse sa nuque et elle rentre à la maison.

Un mal de gorge l'incite à prendre de longues lampées d'eau froide à même la bouteille du réfrigérateur; l'horloge du four micro-ondes lui apprend qu'elle a manifesté pendant près de trois heures. « Fuck, faut que j'aïlle me coucher, moi! » Mais le sommeil ne vient pas aisément, l'euphorie de la marche résonnant toujours dans sa poitrine. Tardant à revenir dans son petit univers tristement prosaïque, elle reste là sans bouger, les yeux dans le vague. Peu à peu les choses se replacent, recouvrent leur apparence habituelle. Elle prend conscience du silence, de sa solitude dans l'appartement vide; comme pour rattraper sa soirée, elle sort sur le balcon. La ruelle s'étend sous ses pieds, déserte; aucune casserole ne se fait entendre. Dans

la nuit noire se déplace un hélicoptère muni d'un spot lumineux, le même qui patrouille le ciel du centre-ville depuis le début des manifestations nocturnes; son doux vrombissement se répercute à travers la ville, parvient faiblement aux oreilles de Steph, qui referme la porte et baisse le rideau.

Elle se prépare une tisane et s'installe à son ordinateur, d'où elle suit le déroulement de la manifestation nocturne sur Twitter et visite des sites de *mêmes* humoristiques. Dans la pénombre de son appartement, dont la seule lumière est celle de l'écran d'ordinateur, Steph est piégée par l'infinité des stimuli offerts par Internet; puis, comme sortant d'une transe, elle s'empresse de réserver une place de covoiturage pour le lendemain, en direction de Sherbrooke.

Vendredi

Les yeux bouffis, la démarche lourde, Steph se rend à la salle de bain en maudissant sa nuit trop courte. Sous la douche, elle est gagnée par une curieuse angoisse, sans objet précis; une association d'idées désagréables la conduit à se souvenir du film de mercredi soir et du questionnement qu'il a soulevé chez elle, aggravé par la fatigue et la légère déprime du soir précédent.

Comme si le monde ourdissait un sombre complot à ses dépens, Steph ne trouve sur Internet aucune mention de la manifestation de la veille; une carte vague, publiée sur Google, indique les endroits de la ville où ont eu lieu des rassemblements de casseroles – un peu moins d'une dizaine – mais aucun article ne les détaille. La quarantaine d'arrestations lors de la manifestation nocturne monopolise l'espace médiatique. Il lui semble tout à fait injuste, voire odieux, que son expérience soit ainsi bafouée; comment passer sous silence un événement aussi sympathique, aussi beau, vécu à l'unisson par des milliers de personnes? Une colère intense, teintée d'un sentiment d'impuissance, lui fait dresser les poils sur les bras et perdre son appétit.

Elle écoute le trajet de métro les yeux dans *Trente arpents*. D'abord amusée par les expressions vernaculaires des personnages, Steph s'est rapidement fait happer par le destin d'Euchariste Moisan, pour qui elle éprouve une étrange sympathie. « Wow, y a mon âge pis y

est marié, y a un enfant pis une ferme à runner tout seul » s'étonne-t-elle pour apprendre, quelques pages plus loin, la naissance de trois autres enfants. Angoissée par cette accélération soudaine de la narration, elle poursuit sa lecture : « Tout ce qui pourrait arriver désormais ne serait plus que répétition et recommencement. Cette époque passée de sa vie lui en serait une sorte d'ère héroïque, toute remplie d'événements définitifs dont la mémoire reste empreinte; tandis que les jours à venir passeraient sans apporter autre chose que le travail quotidien calqué sur celui de la veille, et les saisons calquées sur les saisons précédentes. » Elle dépose le roman sur ses cuisses et tombe dans la lune.

Elle passe l'après-midi à attendre la cloche, qui finalement la libère de ses responsabilités d'enseignante. Elle enfle une robe d'été avant de s'engouffrer dans le métro, en direction d'une station où elle ne va jamais sauf pour des rendez-vous de covoiturage. Là l'attendent Patrick, le chauffeur, et deux étudiants dont elle oublie immédiatement les noms. Steph s'assoit à l'avant, cherchant déjà une façon d'entamer une conversation. Après les questions quasi-protocolaires concernant l'origine des passagers et les raisons de leur départ pour Sherbrooke, Patrick demande maladroitement aux étudiants la raison de leur appui à la grève étudiante. « Fuck, j'ai oublié mon carré rouge! » pense Steph. Elle s'empresse alors d'acquiescer aux arguments des étudiants; ceux-ci répondent aux questions naïves de Patrick avec vigueur et condescendance, ne parvenant qu'à exacerber l'animosité du conducteur. Le débat s'enflamme rapidement, tempéré néanmoins par les exigences de la situation, que personne ne veut voir dégénérer, et Steph écoute avec un étonnement candide le gréviste expliquer à Patrick que tous les étudiants ne se payent pas « des voyages dans le Sud » ni ne possèdent des téléphones intelligents. Éventuellement le chauffeur aborde le sujet de l'abolition des Cégeps, de la « perte de temps » qu'ils occasionnent et des « étudiants-parasites » qui les fréquentent. Ces concepts étranges se répètent inlassablement dans l'esprit de Steph. « De quoi, une perte de temps? c'était crissement le fun, le Cégep... » pense-t-elle, se remémorant avec nostalgie les nombreuses soirées entre amis, lorsqu'ils avaient l'âge légal pour acheter de l'alcool, mais pas les angoisses de l'âge adulte.

Elle a fait son Cégep en deux ans, contrairement à nombre de ses amis et connaissances, qui ont changé de programme une ou deux fois et qui, après trois ou quatre ans d'études collégiales, ont finalement obtenu leur diplôme. « J-P a fait un an de sciences nat avant de

changer en arts... C'est-tu ça, des étudiants-parasites? » se demande-t-elle, gagnée par le léger picotement de la chair de poule. L'idée d'exiger de la part d'adolescents de dix-sept ans qu'ils choisissent définitivement leur carrière lui semble tout à fait ridicule. L'éducation n'est pas une course, pense-t-elle, et changer de programme ne peut en aucun cas être qualifié de « perte de temps », expression horrible qui fait de la vie une compétition pour l'entrée sur le marché du travail. « C'est pas tout le monde qui sait ce qu'il va faire dans vie, calvaire. Faut pas les juger pour ça... Gros mongol. » Steph détourne la tête, cherche à diluer sa frustration dans le paysage des montagnes d'Orford et ne dit plus rien jusqu'à leur arrivée à l'Université de Sherbrooke.

Elle jette des regards curieux à travers les portes vitrées de la Faculté d'éducation, qui ne lui renvoient que son propre reflet; comme si, en tant qu'étudiante de l'UQAM, ce statut lui interdisait sa présence sur ce campus, elle se refuse à entrer dans le bâtiment. Puis ça lui revient : elle n'est plus étudiante – officiellement, elle a obtenu son diplôme. Elle attend quelques minutes avant d'embarquer dans l'autobus qui la mène chez ses parents; par la fenêtre défile la ville qui l'a vue naître, grandir, et partir. Y revenir la réconforte; ses parents l'accueillent toujours avec joie et générosité. Elle entre dans la maison en un coup de vent.

- C'est moi!
- Allô ma grande! fait sa mère en se levant de table pour l'accueillir.
- Salut mom.
- Qu'est-ce que tu fais là? T'aurais dû nous avertir... on a déjà soupé... lui reproche son père, comme honteux de ne pas l'avoir attendue.
- Ouin, j'ai oublié... mais c'est pas grave.
- Si tu veux, y a du poulet que tu peux te faire réchauffer –
- C'est bon, mom, je vais m'arranger.

Ses parents finissent par partir pour le cinéma après s'être excusés plusieurs fois de ne pas la recevoir comme il convient. Steph fait réchauffer des restants et s'installe devant l'ordinateur, le même qu'elle utilisait jadis pour rédiger ses travaux scolaires et clavarder sur MSN. Elle envoie des messages-texte à San et Mel pour leur annoncer sa présence en ville : « Yo! je suis a sherbzzz, on fait de quoi? » Toutes deux répondent rapidement, à quelques secondes d'intervalle; elles sont occupées mais proposent d'organiser un souper le

lendemain. Steph dépose son cellulaire et regrette de n'avoir pas annoncé son arrivée plus tôt. Elle dresse mentalement la liste de ses amis sherbrookoïses pour en arriver à la triste conclusion qu'elle a perdu contact avec presque toutes ses connaissances du secondaire et du Cégep. Une curieuse impulsion la pousse à envoyer un message instantané à Sam, son ex : « Salut, ça va? »

— Ça va toi? Ça fait un bail!

Sam et elle s'étaient fréquentés pendant quelques mois, puis il l'avait laissée avant son entrée au Cégep. « Ça doit ben faire cinq ans que je l'ai pas vu! » Sans réfléchir, elle lui donne rendez-vous au King Hall vers huit heures trente. Surprise et ravie d'avoir finalement quelque chose à faire, Steph se sent gagnée par une fébrilité depuis longtemps oubliée, semblable à celle qu'elle ressentait avant les « danses » organisées par son école secondaire.

D'après son compte Facebook, Sam a vingt-quatre ans, une maîtrise en finances et un goût prononcé pour les chemises griffées. Steph le revoit, à l'époque où elle sortait avec lui : son toupet dressé et noyé dans un surplus de fixatif, ses « shoes de skate » et ses t-shirts trop grands. Mais le souvenir de ses propres cheveux gaufrés, ses pantalons blancs et ses broches aux élastiques colorés ne lui permet pas de se moquer de lui, loin de là.

Elle prend le temps de se maquiller, emprunte la voiture de sa mère et se rend au centre-ville. Sam est déjà assis au bar; il se lève, un sourire séduisant aux lèvres, et lui fait la bise.

— Eille! Comment ça va? Ça fait longtemps!

Le soleil descendant peine à éclairer les sombres boiseries du pub; un escalier mène à un deuxième étage en mezzanine qui s'ouvre sur la terrasse; un long couloir débouche sur une salle munie de tables de billard et de baby-foot. Le bar est presque vide, la majorité des étudiants de l'Université étant retournés dans leur région natale pour l'été. Immédiatement, des bières apparaissent sur le comptoir; derrière le bar se dresse un mur de bouteilles de toutes sortes. Steph s'assoit à un tabouret, un peu mal à l'aise.

— Pis, t'es rendue où? Études, travail?

— Études. En fait, non, plus maintenant. J'ai fini mon bacc y a genre un mois.

— La grève t'as pas dérangée?

— Non, vu que j'étais en stage.

— Une chance!

Elle décide de ne pas s'embarquer dans une vaine argumentation et continue comme si de rien n'était. Leurs regards se fuient, seul signe d'un léger malaise.

— Ouin, j'ai fait mon bacc en éducation secondaire, pis là... ben, je suis rendue prof, ça a l'air!

— Ah ouin? Malade!

— Ouin... fait-elle en prenant une petite gorgée. Pis toi?

Sam essuie la mousse sur ses lèvres.

— Je travaille dans une caisse pop.

— Nice. Heu, t'aime ça?

— Bah. C'est correct pour l'instant, mais c'est pas ça que je veux faire.

— C'est quoi?

— J'aimerais ça devenir conseiller financier. Ben, c'est ça que je fais là, mais j'aimerais ça travailler à mon compte.

— Cool. Faque t'as fait une maîtrise en finances, c'est ça? Facebook... ajoute-t-elle avec un sourire gêné.

— Oué, j'ai fait mon bacc en deux ans et demi pis ma maîtrise en un an et demi. J'ai pris des sessions d'été pis toute, pour pas perdre de temps.

Steph prend une gorgée et jette un regard circulaire sur les autres tables.

— Ça devait te faire des grosses sessions.

— Pas mal. J'avais six cours par session pis je travaillais vingt-cinq heures semaine.

— Fuck!

— Ça a été tough mais c'était pas si pire.

— J'aurais pas été capable...

— C'est ça que le conseiller pédagogique m'a dit! répond-il en riant. J'ai pris ça comme un défi.

— Wow. Faque... ça fait quoi un conseiller financier?

— Ça gère des portefeuilles d'actions, des comptes d'épargne, des placements.

- Ok...
- Le monde vient me voir pour faire des placements pis je les conseille.
- Faque, genre, tu joues à bourse?
- Exact.
- Je... ça te fait pas peur? je veux dire, moi j'aurais peur de jouer avec le cash du monde.
- Bah, non, quand tu connais tes affaires...

Elle s'en veut d'avoir posé cette question candide.

- Pis, sinon?
- Sinon? Ben... je me cherche un condo.
- Ah ouin?
- Ouin, je suis écœuré de perdre du cash dans un loyer.
- Mais c'est cher, un condo, non?
- Ouin, mais c'est un investissement. Ça fait une couple que je visite. Dans le coin de Rock Forest, ça a ben de l'allure. Sont flambant neufs.
- Cool.
- Mais bon. Toi, t'es rendue à Montréal, c'est ça?
- Ouin. Dans Hochelag...
- C'est-tu pas pire?
- Ouin, c'est nice. Mais c'est pauvre, pareil...
- Moi je serais pas capable d'habiter à Montréal. Trop de monde. J'y vais des fois pour magasiner pis aller voir les Canadiens, mais sinon...
- Moi j'aime ça, juste pour le quartier chinois ça vaut la peine!

Sam éclate de rire, comme si ce qu'elle venait de dire était hilarant. Steph prend une gorgée et tourne la tête vers le barman, qui essuie un verre avec minutie. Un moment de silence passe avant que Sam donne un deuxième souffle à la discussion.

- Tu sais pas qui j'ai croisé, l'autre fois?

Les voilà engagés dans une conversation à propos du temps de leurs études secondaires; tous deux commandent une autre pinte. Ils s'amusent à évoquer cette époque dans tout son ridicule et s'étonnent du choix de carrière de certains de leurs anciens condisciples, mais

prennent bien soin d'éviter la moindre référence à leur relation passée, désormais rangée dans la catégorie des choses à oublier.

Mais une étrange impression envahit Steph; Sam continue à parler et elle à l'écouter, sans toutefois lui prêter une attention soutenue. Ses regards dévient, ses rires perdent de leur éclat. Du coin de l'œil elle observe le barman. Que pense-t-il? Qu'ils sont en plein rendez-vous? Après tout, elle s'est maquillée et porte une robe plutôt courte... Une désagréable vague de chaleur parcourt son corps en entier. Elle s'empresse de finir son verre et déclare que son heure de coucher est arrivée.

- Eille, c'était le fun, faudrait qu'on refasse ça!
- Ouin, on se tiendra au courant.
- Si je passe par Montréal, je te texterai! C'est quoi ton numéro?

Elle se résigne à le lui donner, appréhendant déjà son appel impromptu, puis ressort dans la chaleur étouffante et humide du stationnement, dépouillée de son enthousiasme du début de la soirée.

Ses parents sont déjà couchés; plongée dans la noirceur, la maison semble déserte. Steph s'installe devant l'immense télévision et cherche un film sur le répertoire de cinéma sur demande. La fatigue et la bière rendent son esprit disponible aux stimuli les plus simples; elle arrête son choix sur un film d'horreur hollywoodien des plus classiques. Deux heures plus tard, le lit de la chambre d'ami, déplacé dans son ancienne chambre, l'accueille sur ses ressorts ramollis.

Samedi

Le chant des oiseaux la réveille doucement. Des pas descendent de l'étage, puis le broyeur à café laisse entendre son grondement désagréable. Sa tentative de se rendormir échoue lamentablement : la voilà donc dans cette catégorie de personnes que l'habitude d'un réveil matinal rend incapables de rester au lit le samedi matin. Ses yeux, barbouillés d'une large bande de mascara et d'eye-liner, lui rappellent sa soirée de la veille.

Elle s'en veut d'avoir voulu séduire Sam – car c'était bien ça, son intention : le séduire innocemment. Pas pour tromper J-P, mais pour flirter, pour se sentir désirée; elle voulait voir l'effet de son charme sur le visage d'un autre, chose que quatre ans de vie de couple ne lui accordent plus souvent. L'image du barman lui revient en tête, comme si ce regard extérieur incarnait toute la lucidité qui lui manquait à ce moment. « Si j'étais dans un film, sûrement que le monde me trouverait conne : la fille va voir son ex pis a se met belle pendant que son chum qu'elle aime full est genre à mille kilomètres de là... »

Pour son plus grand malheur, avant même son premier café, ses parents lui demandent où se trouve J-P et ce qu'elle a fait la veille. Avec une indifférence ostentatoire, Steph leur explique les raisons de l'absence de son chum et dit avoir passé la soirée avec des amis du Cégep; puis elle détourne habilement la conversation en s'enquérant de leur film de la veille. Son père, admirateur depuis sa plus tendre enfance des superhéros de *Marvel*, entreprend la description animée de ses scènes préférées des *Avengers*, sous les regards amusés de sa femme et de sa fille. Il se replonge éventuellement dans la lecture de *La Presse*; sur la page titre, une photo en couleur montre un affrontement entre l'escouade anti-émeute du SPVM et des manifestants masqués, à travers un nuage de gaz fumigène.

- Tchèque ça, dit Steph à sa mère en roulant les yeux, depuis deux-trois jours y a des manifs de casseroles full nice pis toute, pis eux y montrent juste des photos de même...
- Est-ce que t'as joué de la casserole, à Montréal? Moi, ici, j'ai essayé, mais les voisins ont pas vraiment embarqué.
- C'est plate... mais ouin, je suis allée dans une manif de casseroles, jeudi, c'était vraiment cool! Genre tout le monde était heureux pis personne voulait foutre la marde, tsé, on voulait juste... manifester comme du monde. Y avait aucune police!

La discussion se poursuit pendant quelques minutes, la mère et la fille reprochant aux médias de faire de la désinformation, au gouvernement de pratiquer une démagogie anti-démocratique et aux anarchistes de nuire au mouvement étudiant; au tour du père, maintenant, de les regarder d'un œil amusé.

- Est-ce que tu soupes avec nous ce soir? demande-t-il lorsque la conversation s'enlise.
- Non, à soir, je vais souper chez San... mais on peut souper demain, c'est correct?
- Ben oui, pas de problème.

Steph passe sa journée à regarder la télévision, à lire l'actualité sur la tablette électronique de son père et à décompresser, bien étendue sur une chaise longue, dans l'odeur du gazon fraîchement coupé et le bruissement des feuilles des arbres. Dans *Trente arpents*, Euchariste va en ville pour déposer Oguinase au collège et Alphonsine meurt en donnant naissance à une petite fille. Elle poursuit sa lecture avec intérêt puis, vers la fin de l'après-midi, son père vient s'asseoir à ses côtés.

- Tu savais que grand-papa Émile est à l'hôpital, han?
- Ouin, mom m'a dit ça, l'autre fois... y va pas ben? demande-t-elle, sentant le malaise de son père.
- Ben, pas vraiment, non... y a eu des complications après son ACV, pis... les docteurs savent pas vraiment quand... ça pourrait être demain comme dans quelques semaines... je pense que tu devrais aller le voir demain.
- Ok. Ouin, ok, répond Steph, prise au dépourvu.

Son père lui prend la main, sourit étrangement et retourne à l'intérieur. Steph appuie sa tête sur le dossier de la chaise longue et regarde les feuilles qui se découpent dans le ciel bleu, presque sans nuage. Une bouillie informe de pensées à propos de son grand-père, sa grand-mère et sa mère semble bloquer son cerveau, l'embourber dans une masse de réflexions vagues et abstraites qui roulent sur elles-mêmes, reviennent en boucle dans son esprit. Elle reste dans la lune jusqu'à ce que Mel stationne sa Mazda 323 dans la cour.

L'arrivée de son amie la distrait de la triste nouvelle; elles passent à la SAQ acheter quelques bouteilles et entrent, une dizaine de minutes plus tard, dans le petit appartement de San. Celle-ci surgit de la cuisine, un caquelon fumant entre les mains :

- Chaaaaauud devant!

Elle le dépose sur la table, enlève ses mitaines de four et embrasse ses deux amies.

- C'est le fun que tu sois là, Steph!
- Est trop hot pour revenir « en région », à c't'heure, dit Mel, souriante.
- Heéuuu, c'est parce que... t'es teeeeeeellement, conne, là! répond Steph ironiquement.

San retourne dans la cuisine et en ramène deux plateaux.

- J'espère que vous avez faim! J'ai acheté une shitload de bouffe.

Steph ouvre la bouteille pendant que San leur indique les différentes viandes : bœuf, autruche et bison.

- Pis ça, c'est des brocolis, continue Steph.
- Calvaire, tu connais ça, les légumes!
- Ça ressemble à des petits arbres, ajoute-t-elle avec une voix de déficiente.

Elles portent un toast et commencent à manger.

- Faque, vous autres, y se passe quoi avec vous?
- Je suis en train de me préparer pour mon stage à l'ONU, répond San, genre ramasser un million de papiers, de visas pis toute... C'est juste mongol, toute la paperasse.
- Pis, tu vas-tu être payée?
- Ben, pas par le stage, mais j'ai une bourse de l'université parce que je la fais « rayonner » dit-elle d'un air perplexe et mimant les guillemets.
- Pis toi, Steph?
- Ben, j'ai fini mon stage, pis là... mais je remplace une prof en congé de maladie, pour la fin de l'année.
- Nooonnn! mon autruche! crie San, qui cherche à récupérer sa viande perdue dans le bouillon.

Toutes trois calent leurs coupes. Steph leur ressert du vin.

- Pis toi, Mel? Encore en natalité? demande-elle.
- Ouin.

- Je sais pas comment tu fais, intervient San, j'ai vu une vidéo d'accouchement en bio, au Cégep, pis j'ai quasiment dégueulé. Sérieusement, je pense j'ai été traumatisée.
- C'est-tu vrai que ton vagin peut fendre jusqu'à l'anus? s'enquiert Steph, un voile d'appréhension sur le visage.
- Crisse oui, pis c'est pas toute! L'autre fois j'ai vu une madame que ça a fendu, genre, en croix.
- Câlisse, dit nerveusement Steph en prenant une gorgée. Mais comment... comment qu'ton chum peut... après ça? Y a-tu des cicatrices?
- Heu, c'est parce qu'y en a qui mangent, ici, intervient San, irritée.
- Ben là, on mange pas des vagins, répond Steph.
- Toé, tu manges des vagins, ajoute Mel.

La conversation reprend son cours pendant que le plateau de nourriture est lentement pillé par les trois amies excitées par le vin rouge. Elles se racontent des anecdotes arrivées dernièrement et se rappellent différentes histoires communes dont elles prennent plaisir à évoquer le souvenir. Puis San propose de boire des shooters de tequila; bientôt elles sont assez soules et insouciantes pour accélérer leur consommation sans penser au lendemain. San et Mel se disputent une féroce partie de tennis sur Nintendo Wii, sous le regard désintéressé de Steph, qui boit en silence. Une envie d'uriner l'attire à la salle de bain; devant la toilette se trouve une pile de magazines sur l'actualité et la politique : *Times*, *Nouvel Observateur*, *Politique*, *L'Express*, etc. « Fuck, elle aime ça pour vrai » pense naïvement Steph, qui réalise soudainement que San s'intéresse *réellement* à la politique; qu'elle n'a pas décidé d'étudier en sciences politiques uniquement parce qu'il faut bien choisir une carrière, un jour ou l'autre. « San qui s'en va faire un stage à l'ONU? What the fuck, sérieux? » Pendant qu'elle va retourner enseigner à des jeunes de quinze ans comment conjuguer des participes passés et rédiger un texte argumentatif... Elle sort de la salle de bain et exprime son sentiment à voix haute.

- Sti que ça me tente pas de revenir à Montréal, demain.

San et Mel, revenues à table, lui tendent un shooter.

- Comment ça? demande San en grimaçant.

- Je sais pas, mes semaines sont longues pis J-P y est pas là. C'est stressant, crise, de... tsé je commence ma *carrière*, je veux dire... je vais faire ça pour le reste de ma vie.
- Pourquoi tu penses que je fais une maîtrise? Ça fait peur, la vraie vie, le marché du travail, tout ça...
- Mais toi, Mel, comment tu fais? Genre je dis pas ça pour...
- Nonon, je comprends.
- T'es la seule ici qui a une vraie job, tsé.
- Ben... je vais vous le dire parce que vous êtes mes amies pis toute, mais c'est gênant.

Mel baisse les yeux et dit :

- Je me suis inscrite à un site de rencontres.
- Sérieux?

S'entame alors une grave discussion sur leurs problèmes de jeunes vingtenaires, concernant l'amour, le couple, la solitude, l'angoisse d'un futur incertain et d'une carrière tout aussi vague, le mythe selon lequel on doit être passionné par son emploi et la crainte sans cesse renouvelée de ne pas prendre les « bonnes décisions ». Mel exprime, au bord des larmes, sa peur de passer seule le restant de ses jours, tandis que Steph leur fait part de son anxiété par rapport à son couple et de son vertige à l'idée d'entrer sur le marché du travail; San se contente de hocher la tête et d'écouter activement.

Pourtant, par un heureux hasard, au moment où leur moral ne pourrait tomber plus bas, l'ordinateur de San sélectionne aléatoirement une chanson dont l'effet est immédiat : *Wonderful*, du groupe Everclear, figurant sur la mythique compilation *Big Shiny Tunes 5*. Pendant que des larmes se perdent dans les coins du sourire de Mel, San et Steph échangent un regard attendri et ironique, conscientes du kitsch de la chanson, qui malgré tout suscite de leur part une puissante réaction émotive. Bientôt, toutes trois chantent à l'unisson le dernier couplet et se lèvent pour crier le « Nanana nianana naa » final. Leur étreinte tanguue dangereusement et elles se retrouvent par terre, émues et hilares. San se lève et leur ressort un shooter.

- À Everclear!

— À Everclear, répètent solennellement Mel et Steph avant de le caler.

Elles se rassoient au salon avec des bières fraîchement débouchées. San et Steph reprennent une conversation de vieilles amies, parlant de tout et de rien, sans effort. Mel tente d'écouter la conversation entre ses deux amies, mais celles-ci la voient passer progressivement à une position horizontale et s'endormir sur le sofa. Un silence finit par tomber sur la conversation, attirant l'attention des deux filles sur leur amie endormie.

— Bon, fait Steph, succombant elle aussi à la fatigue.

— Mel, tasse-toi. Faut déplier le divan-lit.

— Nooonnnnnnn... grogne-t-elle mollement.

Quelques minutes plus tard, Mel et Steph dorment profondément, enveloppées dans des couvertures tachées, en plein milieu du salon. Sur la table basse poussée contre le mur traînent leurs trois bières à moitié bues.

Dimanche

Steph fait fi des bruits qui lui parviennent de la cuisine et tente de se rendormir. Une vive colère la gagne. « Y pourraient au moins faire attention... » Sa bouche est sèche, aride; ses tempes veulent se rejoindre au milieu de son crâne. Elle se tourne en maugréant et place la couverture sur sa tête. Quelques minutes plus tard, une odeur ragoûtante envahit la pièce et l'attire hors du lit. Dans la cuisine, San et Mel s'affairent au-dessus d'un chaudron.

— Tu veux-tu du spagatt?

Elles se servent et s'installent à la table de la cuisine, toujours encombrée des verres à shooter de la veille.

— Pis, vous autres, vous faites quoi aujourd'hui? demande Steph après un long silence.

— Bah, répond San, je vais étudier. J'ai une présentation dans trois jours.

— Rien. Genre du ménage, l'épicerie pis toute, là.

— Moi je vais visiter mon grand-père à l'hôpital, se rappelle soudainement Steph.

— Qu'est-ce qu'y a?

— Je sais pas trop, y a fait un ACV y a quelques semaines... mais mon père m'a dit que je devrais aller le voir aujourd'hui, parce qu'ils savent pas trop combien de temps y lui reste...

— Fuck, désolé...

Après quelques paroles de réconfort et des salutations ramollies par la gueule de bois, Mel ramène Steph chez ses parents et, comme prévu, celle-ci s'écrase immédiatement sur le sofa du salon et ouvre la télévision. Elle somnole devant diverses émissions de variétés et autres jeux télévisés des plus stupides. Son dîner lui redonne un peu de vigueur, puis son père propose « d'aller voir grand-papa Émile ».

— Ta mère est déjà là...

Du trajet en voiture, Steph ne se souvient de rien, sauf de la constatation étrange qu'elle verra probablement son grand-père *pour la dernière fois*. La tête penchée dans la fraîcheur de la fenêtre ouverte, elle observe distraitement le déroulement habituel d'un dimanche après-midi ensoleillé dans le nord de Sherbrooke : un couple promène un gros chien blond; une retraitée fait du jardinage, agenouillée sur des coussinets de plastique; un groupe de cyclistes roule sagement en file indienne. Son père immobilise la voiture dans la cour du CHUS-Fleurimont et Steph s'étonne du prix exorbitant du stationnement des visiteurs. Dans l'entrée, des employés en habits bleu et rose poudré fument des cigarettes. À l'intérieur, l'odeur caractéristique du désinfectant lui rappelle qu'elle n'a pas pénétré dans un hôpital depuis une éternité. Ils se faufilent à travers une foule d'infirmières et de patients et finissent par atteindre l'ascenseur.

Passé la porte de la chambre, Steph s'arrête brusquement : l'homme couché sur le lit n'est pas celui qui, six mois plus tôt, vêtu d'un complet-cravate, lui souhaitait un joyeux Noël et l'appelait « ma belle grande fille ». Au chevet de son père, la mère de Steph lui tient la main.

— Regarde, papa, qui c'est qui est venu te voir.

Steph s'avance maladroitement, reconnaissant les traits de son grand-père malgré sa maigreur effrayante, le teint anormal de sa peau et l'affaissement de sa bouche. Sous les draps, sa poitrine se soulève faiblement mais avec régularité.

- Salut papi... bredouille-t-elle, je... je suis descendue de Montréal pour passer te voir... J-P serait ben venu mais il pouvait pas... faut que je retourne à soir parce que j'ai des cours à donner demain...

Les yeux gris du malade fixent un point invisible tandis que Steph tente de faire la conversation, même si elle n'arrive qu'à bredouiller des banalités. Bientôt sa grand-mère entre dans la chambre; elle lui fait la bise et prend place à côté de son mari.

- Comment il va? demande-t-elle à sa fille.
 — Y était un peu agité tantôt, mais là il s'est calmé.
 — Pis toi, ma grande, comment ça va à l'école?
 — Heu, bien. Je... j'ai fini y a pas longtemps... commence Steph, déstabilisée par la trivialité de la question.

En dépit des circonstances naît tranquillement une discussion, phénomène étrange et embarrassant qui laisse à Steph une impression de déjà-vu. Son oncle fait irruption dans la pièce et donne un second souffle à la conversation qui s'épuisait.

Des infirmières finissent par annoncer discrètement qu'elles doivent s'occuper du malade et qu'elles reviendront dans quelques minutes.

- Bon ben, on va y aller, nous autres, fait sa mère. Je repasse demain, ajoute-t-elle à l'endroit de son frère.

Steph embrasse son oncle et sa grand-mère, puis s'approche de son grand-père et l'embrasse sur le front; elle reste à son chevet quelques secondes et quitte la chambre. À l'extérieur, elle éclate en sanglots dans les bras de son père, regrettant ardemment l'absence de J-P.

À la maison, les choses reprennent petit à petit leur cours normal : sa mère part pour l'épicerie et son père, pour sa randonnée de vélo quotidienne. Comme la veille, Steph sort lire dans la cour arrière. L'après-midi s'écoule tranquillement, rythmé par le froissement des pages, tandis que se dissipe l'image douloureuse du vieil homme sur un lit d'hôpital.

Au cours d'un voyage à Montréal, Euchariste rend visite à son fils malade : le fermier croit initialement s'être trompé de chambre avant de reconnaître Oguinase : « Ce n'était pas Dieu possible! Ce n'était pas là son prêtre! ». « C'est quoi la joke » se dit-elle immédiatement

en levant les yeux. Elle feuillette le roman et retrouve la scène de la veillée funèbre d'Alphonsine : « Puis, petit à petit, la contrainte s'effaçait et les circonstances de cette veillée. Les histoires commençaient à circuler. Le ton de la conversation montait, les rires s'esquissaient, contenus d'abord, puis les plaisanteries et les histoires grasses où chacun renchérisait déclenchaient ce rire fou qui naît de la tension malade et inquiétante des maisons où règne la mort. Jusqu'à ce que : "Tout de même, c'est pas raisonnable; quand c'te pauvre 'Phonsine est là su' les planches. On va dire un chapelet." » Elle relit le passage, abasourdie par la coïncidence, mais aussi par l'acuité de la description de Ringuet. Un frisson la parcourt, puis une sorte de réconfort la gagne, comme si ces mots l'allégeaient du poids d'avoir à exprimer elle-même ses sentiments confus de l'après-midi.

La voiture de sa mère entre dans la cour; Steph va l'aider à défaire les sacs d'épicerie. Son père lui offre une bière et bien vite, tous trois sont assis sur le balcon à jaser de l'actualité, à se raconter les nouveautés dans leurs vies respectives et à partager les dernières nouvelles du cadet de la famille, parti récemment pour l'Ouest canadien. Ils préparent le souper et passent à table, où ils dégustent un risotto impeccable accompagné d'une bonne bouteille de rouge. Après le dessert, Steph feuillette des albums-photos datant du début des années quatre-vingt-dix, se moquant du style vestimentaire de ses parents pendant que ceux-ci se remémorent avec nostalgie les circonstances de chaque cliché.

À son départ, sa mère la sert dans ses bras plus longtemps qu'à l'habitude, puis lui adresse un sourire tremblotant; Steph lui promet de passer plus souvent. Quelques minutes plus tard, la voiture s'immobilise devant le Centre Sportif. « Salut, ma grande, » lui dit son père, « prend soin de toi. » Amortie par le vin, elle dort tout le long du trajet jusqu'à Montréal. L'odeur des poubelles oubliées à l'intérieur l'accueille lorsqu'elle pénètre dans son appartement.

Lundi

Steph arrive à l'école dans la plus grande hâte; son réveille-matin ayant refusé de sonner, elle a dû sauter des étapes de sa préparation quotidienne. Elle se retrouve devant une horde d'adolescents surexcités par l'approche des vacances d'été. La cloche se fait entendre et Steph se tient debout, immobile, jusqu'à ce que ses élèves se taisent. Cet acte, celui d'établir son autorité, elle l'accomplit presque sans croire à sa réussite, toujours effrayée par l'idée ridicule que sa classe continuera de parler inlassablement, la forçant à sortir, en larmes. Mais chaque fois son personnage de professeure prend le dessus; elle dispense alors son cours et oublie les doutes qu'elle entretenait à peine quelques secondes auparavant.

Dès son premier stage, elle a dû admettre que l'école secondaire est loin de la jungle hostile portraituree par les médias et les films américains. Il s'agit plutôt d'un microcosme de la société, avec pour principale différence la séparation plus marquée des groupes variés qui la composent. De plus, son titre de « professeure » lui accordant une autorité efficace – dont elle se moque intérieurement chaque fois qu'elle reconnaît dans ses propres paroles les mots de ses anciens enseignants – le respect des élèves s'avère facile à obtenir. Son humour et ses présentations *Powerpoint* créatives lui ont même attiré leur sympathie.

Pourtant, une légère déprime la rattrape après les cours; seule dans son appartement, elle appréhende le reste de sa semaine et se reproche sa dépendance à son couple. Il est vrai que la présence de J-P à la maison lui assure toute la compagnie dont elle a besoin pour préserver son équilibre mental; leur relation pourrait-elle avoir dégénéré en un confort malsain les isolant du monde extérieur? À l'exception de son chum, toutes ses amitiés intimes datent du secondaire: Mel, San et Marie. Or, les deux premières habitent à plus d'une centaine de kilomètres de Montréal, tandis que Marie passe son temps à courir entre contrats de photographie et cinq-à-sept de toutes sortes.

Steph passe donc une partie de la soirée à se morfondre, à se trouver « plate ». Son parcours scolaire rectiligne en fait une étudiante parfaite, telle que fantasmée par les élites politico-économiques; elle n'a jamais vraiment voyagé, hormis quelques escapades à la plage ou en camping, et envie soudainement son frère cadet, parti à l'aventure dans les vallées fruitières de la Colombie-Britannique. Sans oublier que la rencontre de J-P à dix-huit ans a

tempéré ses ardeurs de jeune fille libre devant la vie : elle n'a jamais « expérimenté » comme Marie, modèle d'enthousiasme et d'hédonisme. Elle lui envoie un message-texte, auquel son amie réplique quelques minutes plus tard : « a soir jai un shoot mais demain on va au parc lafontaine pour la fete de doum, si ca te tente! » Steph s'empresse de répondre par l'affirmative : « YOLO, estie! » conclut-elle, bien décidée à ressortir des boules à mites ses « anciennes skills sociales ».

À huit heures et quart, Steph range sa casserole dans le silence le plus décevant; le mouvement n'a pas fait long feu. Elle s'installe devant son portable et le referme vigoureusement deux heures plus tard, se maudissant pour ce temps perdu à naviguer sur les sites les plus insignifiants. C'est donc avec amertume qu'elle se met au lit, fatiguée mais encore stimulée par la luminosité de l'écran d'ordinateur.

Mardi

Quinze minutes à peine après s'être levée, Steph prend connaissance par l'entremise de Facebook de l'arrestation la plus massive depuis le début de la grève – plus de six cents personnes à Québec et à Montréal. Pris en souricière, les manifestants se sont fait menotter et ficher après avoir passé quelques heures debout, sans accès à des toilettes, en plus de se voir décerner un constat d'infraction de plusieurs centaines de dollars. « Voyons câlisse, c'est quoi la joke? Sont ben mongols! » s'insurge-t-elle en buvant son café. L'urgence de la situation ne lui laisse pas d'autre choix : elle portera son carré rouge à l'école, ce matin.

Mais son zèle révolutionnaire est bien vite tempéré par des considérations tristement pragmatiques : et si on la renvoyait? si la direction, à la suite de cet acte d'insubordination, la mettait sur la *liste noire* des enseignants dissidents? Après tout, sa carrière vient à peine de commencer et la perspective d'avoir fait quatre ans d'université pour rien ne l'enchant pas le moins du monde. Honteuse, Steph retire son carré rouge et le cache au fond de son sac; les conséquences politiques réelles de sa prise de position, somme toute symbolique, ne valent pas le risque de compromettre son avenir.

Vu la gravité des événements de la veille, la trêve est rompue dans la salle des professeurs; on s'échange vainement de grandes tirades sur l'inquiétante disparition de la liberté d'expression et la dangereuse relativité du concept de désobéissance civile. Steph s'éloigne et tente de réviser ses notes.

À l'heure du dîner, Marie l'invite à la rejoindre chez elle après sa journée; immédiatement elle s'en veut d'avoir oublié d'apporter des vêtements de rechange – voilà qu'elle devra se satisfaire de son « déguisement de prof », loin d'être conforme à ses goûts en matière de mode. Le reste de l'après-midi est occupé par des exposés oraux ennuyeux sur lesquels Steph peine à canaliser toutes son attention.

Elle quitte l'école avec autant d'empressement que ses élèves, tout énervée à l'idée de « faire quelque chose ». Marie l'accueille dans son bel appartement du Plateau, lui offre une bière et l'amène sur le balcon, où elle allume une cigarette; Steph accepte d'en fumer une « pour l'accompagner ». Comme toujours lorsque Marie lui raconte sa vie trépidante, Steph ne peut s'empêcher de l'admirer : ayant abandonné un baccalauréat en photographie à Concordia, elle saute de contrat en contrat sans jamais savoir comment elle paiera son loyer le mois prochain. Elle s'en tire pourtant très bien et ne semble pas le moins du monde angoissée à propos de son avenir. De plus, son métier la met en contact avec plusieurs personnalités connues de la télévision québécoise, ce qui la pourvoit de nombreuses anecdotes des plus comiques.

Bientôt des amis de Marie viennent les rejoindre, puis tous se dirigent vers le parc pour le barbecue; le reste du groupe les attend, composé en grande partie de designers graphiques, d'artisans du cinéma et de musiciens underground. Steph les a déjà rencontrés, pour la plupart, mais conserve la désagréable impression d'avoir à se présenter de nouveau chaque fois, comme si son existence trop ordinaire ne leur offrait aucune prise suffisante pour se rappeler son visage.

— Steph, ça c'est Nathan. Nathan, Steph.

— Ben là, Marie! on s'est déjà rencontré! Come on... blague Nathan en faisant la bise à Steph. C'était pour ta fête, me semble...

- Oui! se souvient Steph. Ben oui, pis si je me trompe pas, à la fin de la soirée t'avais pris un sapin de Noël qui trainait dans rue pis tu l'as mis sur le toit d'une Mini Cooper.
- Ouin, ça sonne comme moi, ça! fait-il en riant.
- Faque... à part mettre des arbres de Noël sur des chars, tu fais quoi? Je veux dire, en général...

Déterminée à retrouver la sociabilité que des années de vie de couple ont fortement atrophiée, elle s'intéresse à son interlocuteur, cherche des intérêts communs et rit trop fort à ses blagues. Ils passent les dix minutes suivantes à parler de *mêmes* et de vidéos qu'ils ont vus sur Internet. Malgré un départ laborieux, la conversation gagne en fluidité; l'alcool aidant, Steph oublie ses inquiétudes et ses inhibitions, ce qui la soulage du poids désagréable d'avoir à plaire, à « se prouver ».

C'est alors qu'une fille dont elle a oublié le nom se joint à la conversation; puis Marie fait de même, tandis que Nathan déserte le groupe et que Seb prend sa place. Les visages défilent ainsi devant Steph, qui se débrouille tant bien que mal à travers les *inside jokes* qu'elle ne comprend pas, parvenant malgré tout à tirer son épingle de ce jeu dont le but semble de faire rire le plus de monde possible, le plus fort possible. Puis, sur l'invitation de Seb, elle se lance dans une partie de pétanque qu'elle perd lamentablement – qu'importe; la bière passe bien et le temps est magnifique.

- Officiellement et définitivement, je te retire le droit de t'approcher à moins de vingt mètres d'un terrain de pétanque, et ce, jusqu'à la fin des temps.
- Heu, je te ferai remarquer, Seb, répond Steph, faussement offusquée, que t'étais dans mon équipe pis que t'as pas fait grand-chose pour m'aider.

Soudain un grand cri retentit dans le parc : assailli par Marie et une autre fille, un gars s'effondre au sol et tente de s'extirper de leurs mains chatouilleuses. Cette parodie de bagarre est accompagnée des cris de détresse de la victime et de ceux, victorieux, de ses bourreaux. Le groupe se réunit autour des belligérants; Nathan laisse échapper un puissant : « Brutalité policière! » et, sous les encouragements de la fausse foule, le faux gréviste parvient à avoir le meilleur sur les faux policiers : il empoigne Marie sous les fesses et la dépose comme une poche de patates sur son épaule, puis s'enfuit en criant « Police plein de pisse! » Nathan,

enivré par l'héroïque libération de son camarade opprimé, entonne un glorieux « À qui la bière? », auquel ses amis s'empressent de répondre : « À nous la bière! » Le reste de la soirée se fond dans un magma de discussions absurdes et de fous rires incontrôlables.

Puis, comme en sursaut, Steph réalise que la nuit est tombée : elle doit s'en aller sur-le-champ, sans quoi sa journée du lendemain sera des plus désagréables. Omettant d'annoncer son départ à ses amis, elle hèle un taxi et met au point une stratégie afin d'atténuer sa gueule de bois anticipée : boire beaucoup d'eau, gober deux Tylenol et se remplir l'estomac avec les quelques pointes de pizza qui traînent dans son réfrigérateur. La voilà donc, une demi-heure plus tard, le ventre gonflé à l'excès et couchée dans son lit, que l'alcool fait cruellement tanguer.

Mercredi

L'alarme du réveille-matin résonne en un puissant écho sur les murs de la chambre; Steph réalise que sa technique n'a eu qu'un succès mitigé, au mieux. Un mal de tête lancinant la tenaille, et son corps semble avoir suspendu toute activité digestive pour la durée de la nuit. Après avoir passé en revue les façons d'éviter d'aller à l'école, elle se lève, résignée, doutant très sérieusement de ses chances de survivre à sa journée. Trop pleine pour ingérer quoi que ce soit, elle se concentre sur la correction de son apparence; douche, fer plat, cache-cerne, fond de teint. Mais la satisfaction de s'être rendue présentable n'atténue en rien son malaise physique; elle arrive malgré tout à surmonter l'épreuve horrible du métro à l'heure de pointe.

La magnifique journée d'été et un grand café suffisent à la rassurer : ce ne sera pas si pénible. Une étrange joie réussit même à se glisser à travers son mal de tête; passés les désagréments d'un dur réveil, elle peut repenser à sa soirée sans trop de regrets. C'est donc dans un état d'esprit curieusement positif que Steph entame la matinée; une immense fatigue la gagne toutefois après dîner. Son après-midi s'étire sur ce qui lui paraît des siècles, elle tente d'ignorer les palpitations causées par une consommation déraisonnable de café et de se

concentrer sur son roman, tandis que ses étudiants rédigent un test de préparation à l'épreuve ministérielle. Les malheurs d'Euchariste Moisan sont fréquemment interrompus par un élève qui vient poser une question à laquelle Steph répond patiemment; mais à l'intérieur, en proie à un profond désespoir, elle imagine un enfer où son châtiment consisterait en une éternité de surveillance d'examen. L'heure de rédemption finit par arriver; les étudiants sortis, elle pousse un long soupir, mélange d'exaspération, de soulagement et de tristesse.

Chez elle, tiraillée entre son envie de dormir et son désir de faire *quelque chose* avant d'aller se coucher, « histoire de pas virer folle », elle s'installe à son portable et se laisse dériver sur Facebook. Puis un lien attire son attention : une série de toiles d'une artiste canadienne, intitulée *Fallen princesses*, dépeignant la vie des princesses de Disney « vingt ans plus tard ». On y retrouve, notamment, Ariel, prisonnière d'un aquarium public, Belle, sur la table d'opération d'un chirurgien esthétique et Jasmine, AK-47 à la main, au cœur d'une guerre civile au Moyen-Orient. D'abord amusée par ce concept rigolo, Steph se surprend à compatir avec ces personnages qui ont marqué sa jeunesse et dont le destin s'avère cruel, tragique. « Mais pourquoi c'est Belle qui a un face lift? C'était la plus hot, a lisait pis toute, c'était pas une conne comme la belle au bois dormant... » Dans un élan nostalgique, elle télécharge *La Belle et la Bête* et, pour patienter, se replonge dans le roman de Ringuelet. Chaque page semble amener de nouveaux malheurs dans la vie du pauvre Euchariste; ses enfants le trouvent de plus en plus encombrant et son notaire se sauve avec tout l'argent qu'il lui avait naïvement confié. Steph dépose son livre ouvert à la page-titre de la quatrième partie : « Hiver ». Les trois premières s'intitulent respectivement « Printemps », « Été » et « Automne ». Elle reste figée ainsi de nombreuses minutes, préoccupée par l'idée que *cet hiver-là* ne sera suivi d'aucun printemps. Une grande vague de chaleur la parcourt et lui fait reprendre ses esprits. « Bon, le download devrait être fini. »

Le film est à peine commencé que Steph décide de fumer du pot; comme J-P s'occupe habituellement de la confection des joints, il lui faut quelques essais avant d'arriver à un résultat satisfaisant. Elle sort le fumer sur le balcon et revient se rasseoir dix minutes plus tard. Le sourire niais qui traverse son visage confirme l'efficacité de son entreprise, comme le font son enthousiasme puéril et la joie incontrôlable qui l'incite à chanter à voix haute avec les personnages. Le visionnement fait ressurgir de nombreux souvenirs de son enfance, des

impressions indéfinissables qu'elle reconnaît tout de même vaguement, des associations avec des odeurs, des lieux, des gens; elle repense à sa gardienne Maude, qui mettait des guimauves dans son chocolat chaud – la jeune Steph aimait appeler ça des « guimaudes ». Elle rit stupidement à cette idée.

Finalement, Belle épouse la Bête, qui redevient le beau prince de jadis. « Ça vient pas annuler tout le message du film, genre : l'amour est aveugle? » se demande Steph avec circonspection. Elle laisse défiler le générique jusqu'à ce que l'écran s'éteigne, que le silence et l'obscurité reprennent possession de l'appartement. Un brusque changement d'humeur, imputable tant au pot qu'à ce retour soudain à une réalité déprimante, peuplée non pas de magiciens mais d'humbles humains plongés malgré eux dans des intrigues insipides, la pousse à chercher dans le décor familial un signe qui la rattacherait à une sorte de fantaisie, qui réenchanterait son existence. Mais seules se découpent devant elle les silhouettes inquiétantes des objets qui meublent son quotidien, déformés par la pénombre.

Depuis des années, son but était de finir ses études, ou plutôt, de les *poursuivre*, sans vraiment penser que ça la mènerait quelque part. Puis, sans même qu'elle l'ait voulu ou demandé, la vie lui offrait sur un plateau d'argent un poste de professeur remplaçant, occasion que plusieurs de ses condisciples lui envieraient, mais dont elle n'arrive pas à se réjouir complètement. Maintenant qu'elle a « un pied dans porte », quels objectifs pourchasse-t-elle? Rembourser ses dettes d'études? Se marier, acheter une maison, faire des enfants? « M'accomplir? » pense-t-elle sarcastiquement. « Si J-P était là, au moins on pourrait faire des jokes... »

Par dépit elle retourne sur Facebook, qui déballe sans pitié une kyrielle de nouvelles désespérantes : « Hostie, le monde s'en va chez le yable. » Elle referme son portable et se met au lit, où elle ressent pour la première fois la hâte de revoir J-P; jusque-là, elle souffrait plutôt de sa propre solitude que de l'absence de son chum. Mais la fatigue accumulée dans la journée lui fait rapidement oublier ses soucis.

Jeudi

Steph reprend connaissance après une nuit marquée par des rêves bizarres, dont les détails lui échappent. L'imminence du retour de son chum, prévu pour le lendemain, facilite son réveil. « Ça aura passé vite, finalement » se dit-elle en cherchant ce qu'elle racontera à J-P : la manifestation de casseroles, sa soirée au parc, son samedi à Sherbrooke – puis lui revient le souvenir désagréable de sa visite à l'hôpital. Elle porte ses mains à son visage et se laisse retomber sur le matelas, appréhendant une journée d'école qui s'annonce aussi ennuyante que la veille.

En classe, les élèves peinent à canaliser leur attention pour plus de quelques minutes, tout excités par l'arrivée des vacances et par la sortie du lendemain à La Ronde. Steph abandonne rapidement son exposé magistral et leur donne des exercices à faire en équipe. Ils s'agglutinent aussitôt en petits groupes bruyants et si certains s'appliquent réellement à la tâche, la plupart en profitent pour bavarder et plaisanter. Steph lève régulièrement les yeux de son roman pour les observer. La vue d'adolescents frôlant l'hyperactivité, loin de l'exaspérer, contrecarre plutôt la légère déprime provoquée par le triste destin d'Euchariste Moisan. La fébrilité contagieuse de ses élèves finit par la gagner : les vacances d'été arrivent pour elle aussi.

Pour occuper sa dernière soirée avant le retour de J-P, Steph jette son dévolu sur un autre grand classique de son enfance : *Le Roi lion*. Son état d'esprit lui fait oublier l'angoisse amenée par le visionnement de la veille. Elle cherche seulement à se plonger à nouveau dans le monde réconfortant de Disney, d'autant plus que l'actualité est toujours monopolisée par une vigoureuse contestation étudiante et une répression policière tout aussi enthousiaste, qui n'offre que peu d'espoir quant à une éventuelle sortie de crise. Elle va fumer son joint et s'interroge sur l'avenir de l'humanité, apparemment déterminée à s'abrutir à un rythme exponentiel.

Malgré l'effet du pot, Steph se trouve incapable de prêter attention au film; la mauvaise foi des médias populistes et le mépris des élites politiques l'empêchent de se laisser emporter dans une savane africaine idéalisée où des animaux parlant vivent en harmonie sous le joug d'un roi bon et sage. Un long soupir s'échappe de sa poitrine; son regard se dirige sans cesse

sur l'heure indiquée dans le bas de l'écran de son portable; bientôt ses paupières s'alourdissent, elle ferme son ordinateur d'un mouvement de la main et s'étend sur le divan.

Dans son demi-sommeil, elle remarque la pulsation régulière produite par l'horloge du salon; malgré ses efforts pour l'ignorer, le tic-tac semble s'amplifier, se nourrir de l'attention qui lui est accordée pour envahir l'espace de la pièce. Steph se met alors à compter les secondes, comme on compterait les moutons, mais l'idée vertigineuse de se rendre à cent, mille, ou deux mille avant de s'endormir l'empêche de continuer. Son pouls s'accélère à la pensée saugrenue que la pire des tortures consisterait en l'installation d'une horloge bruyante dans une chambre close où l'on enfermerait quelqu'un pendant des années; elle se redresse dans un sursaut, jetant des regards circulaires pour se rassurer, se rappeler que son appartement est un endroit familier et sécuritaire.

Elle se met au lit quelques secondes plus tard, toujours en proie à un vif énervement. Son cœur palpite, comme affolé; elle peine à rétablir le rythme normal de sa respiration, qui se fait saccadée et tremblante. L'idée d'accomplir cet acte tous les jours sans même s'en rendre compte lui semble tout à fait invraisemblable. Éventuellement ses inspirations s'étirent et ses expirations s'allongent; son corps cesse de s'agiter, permettant à ses pensées de recouvrer leur liberté. Lui revient alors l'image du majordome français transformé en horloge dans *La Belle et la Bête*, dont les fines moustaches font office d'aiguilles, ainsi que celle d'un vieil homme étendu dans un champ enneigé. Et la voilà qui glisse doucement dans le sommeil.

Vendredi

Dans l'autobus scolaire qui les mène à La Ronde, les étudiants sont particulièrement énervés; cette fracture dans leur routine leur procure une enivrante impression de liberté. Steph réussit tant bien que mal à prendre les présences et se rassoit, essayant de démêler ses propres souvenirs de sorties d'école de ses responsabilités de surveillante, comme si elle ne pouvait à la fois se remémorer son adolescence et assumer son rôle d'« adulte responsable ». L'autobus finit par s'immobiliser devant l'entrée principale; avant de libérer son groupe, elle

distribue les laissez-passer et répète avec zèle l'endroit et l'heure de rassemblement pour le retour. Elle observe les élèves disparaître au-delà des tourniquets en souriant devant leur excitation, puis va retrouver les autres professeurs.

Quelques minutes plus tard, elle patrouille dans le parc d'attractions en compagnie de Sylvain, jeune trentenaire surqualifié enseignant la biologie. Dans le cadre de leurs activités de surveillance, ils profitent eux aussi des montagnes russes, des kiosques de foire et du fast-food infect vendu à prix d'or dans la section « western » du parc. Vers midi, Steph reçoit un message-texte de J-P : « Hey dave y file pas trop c temps ci fak j'ai invité à souper j'espère ça derange pas? j'ai hate de t'voir ☺ » Surmontant une légère déception, elle répond immédiatement que ça lui ferait plaisir. « Mais déprimé à quel point? » se questionne-t-elle ensuite, préoccupée à l'idée d'avoir à divertir quelqu'un souffrant d'une dépression majeure. Qu'avait-il pu se passer pour qu'un gars comme Dave, qu'elle a toujours connu souriant, devienne si malheureux que J-P, pourtant loin d'être perspicace, le remarque?

Quelques tours de manège plus tard, elle réunit avec un soupir de soulagement tout son groupe au point de rendez-vous; l'autobus reste toutefois bloqué dans une circulation dense et désespérément lente. C'est donc fatiguée et légèrement exaspérée que Steph rentre chez elle; J-P et Dave, une bière à la main, fument en silence sur le balcon.

— Eille, les douchebags! dit-elle en passant la porte.

— Salut! Ça va? demande Dave.

— Ça va! toi?

J-P se lève, l'embrasse et la serre dans ses bras. Dave détourne la tête.

— Tu veux-tu une bière?

— Ben oué! Qu'est-ce que vous buvez?

— De la bonne bière américaine!

Steph prend une bouteille dans le réfrigérateur et revient s'installer avec eux. Un curieux silence persiste.

— Pis, votre roadtrip? ...

TROISIÈME PARTIE

Deux gousses d'ail et un oignon émincé crépitent dans la poêle; leur forte odeur se répand dans la cuisine. Par la porte du balcon s'engouffre un courant d'air qui suit le couloir pour sortir en trombe par la porte d'entrée, laissée grande ouverte. Le soleil, malgré l'heure tardive, surplombe les appartements de l'autre côté de la ruelle, où résonnent des cris enjoués d'enfants profitant de la chaude soirée. La table est encombrée de bouteilles de bière vides, du portable de Steph, de deux planches à découper et de quelques légumes que Dave s'efforce de trancher maladroitement. J-P, penché sur son iPhone, se charge de l'ambiance musicale. Devant la cuisinière, Steph prélève la chair de quelques saucisses italiennes et la dépose dans la poêle.

- Ça va être fucking bon, fait J-P.
- C'est-tu correct, de même, Steph?
- Han? fait-elle en se retournant. Oué, parfait. Tu peux les mettre dans poêle.

Dave incorpore les poivrons en lanières au reste du mélange, se rassoit et entreprend de râper un bloc de fromage cheddar. J-P libère un peu la table, en sort la crème sure et les pains à fajitas, qu'il pose à côté d'un bol de tomates coupées en dés.

- Ouin, ça va d'être fucking bon, ces fadgitâsses-là! répète-t-il avec un accent ridicule.
- Des fadgitâsses aux sôsédjez, en plus! ajoute Dave, sans lever les yeux de sa plaque à découper.
- Sôsédjez! reprend J-P, hilare.

Steph, le nez dans la poêle, tente tant bien que mal de contrôler la cuisson de la viande.

- C'est à cause que... Steph? commence-t-il à l'intention de sa blonde. Ouin, c'est parce que l'autre fois on est allé à réception du camping pour acheter des saucisses pour griller sur le feu, pis Dave a demandé des « packages of sausages », mais ça a l'air épais, dire ça dans même phrase, ça donne « pakédjez of sôsédjez »... Anyway.
- Aaahhh, ok.
- C'est sûr que c'était plus drôle sur le coup... tempère Dave.

J-P allume une cigarette.

- Pis mon Dave, pas trop fatigué?
- Pas mal... j'ai pas pu dormir dans le char, moi.
- T'es-tu fif, hostie? fait-il à la blague, avant de se tourner vers Steph. Dave a bu pas mal hier soir. J'étais dans tente pis lui y était resté à côté du feu, pis à un moment donné j'entends « beueeueerrrrwwwww » – il imite maladroitement un bruit de régurgitation – j'étais comme « Eewwww, pauvre Dave » pis là lui y se met à rire comme un mongol... pourquoi tu riais, by the way?
- Je sais pas... je sais pas pourquoi j'ai ouvert une autre bière, d'ailleurs. J'imagine que c'était le dernier soir pis que je voulais finir ça en grand... Merci pour l'invitation à souper, en passant.
- Ben voyons!
- T'es mieux de trouver ça bon, par exemple! ajoute Steph qui dépose la poêle sur une mitaine de four au milieu de la table.

Tous trois entreprennent de se servir et tentent de rouler convenablement leurs fajitas. Personne ne parle; chacun se contente de savourer le souper et pousse des grognements de satisfaction en échangeant des regards complices.

- Pis, Steph, lance J-P après quelques minutes, à part d'être allé à Sherby, qu'est-ce que t'as fait?
- Ben, répond-elle, la main devant la bouche, je suis allée au parc Lafontaine avec Marie pis ses amis...

Elle avale et reprend : « J'étais vraiment soûle, sérieux ça fait longtemps que j'avais pas bu de même. Le lendemain, j'étais pas belle à voir... mais ça a pas été si pire. » Elle continue son récit pendant que Dave tombe dans la lune, soudainement angoissé par la seule mention de Sherbrooke; la perspective de retrouver sa vieille routine ne l'enchanté pas le moins du monde. Ses résolutions de l'après-midi ont perdu de leur optimisme. Il devra probablement se résigner à occuper un emploi dégradant pour le reste de l'été. Il revient à lui et tente de reprendre le fil de la conversation.

- C'était malade, y avait vraiment plein de monde pis tout le monde était content pis toute – sérieux on était genre des milliers à marcher sur Ontario... J'ai passé toute la manif à sourire comme une épaisse pis crier avec du monde que je

connais même pas... Y avait même un gars que son chien chiait dans le milieu de la rue, pis y a crié « Désobéissance civile! » en le pointant, pis le chien était comme « Han? » avec sa face de chien qui chie...

Ils rient et prennent une bouchée de leurs fajitas.

- Ouin, recommence J-P, la bouche pleine, j'ai vu ça sur Facebook, les casseroles, mais je savais pas trop c'était quoi... mais c'est hot! Sérieux, avec tous les soulèvements comme le Printemps Arabe, le mouvement Occupy pis les manif contre l'austérité... le monde commence à être écoeuré pis ça parait! Je te le dis, on est peut-être à veille de voir un gros changement mondial, conclut-il un peu malgré lui, regrettant aussitôt l'optimisme quasi-jovialiste de ses propos.
- Voyons donc! intervient Dave en souriant, comme incrédule. T'es sérieux, là? Eille, on est loin d'une révolte mondiale, là!

Steph et J-P le regardent sans rien dire; dans son assiette traîne un fajitas à moitié mangé. Il continue : « Vous avez vu les sondages? le monde s'en crisse, de la hausse des frais de scolarité... pis ils disent que Occupy c'est une affaire de pouilleux... en Tunisie, y ont fait des élections démocratiques pis c'est un gouvernement islamiste, qui a été élu. Tchèque ben aux prochaines élections, si les libéraux vont pas avoir encore plus de votes! C'est pas pour rien qu'ils font traîner ça, ils savent que ça va les avantager... Y a beau avoir des milliers de personnes dans les rues, reste que la majorité s'en câlisse... tout ce qu'ils veulent c'est aller travailler le matin, regarder le hockey le soir pis aller à Cancun pendant l'hiver. »

- Tu crois les sondages, toi? demande J-P.
- Je lis les journaux. Y a juste le *Devoir*, qui est avec les étudiants. Tous les autres...
- Faque toi, quand le gouvernement dit que la « majorité silencieuse veut la paix sociale », tu le crois?
- Eille, je suis pas cave, les libéraux c'est des mongols... je pense juste que le monde embarquera pas dans le « Printemps érable », pis tant que ça va durer, ben le gouvernement changera pas d'idée... trop de monde a trop à perdre pour que ça change...
- Faque c'est quoi, t'es contre nous? Vu que ça sert à rien on devrait pas essayer?

- De quoi? Si je suis pas « avec vous » je suis contre vous?
- Ben... oué. Si tu dis rien c'est que tu te laisses faire, donc que tu prônes le statu quo pis que tu acceptes la situation présente.
- Tu sais-tu qui a dit ça récemment, « si vous êtes pas avec nous, vous êtes contre nous »? George Bush.
- Ark, man... fait J-P qui baisse les yeux et secoue la tête, irrité par l'argument bancal de son ami, mais tout de même embarrassé d'avoir répété les paroles de l'ancien président américain.

Steph replie son fajitas, mal à l'aise, et le porte à sa bouche. Restée silencieuse tout le long de cette argumentation – Dave regardait uniquement J-P – elle a beaucoup de difficulté à comprendre cet élan de cynisme et se sent stupide d'avoir parlé avec autant d'enthousiasme de la manifestation à laquelle elle a pris part.

- Non mais, Dave... t'es-tu d'accord ou pas avec la hausse? demande-t-elle finalement.
- Non, je suis contre. L'école, ça devrait être gratuit, mais ça arrivera pas.
- Pourquoi pas? l'interrompt J-P.
- Parce qu'aucun gouvernement va vouloir faire ça.
- Non mais c'est vrai, ajoute Steph, s'ils veulent monter les frais de scolarité, c'est correct de militer pour les garder bas, mais revendiquer la gratuité dans ce contexte-là... C'est un peu utopique. Ils allaient *monter les frais*, ils vont pas changer d'idée sur un dix cenne parce que quelques personnes réclament la gratuité...
- Ok, mais... idéalement, là, dans un monde parfait, l'éducation gratuite, c'est souhaitable? demande J-P calmement, persuadé d'être capable de les convaincre de la validité de ses arguments.
- Oué, répondent en chœur Dave et Steph.
- Bon, ben pourquoi on essaierait pas de le faire, au lieu de dire que c'est impossible pis de pas essayer? Oui, ça risque pas d'arriver bientôt, mais on peut quand même revendiquer autre chose que ce que les libéraux acceptent comme

« réaliste »... Quand tu marchandes, tu commences trop bas même si tu sais que tu vas finir par payer plus cher...

- Ça fait cinquante ans que les mêmes deux partis se relayent pis y en a pas un qui envisage la gratuité scolaire. Tout ce qu'ils veulent c'est garder leurs avantages de riches pis rester au pouvoir le plus longtemps possible. Pis c'est de même partout. Désolé, mais j'ai autre chose à faire que perdre mon temps à me battre pour une cause perdue d'avance...

Dave s'en veut immédiatement pour cette dernière réplique, lui qui n'a, littéralement, rien de mieux à faire; « J-P doit me trouver attardé... Mais crisse qu'y est naïf... » Il se lève, sort trois bières du réfrigérateur et les pose sur la table.

- Juste après les casseroles y a eu genre au-dessus de six cents arrestations à Montréal pis à Québec, genre tout le monde s'est faite pogner en souricière... reprend Steph. Paraît qu'ils les ont menottés avec des tie wrap, pis qu'y avaient pas le droit d'aller pisser... Apparemment, depuis le G20 à Toronto, c'est illégal de faire des arrestations de masse comme ça!
- Fuck, man... après ça ils se demandent pourquoi le monde pète des vitres... fait J-P, dépassé par les événements.
- C'est le contraire, ils profitent des casseurs pour arrêter tout le monde, ajoute Dave.
- Faque c'est leur faute si y se font arrêter?

L'argumentation atteint alors un point de non-retour; chacun tente de prouver le bien-fondé de sa propre pensée, prenant pour acquis que leur divergence d'opinion découle d'un simple manque d'informations et déterminé à éclaircir le malentendu, puis se surprend lorsque ses arguments sont simplifiés et ridiculisés, réfutés à grands coups de sophismes de mauvaise foi, sans que personne prenne la peine d'y réfléchir sérieusement, cantonnant la discussion à un échange de lieux communs et de formules assassines.

- Ben, là-dessus, je suis d'accord avec Dave... si personne pète des vitres, y a pas d'arrestations, me semble c'est logique. La violence attire la violence. Faut leur montrer qu'on est meilleurs qu'eux, comme ça ils pourront pas nous reprocher, justement, d'être des « casseurs professionnels ».

- Si une fille porte une jupe courte, c'est sa faute si a se fait violer ?
- C'est pas pareil, voyons! J-P, come on!
- Même argumentaire...
- Non mais péter une vitre, en quoi ça fait avancer la cause? réplique Steph.
- Pis fesser sur des casseroles? répond méchamment J-P.
- Vous savez pourquoi y a rien qui fait rien? intervient Dave, s'appêtant à énoncer une grande vérité. Parce que les gens sont épais. Ils réfléchissent pas parce qu'on veut pas qu'ils réfléchissent. Les médias, l'école, toute ça c'est fait pour nous abrutir pis nous rendre pas capable de réfléchir. Tchèque les annonces à télé, c'est de plus en plus con – ça pis les jeux télévisés, les radios qui mettent tout le temps les mêmes tounes en disant que c'est ce que le monde veut... le pire, c'est que c'est ça que le monde veut! la même affaire à tous les jours... eux autres sont ben contents avec ça, pis quand toi t'es écœuré, ben tu te fais dire que t'es un chialeux pis que t'as tort de penser de même parce que la majorité est contre toi. C'est pour ça que ça marche pas, pis que c'est pas près de marcher. Plus ça va, plus on va être épais, pis la seule chose qu'on peut faire c'est essayer de pas trop haïr tout le monde, pis vivre parmi les caves du mieux qu'on peut.

« Tabarnac, pas surprenant qu'y soit déprimé! » pense Steph, déstabilisée par le décalage entre le Dave qu'elle connaissait jadis et celui qui se trouve assis au bout de la table, les yeux rivés sur sa bouteille de bière. Animé du même sentiment, mais cultivant une puissante et désagréable exaspération à l'endroit de son ami, J-P tente de se calmer; avec un peu de chance, ils pourraient tout oublier et passer une belle soirée.

Après un certain temps, Steph se lève, ramasse les assiettes et vide leur contenu dans des plats de plastique. Dave s'empresse de l'aider et dépose aléatoirement différents plats et couverts sur le comptoir. Chacun fait son possible pour oublier cette argumentation désastreuse tout en reprochant aux deux autres leur fermeture d'esprit. J-P brise le silence et propose de fumer un joint.

- Eille, je veux le rouler! fait Steph, enthousiaste. J'ai pas chômé, pendant que t'étais pas là.

Elle sort le nécessaire et s'installe à table, sous le regard scrutateur de son chum.

- Y est où le liquide à vaisselle?
- Laisse faire, Dave. On fume un batte.

Il se rassoit docilement et observe Steph rouler laborieusement une cocotte mal égrainée.

- C'est juste ça qui nous manquait, autour du feu...
- Le pire c'est qu'on aurait trop pu en amener! Quand on est arrivé aux douanes, commence J-P en souriant, j'ai dit que j'avais caché du weed dans un pot de Cheeze Wizz, hostie qu'y a pas aimé ça! Y était genre « Fuuuck »...

Steph lèche la colle du papier, enroule le tout et brandit fièrement le résultat. J-P le prend et fait mine de l'examiner attentivement.

- Y est un peu lousse, mais good job, trancha-t-il.

Elle l'allume et le passe immédiatement à Dave, qui aspire quelques vigoureuses bouffées avant de le tendre à J-P par-dessus la table.

- Tsé, c'est un peu vrai ce que tu disais tantôt, Dave... commence Steph avant d'expirer. C'est vrai que le monde s'en câlisse de ce qu'y peut ben arriver. J'ai pogné un lift pour aller à Sherbrooke pis le chauffeur avait pas d'opinion sur la hausse, il voulait juste pas que ses impôts augmentent... il disait des niaiseries, qu'il fallait abolir les Cégep parce que c'est de la perte de temps, le « changeage de programme »... pis là moi j'étais genre « Ta yeule, abolir les Cégeps, c'est pas vrai qu'on perd notre temps, on essaye juste de trouver ce qu'on va faire de notre vie. C'est là qu'on peut changer d'idée, au Cégep, parce qu'y est pas trop tard... » Je sais pas... C'est quoi, « perdre son temps » dans sa tête à lui? Tu t'inscris pis tu vas pas à tes cours? Au pire... C'est pas deux sessions de plus qui vont faire crasher l'économie...
- Man, ajoute Dave en passant le joint à J-P, l'autre fois j'ai vu un article dans la *Presse* : c'était sur une petite fille de dix ans qui vendait de la limonade dans un parc, je sais pas où... pis tout le monde la trouvait « donc bonne » la petite fille, parce que « elle, c'est une travaillante » qui a déjà catché comment faire des

profits pis toute... Eille, elle a dix ans, a peut-tu juste jouer avec d'autres enfants au lieu de vendre de la calvaire de limonade?

- Ark... c'est comme si... on pouvait pu être jeune... le monde dit que le Cégep ça sert juste à fumer du pot, moi j'ai envie de leur répondre « Au pire! C'est ben correct de même! » Voir qu'à dix-sept ans t'as la tête à « préparer ton avenir »...
- C'est n'importe quoi...
- Mettons que tu te rends compte que t'haïs ça, ce que tu fais, t'as le droit d'arrêter sans te faire dire que tu perds ton temps pis que tu sais pas où tu t'en vas. C'est quoi, on devrait-tu continuer à faire de quoi qu'on a commencé même si on aime pas ça, parce qu'y faut « assumer » notre décision?
- C'est parce que le monde se fait chier à longueur de journée à travailler dans des jobs de marde pis qu'y veulent que tout le monde se fasse chier autant qu'eux... genre « moi je dis rien, toi aussi tu devrais fermer ta yeule »...

La discussion se poursuit, intense, pendant que J-P, le nez collé à son iPhone, prend connaissance des dernières activités de ses amis sur Facebook tout en jouant au DJ; les chansons se succèdent à un rythme effarant, sans cesse interrompues avant la fin. L'ivresse du cannabis commence à le gagner. Il lève la tête de temps en temps pour suivre distraitemment la conversation : « ... sa maîtrise en finances, y a fait son bac en deux ans pour aller plus vite, pis là il cherche à partir à son compte pis il magasine les condos à Rock Forest... »

- Qui ça? demande J-P.
- Sam... je l'ai croisé au King Hall, avec Mel pis San...
- Ah...
- Anyway, y était comme trop content de me voir, mais... je sais pas, y avait l'air content pour vrai, pis y était trop smatte, genre « Pis toi t'es rendue où? Ah ouin? c'est ben hot! » Faque j'ai pas le choix, je lui dis que je suis prof dans une école secondaire, pis y me félicite, comme si c'était un accomplissement malade... J'espère, que c'est hot, je vais faire ça pour les quarante prochaines années de ma vie... Tsé c'est comme si dans sa tête à lui, j'ai atteint mon but dans vie, faque y me félicite... Je sais pas comment le monde fait pour se dire

« Moi je veux faire telle affaire dans vie », pis ensuite ils se posent plus de questions pis ils font tout pour y arriver.

Découvrant tranquillement, à sa grande surprise, une alliée en la personne de Steph, lui qui la prenait jadis pour une « petite fille parfaite », Dave décide d'aborder le sujet de l'échec de son parcours académique, lui qui a pourtant passé dix jours avec son meilleur ami avant de lui en glisser un mot.

— Tsé, je finis mon bacc cette année, ben... après cette session-ci... après la grève, si ça finit un jour...

J-P lève la tête. Dave continue :

- Pis je sais pas quoi faire après parce que... j'ai pas été accepté à maîtrise... j'avais pas les notes...
- C'est ben plate! s'exclame Steph, compatissante, et consciente de la difficulté de la situation de Dave, son meilleur ami ayant, lui, été accepté aux études supérieures.
- Bah, c'est pas si pire...
- Tu vas trouver, man, Je te le dit, intervient J-P.
- Peut-être, mais en attendant je fais quoi? Je peux pas me pogner une job de marde pis juste attendre que « je trouve »... Si j'étais dans un film, je pourrais partir en Inde pour aller « me découvrir »... J'ai pas de cash, pis je peux pas partir de même : j'haïs le monde. Je suis pas capable, moi, de me faire ami avec n'importe qui.

Il fait une pause et tous trois fixent la table. J-P allume une cigarette, les deux autres font de même. Dave recommence :

- Je sais même pas si j'aurais aimé ça, la maîtrise... Anyway, je pense pas que je me voyais prof. C'est pas comme si y avait d'autres options quand tu fais des études littéraires... Pis j'haïs ça parler devant le monde, pendant tout mon bac j'ai pas levé la main une fois...
- C'est pas si pire, sérieux... dans mes premiers stages, J'étais comme « Fuck fuck fuck » mais quand t'es devant la classe, t'oublies tout le reste pis tu donnes

ton cours, tsé... à un moment donné tu te rends compte qu'y a rien de ben stressant...

— Moi je me verrais, être prof, dit J-P en haussant les épaules.

Dave et Steph semblent tout à fait d'accord.

— C'est vrai, t'es pas gêné, toi.

— Pis t'aimes ça parler, raconter des affaires, que le monde t'écoute... je suis sûre que les étudiants t'aimeraient full!

« Pourquoi y sont si enthousiastes? » se demande J-P avec une pointe d'inquiétude.

— Ils te trouveraient cool, en plus, ajoute Dave, un sourire en coin.

Flatté mais intrigué par leurs commentaires, J-P cherche les raisons qui les pousseraient à dire qu'il n'est pas gêné. « Je parle-tu tant que ça? » Absorbé dans une vague mais désagréable démarche introspective, il perd le fil de la conversation et, par automatisme, met à jour sa page Facebook. Un lien attire immédiatement son attention; quelques instants plus tard, il crie un puissant « Holy shit! » qui fait sursauter les deux autres.

— Quoi?

— Qu'est-ce qu'y a?

La mine grave, J-P leur annonce qu'un homme serait mort lors d'un affrontement avec les policiers, au départ de la manifestation nocturne.

— Où c'est que t'as vu ça? s'enquiert Dave.

— Facebook, mais là c'est partout sur Twitter. Tchèque ça, dit-il en lui tendant son téléphone qui affiche la photo d'un homme inconscient et ensanglanté, sa tête immobilisée dans un collet cervical.

Steph tend le cou et regarde elle aussi, puis ouvre son portable.

— Sti de bande de débiles, fulmine J-P, comme pour lui-même.

— Apparemment, y ont déclaré la manif illégale deux minutes après que des cocktails Molotov aient été lancés.

— Crisse de bonne idée, ça, remarque ironiquement Dave.

— Dude, c'est de la bullshit, y inventent juste des raisons pour foncer dans le tas.

Un grave silence envahit la cuisine, rompu seulement par le léger vrombissement de l'hélicoptère qui patrouille le centre-ville. Quelques minutes plus tard, une clameur étouffée se fait entendre; Steph tourne son portable vers les deux gars.

— Tchéquez. C'est la télé de Concordia, y font du streaming live de la manif.

L'écran montre un jeune homme surexcité racontant comment la police a chargé la foule, sans avertissement; derrière lui clignotent des gyrophares qui teignent en bleu et en rouge la fumée des gaz lacrymogènes. Il se lance dans une tirade contre « le SSPVM » lorsqu'une grenade assourdissante éclate quelques mètres plus loin; des policiers en habits anti-émeute surgissent et la foule dispersée se met à courir. Pendant de longues secondes la caméra ne montre que des pieds et des jambes, puis se stabilise dans ce qui ressemble à une ruelle. Une étudiante explique, avec un accent anglais, que la foule tente de se rassembler pour poursuivre la marche avortée.

Les trois amis allument des cigarettes et regardent la manifestation grimper la rue Saint-Denis; la journaliste recueille différents témoignages et commente les dernières nouvelles publiées sur les réseaux sociaux. Quelques dizaines de minutes plus tard, les grévistes se retrouvent en souricière. La plupart sont assis, mais certains argumentent avec les policiers; d'autres les invectivent. Rien ne bouge depuis un long moment.

— Ça va faire pour à soir... dit J-P en fermant le portable.

— Ouin.

— On va-tu prendre l'air, un peu? demande Steph.

— C'est le temps d'un autre batte, annonce J-P, l'air dépité. Ça va nous remonter le moral.

Sur le balcon orienté à l'ouest, ils fument leur joint en silence, chacun perdu dans ses pensées. La ruelle, que la nuit a dépouillée de l'animation de la journée, baigne dans la faible lueur des lampadaires; de temps à autre, un éclat de rire provenant d'un balcon éclairé résonne entre les bâtiments. L'hélicoptère promène toujours sa silhouette de libellule à quelques kilomètres de là, survolant probablement les manifestants qui ont réussi à échapper à la souricière et qui poursuivent la marche. J-P cherche encore comment relancer la soirée dans une voie agréable lorsque Steph dit platement, sans tourner la tête, « Je suis allé voir mon grand-père à l'hôpital, aussi, en fin de semaine. »

- Émile?
- Ouin. Y ont trouvé des tumeurs dans son cerveau. Apparemment il va mourir bientôt faque je suis allé le voir avec mes parents... Y était tellement maigre... au point que, quand je suis entré dans chambre, j'ai vraiment choké... à un moment donné ma grand-mère est arrivée pis a s'est assise à côté du lit, elle lui a pris la main pis a s'est mis à me poser des questions genre « Pis, l'école? »... moi j'étais là « Heu, correct... » Je veux dire, son mari y est full malade pis... C'est comme si c'était *normal*... je sais pas, c'était trop weird.

La conversation se déroule au ralenti dans la fumée du joint, les interlocuteurs cherchant leurs mots et peinant à terminer leurs phrases, oubliant à mi-chemin ce dont ils voulaient parler, mais conservant tout de même le sérieux qui convient à leurs tristes propos.

- Ouin, c'est jamais le fun ces affaires-là... répond vaguement J-P. Je me rappelle, quand ma grand-mère est morte, j'étais genre en secondaire deux... Mes grands-parents, je les voyais à peu près pas. Quand mes parents m'ont dit que ma grand-mère était à l'hôpital, je comprenais rien. Je suis allé la visiter, je m'attendais à ce que ça soit comme d'habitude, comme quand t'as la grippe, mettons, pis que tu peux jouer au Skip-Bo même si t'es malade... Mais elle avait des tubes dans le nez pis toute... j'ai figé en hostie. J'étais pas prêt à ça, je pouvais pas imaginer... J'ai rien dit de tout le long qu'on était là.
- Moi j'ai essayé de parler mais j'ai juste été capable de dire des niaiseries... comme quand t'essayes de parler à quelqu'un que tu connais pas vraiment? Je sais même pas si il m'entendait... En même temps, je sais pas à quoi je m'attendais. Je comprenais juste rien, je pense.
- Moi mon grand-père y a l'alzheimer, commence Dave, rompant son mutisme, pis l'autre fois je suis allé le voir... c'est tellement triste, sa résidence... c'est juste des vieux assis devant une télé, dans un décor d'hôtel cheap... Il disait des affaires bizarres, ça avait aucun sens... Nous on était là, on essayait de faire la conversation mais ça marchait pas pantoute... Il savait pas on était qui... C'est vraiment triste.
- Imagine...

Quelques secondes s'écoulent lourdement, silencieuses, tous trois ressassant des souvenirs désagréables. Puis, après un moment, ils reviennent à eux et rentrent dans la cuisine, toujours imprégnée des odeurs ragoûtantes du souper.

— Hostie, je veux un fajitas, déclare Dave, dont les mornes pensées se sont déjà évanouies sous l'effet du pot.

Le visage hagard, les bras ballants, il fixe le comptoir sans bouger, comme paralysé par un dilemme particulièrement intense. Steph et J-P éclatent de rire, sous le regard intrigué de leur ami, qui bientôt les imite.

— Man, ta face! « Fajitas », fait J-P en mimant un zombie maladroit.

Sans parvenir à reprendre son souffle, Steph bredouille des mots incompréhensibles alors que Dave, assis sur le plancher de la cuisine, rit aux larmes, incapable de retenir une hilarité dont il a déjà oublié la cause.

— Hé boy, je pense que le batte a fait la job! conclut J-P.

Steph s'affaire déjà à réchauffer la viande au four micro-ondes. « Reste assis, Dave, je m'en charge, de ton fajitas. » Quelques minutes plus tard, tous trois dévorent avec ardeur les restants de leur souper, succombant à un autre fou rire lorsqu'ils réalisent que chacun semble avoir autant de difficulté à manger sans se salir grossièrement les doigts et le menton. Les deux gars allument des cigarettes pendant que Steph sort trois bières du réfrigérateur.

— C'est pas mal nos dernières...

Elle se penche sur l'ordinateur; des haut-parleurs résonnent les premières notes du disque éponyme d'Harmonium. Dave laisse échapper un soupir de satisfaction, ses yeux se ferment à moitié et un énorme sourire se dessine sur son visage. Égayé par le pot et la musique, sans oublier la présence d'amis pour partager la soirée, il est submergé par le désir de leur communiquer son amour, sans pour autant y céder, ses inhibitions et son puissant orgueil n'étant pas complètement noyés dans l'alcool.

Au bout de la table, Dave joue d'un piano invisible sur une chanson qui n'en comporte pas. Steph l'observe avec un curieux attendrissement : pour la première fois depuis des années, elle le voit se laisser aller. Elle ne peut s'empêcher de le trouver mignon et de se

réjouir de sa bonne humeur, tout intoxiqué soit-il, lui qui paraissait incapable de sourire à peine quelques minutes plus tôt. Très vite, Steph et J-P se joignent à lui, manipulant avec joie et de façon très approximative des instruments imaginaires. La chanson se termine et Steph se lève pour aller aux toilettes.

- Ça va, mon Dave? fait J-P à l'endroit de son ami.
- Oué oué...
- Dégueule pas comme hier, là!
- Je sais pas ce que j'ai, j'étais correct tantôt mais là... je suis décâlé, man.
- Ben voyons, t'as l'air top shape. Steph! Y a tu l'air top shape ou pas?
- Y est pas mort mais y est pas fort, mettons, répond-elle en se rassoyant.
- Je suis moins pire que toi à St-Jean... chez chose, là... Jérôme Cloutier!, articule Dave avec difficulté.

Commence alors une discussion à propos de leurs années de Cégep et d'anecdotes communes que les trois amis se rappellent avec une heureuse nostalgie. Une heure passe, discrètement, et la conversation perd de sa fluidité, les histoires s'enchaînent moins bien, les dernières bières sont bues. Dans un ultime effort pour poursuivre la soirée, J-P propose d'écouter une comédie « classique » de leur adolescence : *Folie de graduation 2*.

Tous trois s'assoient sur le grand sofa, leurs visages éclairés par la faible lueur de l'écran d'ordinateur posé sur la table du salon. Alors que les personnages du film se préparent à un été de débauche dans une maison qu'ils ont louée sur la plage, un étrange malaise se glisse tranquillement dans la pièce. Puis Steph met le doigt sur ce qui ne va pas :

- C'est pas ben drôle, han?
- Non!
- C'est attardé, même, ajoute Dave.
- Sorry, mauvaise idée!
- C'est décevant, un peu... Mais je tiens à dire que l'autre fois j'ai écouté *La Belle et la Bête* pis que c'est encore vraiment bon!
- Je sais ce qu'on devrait écouter! *Planet Earth*. Je vous le dis, c'est malade. Je sais pas si c'est sur Internet, par exemple... dit Dave en rapprochant le portable.

Avec une exclamation de victoire, Dave repousse l'ordinateur sur la table.

- Vous avez jamais écouté ça? Vous allez tripper. Mais faut rouler un autre batte.
- Je m'en charge.
- Mais, c'est quoi? demande Steph pendant que son chum confectionne le joint.
- C'est une série de la BBC, c'est toute filmé en HD pis ça parle des animaux pis des paysages de partout dans le monde... les images sont juste trop malades. C'est la meilleure affaire à écouter gelé.

J-P se rassoit et allume le joint. L'épisode commence : « Les arbres. L'une des plus majestueuses manifestations de la vie. Certains sont les plus grands organismes qui soient sur Terre. Et ceux-ci sont les plus grands de tous. »

- Oh shit, Charles Tisseyre!
- Crissement, dit Dave en expirant une bouffée.

À l'écran, des hommes casqués escaladent de gigantesques séquoias. Tous trois regardent le documentaire avec un émerveillement exacerbé par le pot. Dave, satisfait de la réaction des deux autres, les observe avec joie : ceux-ci laissent échapper des exclamations fascinées à mesure que défilent les paysages saturés de couleurs invraisemblables. Puis l'écran s'assombrit : « Sur le littoral est de l'Amérique du Nord, cette soirée d'été ressemble à toutes les autres. Mais elle est bien spéciale... Après un séjour de dix-sept ans sous terre, des revenants s'animent. Les nymphes d'une cigale périodique attendaient ce moment. Maintenant, elles se dirigent comme des zombies vers l'arbre le plus proche, et elles y grimpent. »

- Ark, fait Steph, dégoûtée à la vue des milliers d'insectes escaladant les troncs des arbres.

« Au début elles ne sont que quelques milliers, mais très vite, plus d'un milliard de cigales envahissent la forêt. La plus grande émergence d'insectes de la planète est en cours. Les cigales envahissent les hautes branches où elles s'extirpent de leur squelette externe pour déployer leurs ailes d'adulte. Les ailes sont d'abord blanchâtres et molles, mais les cigales ont jusqu'à l'aube pour compléter leur métamorphose. Après une accalmie de dix-sept ans, la forêt est maintenant envahie par les cigales. Les adultes sont maladroits et très comestibles. Pour les tortues et d'autres résidents de la forêt, c'est un festin auquel ils ne sont conviés peut-être qu'une seule fois dans leur vie. Ils en profitent pour se gaver. La vie n'a jamais été

aussi belle. Les cigales sont sans défense et elles s'offrent littéralement à leurs agresseurs. Le flot d'insectes est tel que tous les prédateurs sont vite rassasiés. »

— Mmmm des bonnes cigales, fait J-P en voyant une moufette dévorer les insectes.

— Mais tassez-vous! Vous êtes ben connes! leur ordonne Steph, consternée.

« Et pourtant les cigales affluent encore. Les prédateurs étant repus, les survivantes peuvent passer à l'action. Après l'accouplement, les adultes pondent leurs œufs. Leur mission est alors accomplie. En quelques jours, toutes les cigales meurent et la forêt redevient silencieuse. Les cigales ne s'y feront entendre de nouveau que dans dix-sept ans. Après avoir nourri les prédateurs, les cigales font une dernière offrande à la forêt elle-même. Les éléments nutritifs d'une génération entière de cigales réintègrent le sol et alors les arbres bénéficient d'une pointe de croissance. Il s'agit peut-être de l'apport d'engrais le plus important de l'univers naturel. »

— Eille, c'est comme ce que tu me disais l'autre fois! lance J-P en se retournant vers Dave.

Celui-ci s'est assoupi, la tête bien appuyée sur sa poitrine et la bouche entrouverte.

— Oooooooooonn, fait Steph. On va-tu se coucher nous autres aussi?

— Je pense que oui. Eille Dave, on s'en va se coucher.

Il se réveille en sursaut, avale un peu de salive et répond « Ok, ok » avant de s'étendre de tout son long. Steph lui apporte une légère couverture et un oreiller.

— Aaahh, merci Steph, t'es trop... grogne vaguement Dave sans terminer sa phrase.

— Bonne nuit, là!

Elle rejoint J-P dans la chambre.

— Sti qu'on est ben! dit celui-ci, allongé sur le lit double.

— Mieux qu'en camping? demande Steph en se déshabillant.

— Fuck oui!

Steph se glisse sous les draps puis, quelques secondes plus tard, saute hors du lit en enfiler sa robe de chambre.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je reviens.

Sur la pointe des pieds, elle retourne dans le salon, décroche l'horloge au tic-tac obsédant et la dépose sur le balcon.

— Qu'est-ce que tu faisais? lui demande J-P.

— Bah, rien.

— Je peux-tu te spooner, là?

— Enveille donc, dit-elle en se blottissant contre lui.

LE RETOUR SUR TERRE

PREMIÈRE PARTIE

Lyrisme

Pendant la grève étudiante de 2012, j'ai lu *La vie est ailleurs*, de Milan Kundera, sans me douter que ce roman rejoindrait l'actualité avec tant de justesse.

Le roman expose le destin tragi-comique de Jaromil, un jeune poète enthousiaste et ambitieux, né à Prague peu de temps après la Seconde Guerre mondiale. En parallèle de cette trame narrative, Kundera met en scène les vies de quelques poètes célèbres, dont Shelley et Rimbaud, qui cherchaient une réalité hors du monde, un « ailleurs » absolu, sorte de paradis perdu à reconquérir. Tous ces éléments participent à l'élaboration d'une réflexion sur le concept de *lyrisme* :

Depuis longtemps la jeunesse est pour moi l'âge lyrique, c'est-à-dire l'âge où l'individu, concentré presque exclusivement sur lui-même, est incapable de voir, de comprendre, de juger lucidement le monde autour de lui. Si on part de cette hypothèse (nécessairement schématique mais qui, en tant que schéma, me paraît juste), le passage de l'immaturité à la maturité est le dépassement de l'attitude lyrique¹.

Pour bien comprendre ce qu'il entend par là, il faut se pencher sur la vie de Jaromil, incarnation par excellence de cette « attitude lyrique ».

Tôt dans jeunesse, sa mère, voyant son talent pour le dessin, engage un professeur de peinture qui l'initie à l'art moderne et au surréalisme. Flatté par les compliments du peintre et impressionné par ses propos avant-gardistes, Jaromil se met rapidement à l'idéaliser. Suivant ses conseils, il se lance corps et âme dans la poésie, au point de s'identifier complètement à la figure du Poète : « Il continue d'écrire et d'écrire et ensuite il lit avec satisfaction, plusieurs fois de suite, le texte dont la fantaisie lui semble magnifiquement démoniaque. Je suis un poète, je suis un grand poète, se dit-il, et ensuite il inscrit cette pensée dans son journal.² » La Poésie est donc l'absolu à atteindre; la reconnaissance, la célébrité, incarnent la promesse de bonheur vers laquelle toutes ses forces sont déployées.

¹ Milan Kundera, *Le rideau*, dans *Œuvre*, t.2, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.1003.

² Milan Kundera, *La vie est ailleurs*, dans *Œuvre*, t.1, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.557.

En attendant d'y arriver, Jaromil doit adopter une identité claire et facilement reconnaissable pour combler le vide qu'il ressent : « Ah, le désert sans fin des après-midi où Jaromil est enfermé dans sa chambre et regarde successivement dans ses deux miroirs! Comment est-ce possible? Il a lu partout que la jeunesse est dans la vie la période de la plus grande plénitude! D'où lui vient donc ce néant, cet éparpillement de la matière vivante? D'où vient ce vide?³ » Ces deux miroirs sont, d'abord, le vrai miroir dans lequel il s'observe et se rassure en se disant que Rilke avait lui aussi un menton fuyant; et le second, ses vers :

il avait la nostalgie de ceux qu'il n'avait pas encore écrits, et de ceux qu'il avait déjà écrits il se souvenait avec délectation comme on se souvient des femmes; il n'en était pas seulement l'auteur, il en était aussi le théoricien et l'historien; il rédigeait des commentaires sur ce qu'il avait écrit, il répartissait sa production en différentes périodes à chacune desquelles il donnait un nom, ce qui fait qu'en l'espace de deux ou trois ans il vint à considérer son œuvre poétique comme un processus historique digne d'un historiographe⁴.

Tout comme son reflet dans le miroir, ses vers doivent lui renvoyer l'image d'un poète, car c'est ainsi qu'il a décidé de se définir.

Quelques années plus tard, ignoré par un célèbre poète auquel il a envoyé ses vers, Jaromil abandonne la poésie et réinvestit son lyrisme dans la Révolution socialiste, de laquelle il devient un fervent partisan. C'est la nouvelle promesse de bonheur futur à laquelle il aspire et à laquelle il s'identifie complètement. Il fuit donc ses angoisses réelles dans des absolus illusoire qui masquent et remplacent le

monde adulte de la relativité où il est englouti comme une gouttelette dans un océan d'altérité. C'est pourquoi les jeunes gens sont des monistes passionnés, des messagers de l'absolu; c'est pourquoi le poète trame l'univers privé de ses poèmes; c'est pourquoi le jeune révolutionnaire revendique un monde radicalement nouveau forgé d'une seule idée; c'est pourquoi ils n'admettent pas le compromis, ni en amour ni en politique⁵.

En effet, Jaromil n'accepte pas le compromis – au point de dénoncer le frère de sa copine lorsqu'il apprend l'intention qu'a celui-ci de quitter le pays clandestinement. Tour à

³ *Ibid.*, p.555.

⁴ *Ibid.*, p.553.

⁵ *Ibid.*, p.661.

tour, la Poésie et la Révolution lui servent de refuge idyllique face à la réalité changeante du monde adulte. Le lyrisme serait une façon d'être au monde, de ne plus s'y sentir étranger, d'établir une fois pour toute son identité en s'identifiant complètement à la promesse simpliste d'un bonheur futur (qu'il passe par le surréalisme ou le réalisme socialiste).

Dans *L'immortalité*, Kundera propose une réflexion complémentaire sur la création de l'identité. Agnès tente ainsi d'élucider l'énigme du moi :

une fois expédiés dans le monde tels que nous sommes, nous avons d'abord dû nous identifier à ce coup de dés, à cet accident organisé par l'ordinateur divin : cesser de nous étonner que précisément *cela* (cette chose qui nous fait face dans le miroir) soit notre moi. Faute d'être convaincus que notre visage exprime notre moi, faute de cette illusion première et fondamentale, nous n'aurions pas pu continuer à vivre, ou du moins à prendre la vie au sérieux. Et ce n'était pas encore assez de nous identifier à nous-mêmes, il fallait une identification passionnée, à la vie à la mort. Car c'est à cette seule condition que nous n'apparaissions pas à nos propres yeux comme une simple variante du prototype humain, mais comme des êtres dotés d'une essence propre et ininterchangeable⁶.

L'être humain souffrirait donc d'une blessure primordiale : sa présence vide de sens dans un monde indifférent, ainsi que la répétition de cette blessure chez chacun de ses semblables. Il n'est qu'un « exemplaire » parmi tant d'autres.

L'image des insectes qui meurent immédiatement après l'accouplement, évoquée par Dave dans mon roman, est significative. Alors que Dave, vulnérable à l'angoisse existentielle, cherche à évoquer par cette image la désespérante insignifiance de la vie humaine dans un monde qui le dépasse, J-P, imperméable à celle-ci, ne voit pas où il veut en venir, fait des blagues et lui explique naïvement que « c'est pas pareil ».

Pour remédier à ce problème ontologique, nous tentons de singulariser notre moi. Selon Kundera, il est possible de « confirmer l'originalité » de notre moi par *addition*, c'est-à-dire en y « ajoutant de nouveaux attributs auxquels [nous tâchons de nous] identifier⁷ ». Ainsi, une personne lancera une affirmation comme « Je suis cinéphile » : elle n'aime pas seulement écouter des films, cette activité revêt pour elle une importance déterminante pour la définition

⁶ Milan Kundera, *L'immortalité*, dans *Œuvre*, t.2, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.13-14.

⁷ *Ibid.*, p.84.

de sa personnalité. Mais pour que cette particularité devienne une part de notre moi, il faut la partager avec nos semblables pour qu'eux la reconnaissent en nous. Ainsi, celui ou celle qui se déclare végétalien vantera les mérites de ce régime à son entourage, tout comme l'on vante les vertus de l'entraînement en gymnase ou de la course à pied. Tout cela est bien inoffensif. Pourtant : « Les choses deviennent moins idylliques si l'on décide d'ajouter à notre moi la passion pour le communisme, pour la patrie, pour Mussolini, pour l'Église catholique, pour l'athéisme, pour le fascisme ou pour l'antifascisme.⁸ » La technique additive du moi rejoint alors le lyrisme en tant que producteur d'une fiction du monde faisant de celui-ci un endroit simplifié, donc sécuritaire, suppléant à l'incertitude et la pluralité du monde réel.

Dans la quatrième partie de *La vie est ailleurs*, « Le poète court », sont évoquées les figures de nombreux poètes de différentes époques dont Rimbaud, Lermontov, Jaromil lui-même, Jiri Wolker, Frantisek Halas et Shelley, mis en scène de façon parfois anachronique lors de diverses révolutions : « ce sont de nouveau les barricades, on est en 1848 et en 1870 et en 1945 et on est à Paris, Varsovie, Budapest, Prague et Vienne et ce sont de nouveau les foules de l'Histoire, bondissant d'une barricade à l'autre⁹ ». Est aussi évoquée, mise en parallèle avec la révolution communiste à laquelle participe Jaromil, la révolte étudiante de Mai 68 : « les mots d'ordre que Jaromil fait inscrire sur les banderoles sont exactement ceux dont vingt ans plus tard les étudiants parisiens noirciront les murs de la Sorbonne, les murs de Nanterre, les murs de Censier.¹⁰ » Dans le contexte du printemps 2012, je ne pouvais faire autrement qu'ajouter à cette liste de révolutions lyriques la grève étudiante qui venait tout juste de commencer.

Que je me souviene, j'ai toujours été plutôt de gauche, sans toutefois réellement m'intéresser à la politique d'autre façon que théorique; les comités étudiants et autres engagements extra-académiques m'apparaissaient comme d'inutiles corvées que je n'avais pas à m'infliger – l'adolescent que j'étais avait mieux à faire. J'étais au secondaire lors de la grève de 2005 et ne l'ai donc pas vraiment vécue, même si j'en ai entendu parler dans les

⁸ *Ibid.*, p.85.

⁹ Milan Kundera, *La vie est ailleurs*, *op. cit.*, p.624.

¹⁰ *Ibid.*, p.620.

médias. En gros, l'assemblée générale extraordinaire de déclenchement de la GGI, en février 2012, a été ma première expérience de démocratie étudiante. Nous étions des centaines entassés dans le Théâtre National, à quelques coins de rues de l'UQAM. À l'entrée, des étudiants nous ont donné des cartons pour voter ainsi qu'une sorte de pamphlet étrange : l'acte de naissance de la revue *Fermaille*. On pouvait y lire : « Fermaille nous réunit entre ses pages pour laisser place à l'effusion de ce que nous taisions hier, seuls, prisonniers de la gangrène d'un poème intimiste, abandonnés à des intérêts individuels dont on ne peut se sauver » et « Fermaille est un ventre à ensemençer. La grève, pour elle, n'existe pas en termes de début et de fin. Elle pense la grève comme le temps d'une gestation créatrice populaire. Fermaille sait qui nous sommes. Elle nous accueille. »

Après des procédures interminables, de nombreux étudiants se sont présentés au micro pour argumenter ou réclamer des exemptions pour ne pas rater leurs stages. Puis une voix s'est démarquée des autres : celle d'un jeune homme qui déclamaient un poème d'un ton passionné. J'étais médusé par son sérieux et sa détermination à lire son long poème jusqu'au bout, sans jamais douter de la valeur de sa démarche ou prendre conscience du ridicule de sa ferveur. Je me demandais comment on peut succomber à un tel emportement lyrique et en éprouvais un grand malaise.

Le lyrisme a été présent tout au long de la grève, que ce soit dans les soirées de création organisées à l'UQAM, la revue *Fermaille* et autres activités artistico-militantes. Soudainement, nous étions replongés dans la Révolution tranquille, à l'époque des créations collectives et de la Nuit de la poésie. *Fermaille* publiait des textes aux accents mironiens et des attaques poétiques contre le système. Des assemblées générales (auxquelles j'essayais d'assister avec assiduité) aux manifestations festives, je me trouvais coincé entre ma sympathie pour la cause que nous défendions et mon irritation quant au lyrisme que je rencontrais partout où la grève pointait le bout de son nez. J'envisageais le travail créateur comme une tâche éminemment solitaire, sérieuse, et ne partageais pas du tout la ferveur de mes collègues militants de la faculté des arts.

Je précise que ma méfiance à l'égard de ce lyrisme venait en grande partie de la lecture de l'œuvre de Kundera. Cet auteur, que j'admirais pour son intelligence et sa lucidité, me plaçait alors dans une situation étrange, hors du camp des grévistes purs et durs – je n'ai

jamais été faire de piquetage, très peu motivé que j'étais à me battre avec des étudiants ou des policiers – mais aussi hors du camp des opposants à la grève. Souscrivant à la thèse kundérienne que le romancier se tient loin des mouvements de masse et de l'engagement politique, je n'arrivais même pas à participer à la grève par la création, car malgré ma volonté de contribuer à la revue *Fermaille* – « je suis un écrivain, il est normal que j'y participe », me disais-je – tout ce que je trouvais à dénoncer, ce n'était pas les positions gouvernementales et l'indifférence populaire maintes et maintes fois décriés, mais plutôt le lyrisme des grévistes qui faisaient des signes de Peace devant le visage des policiers, sous les yeux attentifs de centaines de caméras qui captaient leur image.

Partout, je ne voyais que des Jaromil.

Romantisme

J'aimerais poursuivre cette réflexion sur le lyrisme en y conviant René Girard, qui m'a aussi beaucoup influencé. Dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, il approfondit le concept de romantisme et met au point celui de désir métaphysique, qui me semble complémentaire au lyrisme kundérien ou, du moins, qui l'éclaire d'un nouvel angle. Tous deux postulent que l'être humain vient au monde blessé et qu'il cherche une forme de réconfort. Selon Kundera, la blessure est celle de l'absurdité de l'existence et le remède facile, une forme de lyrisme collectif. Pour Girard, c'est par le désir métaphysique que l'être humain atténue l'angoisse de l'autonomie métaphysique.

La thèse de Girard se base sur cette idée simple : l'homme croit que ses désirs sont spontanés, qu'ils viennent de son moi, qu'ils sont siens, mais c'est tout le contraire. Tout désir emprunte à un autre son objet, dont cet autre devient le médiateur. Ainsi, Don Quichotte, désireux de faire comme son idole Amadis, se proclame chevalier errant. C'est l'archétype du désir métaphysique, c'est-à-dire du « désir selon l'autre ». Mais pourquoi serait-il impossible de désirer spontanément? Voici la réponse de Girard :

L'homme moderne ne souffre pas, aux yeux du romancier, parce qu'il refuse de prendre une conscience pleine et entière de son autonomie, il souffre parce que cette conscience, réelle ou illusoire, lui est intolérable. Le besoin de

transcendance cherche à se satisfaire dans l'en-deçà et entraîne le héros dans toutes sortes de folies¹¹.

Nous pensons nous être débarrassés du divin en évacuant l'Église de nos sociétés, mais nous l'avons simplement déplacé ici-bas. Pour Girard, la transcendance perdue par la mort de Dieu a simplement été transférée plus près de nous, chez nos semblables. C'est ce qu'il appelle la transcendance déviée : « C'est pour échapper au sentiment du particulier que les hommes désirent selon l'Autre; ils choisissent des dieux de rechange, car ils ne peuvent pas renoncer à l'infini.¹² »

Cette transcendance implique que nous cherchons le divin chez nos semblables, soudain dotés de qualités que nous ne possédons pas et qui font notre admiration. Pour le sujet désirant, les Autres ne souffrent pas de l'angoisse métaphysique, il pense qu'ils ont raison, qu'ils sont capables d'assumer leur autonomie, et il les imite pour atteindre la liberté qu'il leur suppose. « Chacun se croit seul en enfer et c'est cela l'enfer¹³ », écrit Girard pour expliquer le désir métaphysique. Chacun croit être le seul incapable d'assumer l'autonomie métaphysique de l'Homme; pour pallier à cette faiblesse humiliante, il copie les désirs des autres en espérant atteindre leur apparente félicité. Pour ne pas que notre faiblesse paraisse aux yeux des autres, nous nous efforçons de dissimuler l'origine étrangère de nos désirs, et nous le faisons si bien que nous nous convainquons nous-mêmes de la spontanéité de ces désirs. C'est cela, le romantisme girardien : l'illusion d'autonomie du sujet désirant, et l'exaltation de celle-ci.

Dans *La vie est ailleurs*, les deux « passions lyriques » de Jaromil sont déclenchées par mimétisme. Sa passion pour l'art moderne et le surréalisme s'éveille au contact du peintre, qui lui révèle des idées et une vision du monde complètement nouvelles. Lorsqu'il va pour la première fois au cercle marxiste de son lycée, Jaromil désire fortement participer à la conversation sur le progrès de l'art :

¹¹ René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1961, p.185.

¹² *Ibid.*, p.82.

¹³ *Ibid.*, p.74.

Pour se donner du courage, il pensa au peintre et à sa grande autorité, dont il n'avait jamais douté, et se rassura à l'idée qu'il était son ami et son disciple. Cette pensée lui donna la force d'intervenir dans le débat, et il répéta les idées qu'il entendait lors de ses visites à l'atelier. Le fait qu'il se servait d'idées qui n'étaient pas les siennes est bien moins remarquable que le fait qu'il ne les exprimait pas avec sa propre voix. Il était lui-même un peu surpris de constater que la voix qui sortait de sa bouche ressemblait à celle du peintre et que cette voix entraînait aussi ses mains qui commençaient à décrire dans l'air les gestes du peintre¹⁴.

Afin de s'attribuer les qualités divines qu'il reconnaît lui-même au peintre, Jaromil l'imita et espéra ainsi, par ce subterfuge, « s'élever à son niveau » et bien paraître aux yeux de ses camarades. Plus tard, lorsqu'il abandonne l'art moderne, c'est pour imiter son ami devenu policier :

il envoyait à son ancien camarade de classe ce métier viril, ce secret et cette épouse, et aussi qu'il dût avoir devant elle des secrets et qu'elle était obligée de l'accepter; il lui envoyait la vie réelle dont la beauté cruelle (et la cruelle beauté) ne cessait de le dépasser (il ne comprenait pas du tout pourquoi on avait arrêté le type brun, il ne savait qu'une chose, qu'il le fallait), il lui envoyait la vie réelle où lui-même (il le comprenait une fois de plus amèrement devant son ancien camarade de classe qui avait le même âge que lui) n'était pas encore entré¹⁵.

Si Jaromil se lance dans le « vrai monde » de la politique, c'est pour dépasser ses angoisses et acquérir la confiance – l'apparente autonomie métaphysique – de son ami policier.

Voilà ce qui m'avait dérangé lorsque Fermaille Tremblay déclama son poème au micro en pleine assemblée générale : derrière ses mots se cachaient – maladroitement – ceux de Gaston Miron. Ce poète admiré, chantre de la libération nationale, a souvent été cité pour appuyer les revendications étudiantes et le projet collectif qu'elles défendaient. Comme le fait remarquer Jonathan Livernois dans son essai *Remettre à demain*, certains grévistes ont « décidé de revivre les années 60 et 70 en quelques semaines. C'est dans cette atmosphère

¹⁴ Milan Kundera, *La vie est ailleurs*, op. cit., p.568.

¹⁵ *Ibid.*, p.658.

« rétro-québécoise » que les poètes d'hier sont revenus occuper la place publique.¹⁶ » Pour de nombreux étudiants de la faculté des arts, il semblait impératif de se projeter dans le passé pour faire comme les artistes et les intellectuels qui ont marqué cet « âge d'or » que fut la Révolution tranquille. En quelques semaines, la gauche révolutionnaire, le nationalisme, la poésie surréaliste, le collectivisme et l'espoir renaissaient de leurs cendres. Les références nombreuses tant à la Révolution tranquille qu'à Mai 68 témoignaient d'une forme évidente de mimétisme, d'une volonté de les imiter et de passer à l'histoire. Dès ses débuts, la grève était narcissique, obsédée par son image et sa postérité, comme en fait foi la quantité incroyable d'images photographiées ou filmées lors des manifestations et les innombrables livres commémoratifs parus quelques semaines à peine après sa fin.

Moi qui venais tout juste de lire *La vie est ailleurs*, je ne pouvais m'empêcher de regretter la naïveté de ces grévistes qui empruntaient les postures romantiques et anachroniques du révolutionnaire marxiste, de l'intellectuel prolétaire ou du poète libérateur; je pense notamment à ce cégépien qui, amorçant son discours devant quelques milliers de personnes au parc Lafontaine, s'écriait le plus sérieusement du monde, le poing levé : « Camarades! » Je suis parti immédiatement, peu enthousiaste à l'idée de me faire expliquer la lutte des classes et la dictature du prolétariat.

Romanesque

« Nous réserverons désormais le terme *romantique* aux œuvres qui reflètent la présence du médiateur sans jamais la révéler et le terme *romanesque* aux œuvres qui révèlent cette même présence¹⁷ », écrit Girard. Le romanesque serait donc le dépassement du romantisme, à l'image de Don Quichotte qui, sur son lit de mort, renie Amadis et se repent de sa folie chevaleresque : « Le génie romanesque s'élève au-dessus des oppositions engendrées par le

¹⁶ Jonathan Livernois, *Remettre à demain : Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Éditions sur Boréal, 2014, p.14.

¹⁷ René Girard, *op. cit.*, p.31.

désir métaphysique. Il cherche à nous montrer leur caractère illusoire.¹⁸ » Le rôle du roman – sa force, son intérêt, sa raison d'être – résiderait dans sa capacité à révéler et détruire nos illusions, donc à nous aider à nous défaire, à nous soustraire de ce qui, chez nous, relève du désir métaphysique – ou du lyrisme.

Kundera partage cette vision du roman en tant que « machine à déconstruire » les certitudes : « À l'instar de Pénélope, [le romancier] défait pendant la nuit la tapisserie que des théologiens, des philosophes, des savants ont ourdie la veille.¹⁹ » L'illusion que combat le roman est dans ce cas la Vérité lyrique, que ce soit l'art moderne ou la révolution, et son arme est « la sagesse de l'incertitude » : le refus du jugement moral hâtif et du manichéisme simpliste. Chez lui, l'illusion réside non pas dans une fausse liberté, mais plutôt dans la certitude de posséder la Vérité. L'illusion est celle de la simplicité du monde, alors que le roman est œuvre de complexité. Le roman n'affirme pas, il questionne, il explore, de telle sorte que tout art engagé est impossible, car ce serait soumettre le roman à une cause préétablie, à une Vérité préexistante, donc au simplisme auquel il devrait plutôt s'opposer.

Dans *La vie est ailleurs*, la Vérité à laquelle Jaromil se soumet est relativisée et critiquée par le biais de l'humour, plus précisément du ridicule. Entendant à la radio que la « révolution » est en marche, Jaromil traite son oncle d'exploiteur et affirme que la classe ouvrière lui « tordra le cou » :

Jaromil (en pyjama et avec une serviette enroulée autour de la gorge), se tenait, les jambes écartées, devant la radio qui venait de retentir, juste derrière son dos, de gigantesques applaudissements, et il avait l'impression que ce rugissement pénétrait en lui et le grandissait et qu'il se dressait face à son oncle comme un arbre inébranlable, comme un rocher qui rit. Et l'oncle, qui prenait Voltaire pour l'inventeur des volts, s'approcha de lui et lui flanqua une gifle²⁰.

Kundera cherche délibérément à rendre son personnage ridicule, mais d'un ridicule méprisant, qui nous irrite au lieu de nous faire sourire, sans quoi il ne l'aurait pas affublé d'un pyjama et d'une serviette entourée autour de la gorge lorsqu'il profère des lieux communs socialistes. Jaromil nous est antipathique, nous qui voyons de l'extérieur le décalage entre

¹⁸ *Ibid.*, p.219.

¹⁹ Milan Kundera, *L'art du roman*, dans *Œuvre*, t.2, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.741.

²⁰ Milan Kundera, *La vie est ailleurs*, *op. cit.*, p.580.

l'intransigeance de ses paroles révolutionnaires et son accoutrement de jeune homme chouchouté par sa mère. Encore plus ridicule est cette scène où le peintre qui le présente à des amis à lui :

[Jaromil] exprimait ses pensées, comme il s'en rendait compte lui-même, précisément et méchamment. Une seule chose le déconcerta dès ses premiers mots : il entendit dans sa voix le ton singulier et autoritaire du peintre et il ne put empêcher sa main droite de décrire dans l'air le mouvement caractéristique des gestes du peintre. C'était en réalité une étrange discussion du peintre avec le peintre, du peintre homme avec le peintre enfant, du peintre avec son ombre révoltée. Jaromil s'en rendait compte et il en était encore plus humilié; de sorte qu'il utilisait des formules de plus en plus dures pour se venger du peintre qui l'avait emprisonné dans ses gestes et dans sa voix²¹.

S'il éprouvait de la fierté à imiter son médiateur pour impressionner ses camarades de classe, il se sent maintenant humilié, car il révèle malgré lui la présence de son médiateur à des gens qui sont en mesure de le reconnaître. Il est significatif que cet épisode honteux précède sa conversion au Parti : c'est là qu'il réalise son illusion – l'art moderne – et que son médiateur – le peintre – est révélé aux *Autres*. Ne pouvant perpétuer cette illusion plus longtemps sans se ridiculiser, Jaromil choisit un nouveau médiateur : son ami policier.

Girard nomme « hantise du ridicule » cette peur qu'on les victimes du désir métaphysique de voir révélé leur médiateur, car c'est à ce moment que leur faiblesse est visible aux yeux de tous : comme ils sont incapables d'assumer l'autonomie métaphysique, ils préfèrent se soumettre aux désirs des autres, et cet abandon de la liberté est humiliant. Girard affirme que plus le médiateur se rapproche du sujet, plus ce dernier cache la nature de son désir, aux autres comme à lui-même; à l'opposé, plus le médiateur s'éloigne, moins il importe de le dissimuler. Don Quichotte nous fait rire; Jaromil, par contre, nous exaspère. Pour ma part, j'ajouterais que la distance entre le sujet et son médiateur est proportionnelle à la distance entre le personnage et le lecteur. On aime Don Quichotte, mais il reste loin de nous, irréel; par contre, Jaromil nous irrite, car nous le sentons désespérément proche.

J'ai souvent entendu des gens affirmer qu'ils ont aimé ou non un livre dépendamment de ce que le personnage principal leur était sympathique ou antipathique. Or, la condition du romanesque est, toujours selon Girard, l'absence d'identification « entre le héros passionné,

²¹ *Ibid.*, p.598-599.

le créateur et le lecteur.²² » Mais pourquoi l'identification serait-elle anti-romanesque? Simplement parce qu'alors, toute révélation du médiateur devient impossible, car la victime du désir métaphysique – à la fois l'auteur, le personnage et le lecteur qui s'y identifie – se protégera elle-même, inconsciemment, de l'humiliation que lui causerait la révélation.

Dans mon roman, Dave et J-P s'identifient à Sal et Dean, les personnages du roman culte de Kerouac, qui deviennent même en quelque sorte leurs médiateurs; incarnation moderne de la révolte rimbaldienne, les beats jouissent dans l'imaginaire lyrique d'une place de choix, tout près des hippies, des poètes maudits et des animateurs du bouillonnement culturel de la Révolution tranquille. François Ricard - celui de *La génération lyrique* - dirait de *On the road* qu'il s'agit d'un bel exemple de lyrisme moderne : hédonisme, impulsivité, exaltation du moment présent, etc. Du point de vue girardien, le romantisme d'une telle œuvre se trouverait dans l'identification entre le personnage passionné, le créateur enivré et le lecteur fasciné.

Sur la quatrième couverture de mon édition du roman, on peut lire un petit mot de Burroughs à son propos : « *On the road* sold a trillion Levis and a million espresso machines, and also sent countless kids on the road...²³ » Ce roman a généré une réaction mimétique extraordinaire qui persiste encore aujourd'hui.

Pour mes deux personnages, qui aiment s'identifier à Sal et Dean, le *roadtrip* représente donc la quintessence de la liberté. Alors que J-P aime se mettre en scène dans différentes photos qu'il pourra publier sur Facebook pour cultiver son image, Dave est confronté au décalage entre son idéal et son caractère, réalisant peu à peu son illusion.

J'ai essayé, humblement, de rester à distance de mes personnages, ironisant souvent leurs actes et leurs pensées dans le but de relativiser leurs discours et montrer leurs contradictions. Mon but n'était pas de les ridiculiser, mais plutôt de révéler leurs illusions, que ce soit Dave et sa conception romantique de l'artiste ou J-P et sa soumission inconsciente aux modes et aux engouements de toutes sortes.

²² René Girard, *op. cit.*, p.169.

²³ Jack Kerouac, *On the Road*, Londres, Penguin Books, 1957, 4e de couverture.

Évidemment, mes personnages me sont sympathiques, en ce sens que je les aime malgré leurs défauts, eux qui sont composés presque exclusivement d'éléments de ma personnalité ou de celles de mes proches. J'ai toujours considéré que chacun représente mon caractère à une époque de ma vie : J-P ressemble au jeune homme que j'étais au Cégep (naïf, enjoué et peu angoissé) alors que Dave incarne plutôt celui que j'étais pendant mon baccalauréat (cynique, condescendant et asocial). En revenant sur ces deux époques de ma vie, j'ai été capable de les mettre à distance pour les observer, avec un sourire en coin, et déconstruire les illusions que j'entretenais jadis, chose que je n'aurais pu faire si j'avais, au contraire, choisi de mettre en scène un personnage auquel je m'identifie pleinement. C'est donc dans l'esprit de Kundera et de Girard que j'ai rédigé cette première partie, selon l'idée que le roman fait tomber les illusions.

Plus haut, j'ai fait référence à *L'immortalité* et aux deux méthodes de singularisation de notre moi établies par Kundera dans ce roman. Si l'on peut se singulariser en additionnant les éléments qui en viennent à nous définir, l'inverse est aussi valable; on peut procéder *par soustraction* : « [soustraire] de son moi tout ce qui est extérieur et emprunté, pour se rapprocher ainsi de sa pure essence (en courant le risque d'aboutir à zéro, par ces soustractions successives).²⁴ » Le roman nous aiderait à nous soustraire des éléments qui nous sont extérieurs, à nous rapprocher de notre moi réel, dépouillé de ses illusions et de son orgueil.

²⁴ Milan Kundera, *L'immortalité*, op. cit., p.191.

DEUXIÈME PARTIE

La deuxième fois que mon chemin a croisé celui de Fermaille Tremblay, c'était à la fête des Patriotes de 2012, lors du spectacle à la Place Jacques-Cartier. Après une prestation hyperactive de Loco Locass et un hommage à Pauline Julien, Fermaille s'est avancé sur scène et a lu un de ses poèmes. Ma fibre patriotique déjà émoustillée par une reprise magnifique du *Plus beau voyage* de Claude Gauthier, j'ai eu des frissons en écoutant ce jeune homme légèrement anachronique chanter son amour du Québec. Dans le contexte – la loi 78 venait d'être promulguée – j'avais besoin d'un peu de naïveté, d'espoir. Les yeux pleins d'eau, je me disais que Kundera trouverait probablement une façon de tourner en ridicule la situation; cette pensée s'impose à moi chaque fois que je m'émeus devant les images de l'interminable ovation offerte par les partisans des Canadiens à Saku Koivu à son retour au jeu, ou lorsque des olympiens victorieux pleurent de joie et embrassent leur famille. Généralement, j'essaie de prendre mes distances devant ces emportements kitsch en me moquant de mon lyrisme, comme si Kundera m'observait de loin et que je devais lui faire honneur, me montrer à la hauteur.

Dans *La vie est ailleurs*, lors d'une lecture de poèmes, Jaromil et ses camarades houspillent un poète sexagénaire et l'accusent de mélanger le socialisme et le surréalisme, deux causes jugées incompatibles :

Le vieux savant observait les jeunes gens tapageurs et il comprit soudain qu'il était le seul dans cette salle à posséder le privilège de la liberté, parce qu'il était âgé ; c'est seulement quand il est âgé que l'homme peut ignorer l'opinion de son troupeau, l'opinion du public et de l'avenir. Il est seul avec sa mort prochaine et la mort n'a ni yeux ni oreilles, il n'a pas besoin de lui plaire ; il peut faire et dire ce qui lui plaît à lui-même de faire et de dire²⁵.

Ne s'agit-il pas là du même argument utilisé par les opposants à la grève pour discréditer les étudiants en imputant leurs actions à leur jeunesse, c'est-à-dire à un manque de jugement que seule la maturité pourrait leur révéler? Une telle affirmation – « Vous allez voir, quand

²⁵ Milan Kundera, *La vie est ailleurs*, op. cit., p.619.

vous serez vieux... » – forme une véritable double-contrainte, car il est impossible d'y répondre. Comment répondre à ce qu'on ne connaît pas, c'est-à-dire l'expérience associée à la vieillesse? À moins de répliquer : « vous avez oublié les qualités de la jeunesse », ce qui renverserait simplement l'argument et conduirait à un dialogue de sourds. Or, si la jeunesse peut effectivement s'emporter avec lyrisme, romantisme et, parfois, avec ridicule, le simple fait que des jeunes appuient une idée ne signifie pas ipso facto que celle-ci est lyrique, romantique ou ridicule.

Pourtant, c'est ce que semble penser François Ricard, le plus kundérien de nos intellectuels, qui écrit dans *Mœurs de province*, à propos du printemps 2012 :

Venant des jeunes, cette démesure et tout le tintamarre qui l'accompagnait n'avaient rien pour surprendre ; on n'a pas peur des mots quand on a vingt ans. Le phénomène vraiment étonnant, c'est la vitesse à laquelle ce discours s'est étendu au-delà du milieu estudiantin et a trouvé écho chez un autre groupe, nullement opprimé lui non plus mais particulièrement influent (du moins en théorie) : celui des professeurs, artistes, journalistes, intellectuels et autres manieurs de mots, tous plus ou moins protégés par l'État et les institutions (les francs-tireurs se comptent sur les doigts d'une main), et qui (sans jamais se mettre eux-mêmes en grève, évidemment) se sont lancés dans la « lutte » avec un enthousiasme et une rage auxquels nous n'étions plus habitués depuis très longtemps au Québec. Dans les défilés, on voyait de plus en plus de ces hommes et de ces femmes grisonnants, sinon carrément vieux, qui fraternisaient avec les étudiants [...] Devant un tel chahut, que peut faire un homme de notre âge? Sa première réaction, évidemment, est de ne pas en croire ses yeux et, par conséquent, de se tenir prudemment à l'écart²⁶.

Évidemment, ce point de vue sur la grève m'a irrité : on aurait pu lire ces lignes sous la plume des chroniqueurs les plus démagogues. *Tout* engagement collectif est-il forcément lyrique et ridicule? Le lyrisme kundérien me semble être très utile pour penser les mouvements populaires, mais Ricard applique le concept sans réfléchir aux particularités de l'époque actuelle, comme s'il pouvait décrire adéquatement tous les mouvements populaires du passé et de l'avenir. Il ne cherche pas la part de lyrisme dans les engagements collectifs, mais considère d'emblée qu'elle s'y trouve *nécessairement*, comme si toute contestation était ridicule et lyrique. Toujours dans *La vie est ailleurs*, le poète qui se fait invectiver par l'assemblée se présente et se considère comme un « ami de la jeunesse » :

²⁶ François Ricard, *Mœurs de province*, Montréal, Éditions du Boréal, 2014, p.224.

d'après la conception du poète sexagénaire, le mot jeunesse ne désignait pas un âge déterminé de la vie mais une valeur érigée au-dessus de l'âge et sans rapport avec lui. Cette idée, élégamment rimée, avait au moins un double objectif ; d'abord, elle flattait le public jeune, et ensuite, elle délivrait magiquement le poète de l'âge des rides et lui assurait (car il ne faisait aucun doute qu'il était du côté du socialisme et qu'il ne se retournait pas pour regarder en arrière) un place aux côtés des jeunes garçons et des jeunes filles.²⁷

La jeunesse (« l'âge lyrique ») serait un état d'esprit plus qu'une donnée objective. Serait jeune quiconque pense et agit comme un jeune, c'est-à-dire avec lyrisme. Tous ces adultes et ces vieux, « pourtant cultivés, intelligents, d'habitude si posés dans leurs actes et leurs jugements, [perdent] tout à coup leur esprit critique et, marchant avec le troupeau, se grisant de slogans à deux sous, dansant sous des banderoles, se laissant guider par des enfants, [et acceptent] ainsi de leur plein gré de se jeter dans la gueule du loup²⁸ », comme l'écrit Ricard, seraient en fait des « jeunes » parce qu'ils se sont joints aux manifestations étudiantes? Il me semble un peu fort – et de mauvaise foi – de dire que les adultes qui ont appuyé le mouvement ont « perdu » leur sens critique.

Si le concept de jeunesse est une valeur, donc les concepts opposés, la vieillesse, ou la maturité, le sont forcément aussi. On peut donc imaginer un jeune mature et un vieux lyrique. Par contre, il semble impossible, selon la conception de Ricard, qu'un vieux mature appuie une cause sociale, car il aurait dépassé les illusions lyriques des idéologies; il cultiverait un individualisme sage et lucide; s'il appuie un mouvement, c'est forcément qu'il manque de maturité et qu'il abandonne son sens critique, car seul un jeune lyrique peut adhérer à de telles causes.

La maturité serait alors le dépassement du lyrisme et l'entrée dans le monde de la lucidité et de la sagesse, et ce passage peut s'effectuer à tout âge. Le monde, selon cette idée, est séparé entre le « troupeau » des lyriques, très nombreux, et la tribu des matures, moins nombreux. Le dépassement du lyrisme étant une sorte d'émancipation des illusions, l'atteinte d'un état de liberté impossible dans la jeunesse, et celui qui l'atteint, à l'image du philosophe platonicien sortant de la caverne, voit les choses telles qu'elles sont, et non plus simplement leurs ombres.

²⁷ Milan Kundera, *La vie est ailleurs*, op. cit., p.616.

²⁸ François Ricard, op. cit., p.225.

Dans mon roman, Steph prend part à une manifestation de casseroles. Elle y vit un moment spécial, hors du temps, où pour une fois elle se sent unie avec ses semblables dans une communion belle et rassurante. Une telle scène est impossible dans un roman de Kundera; cette identification à la foule serait immanquablement dénoncée comme lyrique, mise à distance et ironisée. Pendant la grève, j'ai moi-même manifesté dans Hochelaga avec des milliers de voisins et habitants du quartier. J'ai écrit plus haut que de nombreux grévistes étaient à mes yeux des répliques de Jaromil; j'ai tout de même vécu quelques belles expériences lorsque je marchais parmi une foule gonflée d'espoir. Comme dans le roman, l'ambiance générale n'était pas à la lutte des classes ou au combat anticapitaliste, deux objectifs lyriques, prisonniers d'un sérieux très romantique, mais à une simple contestation citoyenne, venant d'individus qui critiquaient les décisions du gouvernement sans pour autant souscrire à une conception du monde systématique.

J'ai été frappé, lors des manifestations de casseroles auxquelles j'ai participé, par l'absence de caméras et d'appareils photo. Les manifestations nocturnes, au contraire, attiraient les médias professionnels et amateurs qui se tenaient de part et d'autre de la foule afin de prendre le meilleur cliché, celui qui pourrait faire la une de tel ou tel quotidien, celui qui ferait le tour des médias sociaux et leur vaudrait le plus d'attention. Du côté des grévistes, chacun cherchait à être visible, se donnait en spectacle, voulait *être vu* comme un dissident.

Comme Steph dans mon roman, j'ai marché pendant de longues heures sans compter les kilomètres ou le temps qui passait; comme elle, j'ai trouvé *beau* ces gens unis pour une même cause et qui reconnaissaient aux autres manifestants leur statut de *semblables*.

Grand ami de Milan Kundera, Ricard cultive le même amour de l'ironie et la même habileté à débusquer le ridicule. De son propre aveu, il ne « goûte que le rire et les charmes doux-amers du désenchantement », ne voit « partout que parodies et leurre » et sait « que nul n'obtient jamais le salut quoi qu'il fasse, et que la division, l'obscurité, la mortalité sans gloire sont la condition humaine même, à quoi nul n'échappe autrement que par l'illusion.²⁹ »

Chaque fois que je lis Kundera, je m'étonne de découvrir de nouvelles idées et des concepts inédits qui, j'ai l'impression, m'aident à réfléchir. Par contre, à la lecture de *Mœurs de province*, si la même ironie est présente, elle repose sur le mépris et la condescendance, attitudes plutôt rares chez Kundera.

Ricard, dans son recueil, s'attaque à la bêtise humaine, à la place de la littérature dans le monde, à la poésie et au lyrisme collectif – reprenant la façon kundérienne de déconstruire les lieux communs. Ses articles m'ont beaucoup fait rire, car ils rejoignaient parfois mon opinion à propos de sujets controversés, mais m'ont rendu aussi très sceptique. Par exemple, il se moque de la poésie contemporaine : le texte intitulé « Une soirée de lecture à la maison » est rédigé à la deuxième personne du pluriel. Ricard imagine un lecteur étranger au monde de la poésie contemporaine qui tenterait, de bonne foi, d'apprécier et de comprendre les textes d'une revue qu'il vient d'acheter. C'est donc l'occasion de citer de vrais poèmes dans le seul but de les détruire ligne à ligne, mot à mot, de les ridiculiser, eux et le discours critique qui les accompagne.

Dans *La vie est ailleurs*, Kundera ridiculise la poésie et les poètes, mais tout y est justifié par sa réflexion sur le lyrisme. Par contre, Ricard n'est motivé par rien d'autre qu'un agacement et une méfiance envers les amateurs de poésie contemporaine, comme s'il cherchait à régler des comptes avec des gens qui, simplement, lui tapent sur les nerfs.

Dans *La génération lyrique*, Ricard se questionne sur les « néo-idéologies » et sur la signification dans ce contexte, du préfixe « néo » : « La « nouveauté », dans l'optique néo, c'est la surenchère.³⁰ » Je me permettrai donc cette petite charge ironique à l'endroit de Ricard : je le qualifierais de néo-kundérien, en ce sens qu'il partage la plupart de ses idées,

²⁹ François Ricard, *op. cit.*, p.194.

³⁰ François Ricard, *La génération lyrique : Essai sur la vie et l'œuvre des premiers nés du baby-boom*, Montréal, Éditions du Boréal, 1994, p.209.

qu'il radicalise cependant et, ce faisant, perd la nuance par laquelle le premier se distingue. Mais cette surenchère m'a permis d'amorcer une réflexion sur la pensée de Kundera, comme une caricature amplifie les défauts du sujet.

Sa posture de vieux sage qui se tient au-dessus de la mêlée et qui jette des regards condescendants sur le « troupeau », sur tous ces gens qui se débattent vainement dans leurs illusions, ne peut pas conduire à une réflexion bien solide. Ou bien on avalise la position d'humeur de l'essayiste, ou bien on est irrité par le nihilisme d'une position qui, fondamentalement, se réduit à dire « à quoi bon ? » Dans mon cas, je crois que la raison de cette vive irritation se trouve dans la reconnaissance chez lui de certains de mes propres défauts; ainsi, si Ricard est un néo-kundérien, serais-je une sorte de pseudo-kundérien? Au fond, ne me rendais-je pas coupable, moi aussi, du péché de condescendance à l'égard d'à peu près tout le monde avec qui je parlais d'art et de culture? Moi qui avais lu tout Kundera, moi qui grâce à lui avais réussi à me délester des chaînes du lyrisme, ne succombais-je pas à l'illusion *d'être rendu* là où tout grand romancier doit se rendre, c'est-à-dire dans la maturité? J'ai souvent répété à des gens qui ne connaissaient pas Kundera que c'était l'homme le plus intelligent de la Terre; se pourrait-il, à l'image de Jaromil adulant le peintre, que j'aie érigé sa pensée en dogme et fait de Kundera mon médiateur?

Kundera m'a plu en premier lieu par ses réflexions inédites sur des idées qui m'étaient complètement étrangères. Plus je le lisais, plus je le trouvais intelligent, et mieux j'avais l'impression de comprendre les gens et le monde. J'appliquais ses idées aux situations que je vivais, cherchant toujours le moyen d'être à contre-courant, de débusquer le kitsch et le lyrisme dans les emportements des autres. J'avais l'impression que ma compréhension de la réalité dépassait celle des autres. Je ne me souvenais que du Kundera cynique et ironique, celui qui interprète le monde mieux que quiconque. Et c'était là mon erreur, ou plutôt la preuve que ce que je prenais pour de la lucidité n'était en fait qu'une autre illusion : celle affirmant ma différence à l'égard des autres.

Pour Girard, à la base de l'attitude romantique se trouve la conviction d'être différent, unique : « Le romantisme cherche ce qui est irréductiblement nôtre dans ce qui nous oppose le plus violemment à autrui. Il distingue deux parts dans l'individu, une part superficielle où l'accord avec les *Autres* est possible et une part plus profonde où l'accord est impossible.³¹ » Kundera utilise à plusieurs reprises, et dans différents livres, le mot « troupeau », terme évidemment péjoratif, pour désigner les masses exaltées. Ricard reprend ce terme et n'hésite pas à l'utiliser dans le contexte de la grève étudiante de 2012 (voire note 11). Donc, si l'on considère que le dépassement du lyrisme est réservé à une minorité d'« élus » (qui, comme Ricard, observent et se moquent du « troupeau » bêlant stupidement) bien installés dans l'idylle de leur maturité, on peut taxer de romantique cette attitude anti-lyrique, car elle implique un clivage profond entre le sujet et les *Autres*.

Combien de fois pendant la grève me suis-je dit que les gens étaient stupides? En voici la liste : les carrés verts, les médias populistes, les libéraux, les caquistes, les policiers, les indécis, la fameuse « majorité silencieuse », les anarchistes, les chroniqueurs condescendants, etc. Étais-je vraiment le seul à ne pas être imbécile? J'ai passé beaucoup de temps à chercher l'argument ultime qui ferait réaliser à ces pauvres gens ne comprenant rien à la vie que la hausse des frais de scolarité était nuisible. Évidemment, je ne l'ai jamais trouvé.

Dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, Kundera témoigne de sa méfiance envers tout mouvement collectif. Lorsque Sabina se rend à une réunion d'exilés tchèques, elle se bute à l'incompréhension de ses compatriotes vis-à-vis de son incapacité de manifester dans un cortège : « Elle voulait leur dire que le communisme, le fascisme, toutes les occupations et toutes les invasions dissimulent un mal plus fondamental et plus universel; l'image de ce mal,

³¹ René Girard, *op. cit.*, p.240.

c'était le cortège de gens qui défilent levant le bras et en criant les mêmes syllabes à l'unisson.³² » Cette idée est exprimée autrement dans le rêve que fait Sabina :

Il y avait encore une autre horreur tout au début du rêve : toutes les femmes devaient chanter! Non seulement leurs corps étaient les mêmes, pareillement dévalorisés, simples mécanismes sonores sans âme, mais les femmes s'en réjouissaient! C'était la jubilante solidarité des sans-âmes. Elles étaient heureuses d'avoir rejeté le fardeau de l'âme, cette illusion de l'unicité, cet orgueil ridicule, et d'être toutes semblables. Tereza chantait avec elles mais ne se réjouissait pas. Elle chantait parce qu'elle avait peur d'être tuée par les femmes si elle ne chantait pas³³.

L'image des femmes chantant ensemble et celle du cortège qui crie « les mêmes syllabes à l'unisson » renvoie à celle de la masse comme entité lyrique, du collectif comme emportement kitsch, dont l'existence même suppose un abandon de l'individualité, du libre arbitre et du jugement critique.

Je me revois, criant les populaires slogans du printemps 2012 et tapant sur ma casserole; pourquoi étais-je présent? Quelles étaient mes motivations? Une sorte de « sens du devoir » m'y poussait, moi qui me sentais coupable de ne pas faire ma part dans la contestation. J'y ai vu de la beauté; j'avais l'impression de manifester avec des gens comme moi, pas avec des révolutionnaires romantiques et narcissiques, mais des citoyens cherchant simplement à faire entendre leur désaccord avec le gouvernement. Tout à coup, je n'étais plus seul.

Évidemment, j'essaye de rationaliser une émotion, une impression : celle de la *communion* avec les autres marcheurs. Il s'agit là précisément de ce que Kundera dénonce comme lyrique : l'abdication de la rationalité devant le sentiment de faire partie de quelque chose qui nous dépasse. Devrais-je conclure que j'ai tort d'apprécier ces expériences de communion collective? Cela fait-il de moi un lyrique parmi tant d'autres? Un passage de *L'insoutenable légèreté de l'être* peut m'éclairer :

Le vertige, c'est autre chose que la peur de tomber. C'est la voix du vide au-dessous de nous qui nous attire et nous envoûte, le désir de chute dont nous nous défendons ensuite avec effroi. Le défilé des femmes nues autour de la piscine, les cadavres dans le corbillard qui se réjouissaient que Tereza fût morte

³² Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, dans *Œuvre*, t.1, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.1219.

³³ *Ibid.*, p.1185.

comme eux, c'est l'« en-bas » qui l'effrayait, d'où elle s'était enfuie une fois, mais qui l'attirait mystérieusement. C'était son vertige : elle entendait un appel très doux (presque joyeux) à renoncer au destin et à l'âme. C'était l'appel à la solidarité avec les sans-âmes et, dans les moments de faiblesse, elle avait envie d'y répondre³⁴.

Le troupeau des sans-âmes exercerait donc un attrait sur ceux qui s'en sont distanciés, une sorte de rancune dirigée vers la masse et exacerbée par sa certitude d'avoir raison alors que les « matures » sont aux prises avec des questionnements insolubles sur le monde et l'existence. Girard fait un constat similaire : « Le malade ontologique est toujours pris de fureur devant les êtres moins malades que lui et c'est toujours parmi ces êtres qu'il choisit ses médiateurs.³⁵ » L'attrait du troupeau réside dans sa simplicité, dans la facilité de s'y glisser et de se laisser emporter.

Pour Girard, le romanesque est le lieu du dépassement romantique par le héros qui, tout à coup, réalise ses illusions et les renie. Lui qui se croyait auparavant libre et autonome se reconnaît finalement faible et vulnérable, dure vérité que le désir métaphysique parvenait à masquer. Il réalise enfin que « chacun se croit seul en enfer et c'est cela l'enfer », que tous ses efforts pour paraître autonome aux yeux des autres restent inutiles, qu'eux aussi se croient seuls en enfer :

Une victoire sur l'amour-propre nous permet de descendre profondément dans le *Moi* et nous livre, d'un même mouvement, la connaissance de l'*Autre*. À une certaine profondeur le secret de l'*Autre* ne diffère pas de notre propre secret. Tout est donné au romancier lorsqu'il parvient à ce *Moi* plus vrai que celui dont chacun fait parade. C'est ce *Moi* qui vit d'imitation, agenouillé devant le Médiateur. Ce *Moi* profond est un *Moi* universel car tout le monde vit d'imitation, tout le monde vit agenouillé devant le médiateur³⁶.

³⁴ *Ibid.*, p.1187.

³⁵ René Girard, *op. cit.*, p.285.

³⁶ *Ibid.*, p.334.

Le propre du romanesque serait donc non pas d'affirmer la différence du héros et du monde, mais plutôt de les réconcilier. Le héros fait et fera toujours partie du monde.

J'ai croisé Fermaille une troisième fois dans l'essai *Tenir tête* de Gabriel Nadeau-Dubois, qui le cite en exergue de son épilogue :

Nous portons en nous un feu de foyer et du bois de poêle pour lutter contre la grande noirceur des idées individualistes chauffées au charbon. Nous sommes un boisé touffu; une sève sucrée nous coule par le corps fier, le corps enraciné comme un chêne, cet arbre qui a vu Radisson, Donnacona, qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours. C't'histoire-là est pas arrivée à l'ami de l'ami d'un cousin, c'est not'histoire tricotée serrée avec de la laine d'outarde, histoire braquée sur le devenir ensemble, quelque chose comme le début d'une fin dans un pays qui a eu chaud longtemps, qui a eu peur pour sa peau, mais qui cette fois reprend le large avec tout sauf une allure de porte-ordure³⁷.

J'ai lu l'extrait avec un sourire condescendant, me suis moqué de ses références à l'histoire et la faune du Québec ainsi que de sa naïveté, de son lyrisme. Puis je me suis demandé pourquoi j'étais si dur à son égard; mérite-t-il mon mépris, ma condescendance? Après tout, j'essaie moi-même de penser comme Kundera. Fermaille aspire à une poésie nationale et rassembleuse, moi à une prose lucide et ironique. J'admire Kundera, lui admire Miron; ne sommes-nous pas, Fermaille et moi, aussi ridicules l'un que l'autre?

Girard écrit que « Le génie véritable dépasse les oppositions trompeuses et il nous fait rire des uns comme des autres.³⁸ » Ce rire implique une réciprocité entre celui qui rit et celui duquel il rit, sans quoi l'ironie tombe dans le mépris et la condescendance. Ainsi, Ricard se moque des étudiants grévistes et de beaucoup d'autres gens mais sans jamais voir dans leur ridicule la condition même de l'existence. Lui-même n'est pas ridicule; il a dépassé le lyrisme, l'a conquis et peut donc, comme récompense, assister au spectacle tragi-comique des « sans-âmes » et les juger, installé bien en sécurité dans son ironie et sa lucidité.

³⁷ Fermaille Tremblay, dans Gabriel Nadeau-Dubois, *Tenir tête*, Lux Éditeur, 2013, p.205.

³⁸ René Girard, *op. cit.*, p.299.

Dans la sixième partie de *La vie est ailleurs*, Kundera met en scène un personnage simplement nommé « le quadragénaire », sorte d'incarnation du concept de maturité faisant contrepoint au lyrisme de Jaromil. De l'aveu de l'auteur, il s'agit du personnage dont il est « le plus proche³⁹ ». Le ton change; l'ironie marquant la narration de la vie de Jaromil laisse place à une prose douce et tendre. Le quadragénaire, travailleur d'usine, intellectuel et hédoniste, n'est pas ridiculisé, au contraire : on le voit poser des gestes très gentils envers la petite rousse dont Jaromil a dénoncé le frère dans la cinquième partie. Il aime sa solitude mais ne fuit pas les gens; il a ses habitudes et se satisfait très bien de ses livres et de ses quelques maîtresses. Son attitude de « cynique bienveillance⁴⁰ » me semble bien résumer sa posture et son rapport au monde, qui « l'intéressait et lui était antipathique » et « qu'il observait depuis l'eau brûlante de la baignoire⁴¹ ». Il s'en détache sans pour autant l'abandonner; c'est l'observateur d'un monde auquel il ne prend pas part : « il s'était retrouvé dans un atelier d'usine, le dos tourné à l'Histoire et à ses représentations dramatiques, le dos tourné à son propre destin, tout occupé de soi-même, de ses divertissements privés et de ses livres.⁴² » On ne sait rien de cet homme à part qu'il vit dans « l'idylle de son non-destin »; tout le chapitre est traversé par les mots « compassion », « tendresse », « tranquillité », « douceur », « bonté », etc. Le quadragénaire (l'homme mature) ne se préoccupe plus de questions qui le dépassent, comme la Révolution ou la Résistance; il vit paisiblement, sans se presser, sans rien espérer d'autre que la continuation de sa vie. Pour lui le temps n'est plus linéaire mais cyclique, et presque rien ne peut perturber sa paix et son bonheur. Il est aussi détaché du lyrisme que du romantisme girardien : ses désirs sont simples et il ne cherche plus à plaire ou à être admiré de quiconque. Cette « cynique bienveillance » formerait donc l'essence de ce que Kundera nomme la maturité.

³⁹ Milan Kundera, *L'art du roman*, op. cit., p.718.

⁴⁰ Milan Kundera, *La vie est ailleurs*, op. cit., p.710.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p.714

Par contre, dans le reste du roman, Jaromil ne se voit pas accorder le droit de bénéficier de cette cynique bienveillance. Sa mort est aussi ridicule que sa vie : lors d'une soirée, il provoque un invité, qui l'agrippe par la ceinture et l'enferme sur le balcon; il attrape froid et meurt des complications de sa maladie. Jaromil, incarnation du lyrisme, est sans cesse ridiculisé, parfois avec mépris. Or, la « cynique bienveillance » associée à la maturité ne coïncide pas avec le point de vue de Kundera sur Jaromil. Voici ce qu'écrit Girard à propos de la relation entre l'auteur et son personnage :

C'est le romancier lui-même qui se reconnaît semblable à l'*Autre* fascinant par la voix de son héros. [...] C'est cette malédiction qu'exprime le fameux cri de Flaubert : « Mme Bovary, c'est moi ! » Mme Bovary avait d'abord été conçue comme cet *Autre* méprisable auquel Flaubert s'était juré de régler son compte. Mme Bovary c'est d'abord l'ennemie de Flaubert, comme Julien Sorel est l'ennemi de Stendhal, comme Raskolnikov est l'ennemi de Dostoïevski. Mais le héros de roman, sans jamais cesser d'être l'*Autre*, rejoint peu à peu le romancier en cours de création. Lorsque Flaubert s'écrit « Mme Bovary, c'est moi ! », il ne veut pas dire que Mme Bovary est désormais un de ces doubles flatteurs dont les écrivains romantiques adorent s'entourer. Il veut dire que le Moi et l'*Autre* ne font qu'un dans le miracle romanesque⁴³.

Dans *La vie est ailleurs*, Kundera n'arrive pas à conclure : « Jaromil, c'est moi ! » Jusqu'à la toute fin il garde son caractère *Autre*; jusqu'à la fin, il est méprisable.

Avec du recul, je réalise que J-P incarne le lyrisme kundérien et Dave, le romantisme girardien. Le premier suit aveuglément les modes sans même réaliser qu'il cherche l'acceptation des *Autres*; le second fait tout ce qu'il peut pour affirmer sa différence à l'égard de ces *Autres*, ne parvenant au passage qu'à se couvrir de ridicule. Cependant, dès le début, il était clair que je ne voulais pas en faire un personnage à propos duquel on se moque avec condescendance. Oui, à bien des égards il est irritant, chialeux et intolérant, mais seulement en apparence : au fond, il ne sait pas quoi faire de sa vie et cette incertitude l'angoisse. L'idée n'est pas de le juger mais de compatir avec lui.

⁴³ René Girard, *op. cit.*, p.335-336.

Cette attitude, que Girard nomme *romanesque*, permet non seulement de mieux comprendre la littérature, mais aussi de mieux comprendre le monde : « La conversion authentique engendre une nouvelle relation à autrui et une nouvelle relation à soi-même.⁴⁴ » La grève de 2012 a révélé les grandes tensions orgueilleuses à l'œuvre dans la société et chez les individus. Tout le monde, moi inclus, affirmait *avoir raison*, et l'argumentation subséquente n'était que tentative de *prouver* son opinion, car les autres se trompaient, *évidemment*. Jamais on ne considérait nos opposants comme des semblables : c'étaient des *carrés verts*, des *anarchistes*, des *policiers*, des *casseurs*, etc.

De la même manière qu'on ne peut vivre en trouvant imbécile le monde entier, je ne peux me résoudre à voir la littérature comme une simple œuvre de déconstruction. Oui, une part de sa tâche consiste à dénoncer les illusions qui nous opposent depuis toujours, mais elle ne doit pas, pour ce faire, succomber à la simplicité méprisante et condescendante de la dénonciation pure et simple. En refusant de porter un jugement sur les personnages, la littérature parvient à dépasser lyrisme et romantisme : elle laisse entrevoir une communauté humaine.

Dans *Mœurs de province*, Ricard est très ironique, voire méchant; pourtant, toute une partie du recueil est consacrée à des hommages à des amis ou des connaissances, vivants ou morts. C'est le seul moment où Ricard descend de sa position en surplomb pour se risquer; il laisse tomber ses défenses (cynisme, ironie) et affirme avec tendresse et sincérité son amour pour des amis chers. Entre autres, il évoque sa vieille amitié avec le romancier et essayiste Yvon Rivard, malgré leur profonde divergence d'opinions à propos de l'essence de la littérature :

L'on me demanderait en quoi consiste exactement ce désaccord que je serais bien en peine de répondre. Parfois je me le résume pour moi-même par quelques oppositions simples (simplistes) : lui, si bon prosateur qu'il soit, écrit

⁴⁴ *Ibid.*, p.331.

dans l'horizon ou sous la lumière de la poésie, alors que je ne cherche qu'à m'enfoncer toujours plus bas dans la prose. Handke et Woolf sont ses dieux; s'il me fallait à tout prix choisir, je donnerais tous leurs livres pour un chapitre de *Bouvard et Pécuchet* ou une page de Marcel Aymé. Il poursuit l'illumination et la connaissance; je ne goûte que le rire et les charmes doux-amers du désenchantement. Il a la foi et l'espérance, il aime l'être du monde et veut l'aimer toujours plus largement; je ne vois partout que parodies et leurres. Il désire le salut à travers « l'expérience d'un monde indivis dans lequel la conscience n'est plus déchirée entre le dedans et le dehors », entre les mots et les choses, entre le temps et l'éternité; je sais que nul n'obtient jamais le salut quoi qu'il fasse, et que la division, l'obscurité, la mortalité sans gloire sont la condition humaine même, à quoi nul n'échappe autrement que par l'illusion. Il évoque « l'œuvre de rédemption à laquelle se livre le roman »; je ne suis attaché qu'à son œuvre de profanation et de démystification. Il est l'ange, je suis la bête; il est le philosophe, je suis le type tombé au fond du puits. Il contemple, je doute; il cherche la vérité, je ne vois partout que mensonge et déception⁴⁵.

Pour moi, l'un ne va pas sans l'autre. Si le roman, comme je l'ai écrit plus haut, est une entreprise de déconstruction, cette déconstruction est elle-même la condition d'une *communion*, de la « conversion romanesque » dont traite Girard. Le roman nous fait « rire les uns des autres »; il montre que, tous, nous sommes ridicules car persuadés d'être « seuls en enfer ». Si tout n'est qu'illusion, que chacun passe sa vie à chasser ses chimères, alors pourquoi se juger et se détester autant? N'est-ce pas là la plus belle communion, celle des faibles, celle des sans-âmes?

Cette communion ne correspond pas à celle décrite dans le rêve de Tereza; il ne s'agit pas de l'union collective et exaltée dans une seule grande Vérité, mais plutôt le constat rassurant d'être parmi ses semblables. Pour y arriver, il faut s'extirper du lyrisme (qui cherche à s'oublier dans la masse), puis du romantisme (qui cherche à s'en différencier), pour ensuite retomber dans la foule des sans-âmes, que nous cessons de considérer comme *Autres* et auxquels nous unit l'indéfectible faiblesse qui est le propre de l'être humain.

⁴⁵ François Ricard, *Mœurs de province*, op. cit., p.194.

TROISIÈME PARTIE

Une amie anarchiste me disait que la grève avait eu du bon, qu'elle n'avait pas été qu'un épisode éphémère; selon elle, la grève avait « amené beaucoup de monde à réfléchir, à se radicaliser ». Ce qui signifiait implicitement que l'anarchisme était le point d'arrivée logique de toute réflexion profonde menée avec le moindre sérieux.

De mon côté, je me disais à peu près la même chose, mais à l'inverse : s'il y a autant d'anarchistes, c'est qu'ils n'ont pas assez réfléchi, car toute réflexion valable mène évidemment au dépassement du lyrisme. Pour les tenants de la droite économique, toute réflexion éclairée mène au constat de la faillite certaine du Québec. Dans ces circonstances, il est très difficile de discuter, car on ne s'adresse qu'à des imbéciles qu'il faut éduquer malgré leurs opinions arrêtées et erronées. Si tout le monde croit *avoir raison*, cela veut-il dire que *personne n'a raison*? Le constat qu'une réflexion rationnelle et posée ne mène pas toujours à la même conclusion est proprement terrifiant. Comment défendre une idée quand nous sommes conscients de la possibilité d'avoir tort? Comment prendre ce risque d'avoir l'air imbécile, si tel est le cas?

François Ricard résout le problème en n'affirmant aucun idéal. Il ne prend pas parti *pour*, il se positionne *contre*. Il ironise et réduit toute volonté critique à ses facettes les plus ridicules, mais reste bien confortablement installé derrière sa prétendue lucidité. C'est en ce sens qu'il se trouve *hors du monde*. La raison de cet abandon me semble être celle-ci : croyant être arrivé au bout de sa réflexion (qui, objectivement, amènerait quiconque exactement au point où lui en est rendu) il peut se moquer de ces gens qui pataugent encore dans des interrogations intellectuelles. Or, il est facile de ridiculiser les grévistes et leurs sympathisants, comme il est possible de ridiculiser tout le monde, du moment qu'on prend le temps d'y réfléchir un peu. Mais est-ce que le seul fait d'être « ridiculisable » enlève toute crédibilité? Ne serait-ce pas, au contraire, se mettre en danger, prendre le risque d'avoir l'air stupide mais se lancer malgré tout dans une entreprise en laquelle on croit, quitte à s'en moquer plus tard? La sagesse ne serait-elle pas moins le dépassement des illusions que la conscience d'en être toujours victime?

Yvon Rivard affirme, à la suite de Broch, que la tâche de l'écrivain (ou de l'intellectuel) est de « porter assistance à autrui⁴⁶ ». Dans un premier temps, il doit « se séparer du monde pour acquérir un savoir qui lui permettra de changer le monde ou en tout cas de ne pas accélérer sa destruction⁴⁷ » puis, dans un deuxième temps, à revenir au monde en se « rapprochant des êtres, des choses, des vaches⁴⁸ ». Il met en garde contre le danger de rester enfermé dans l'abstraction de la pensée qui peut facilement faire perdre contact avec le réel. Il conclut que « personne, et surtout pas les intellectuels, ne peut donc prétendre être au-dessus de la mêlée.⁴⁹ » C'est à cette condition que l'écrivain a le pouvoir de porter assistance à autrui, car sans un retour sur terre, il flotte, désincarné, dans des idées qui le détachent peu à peu du monde. Le parcours de l'intellectuel commencerait donc par une sortie du monde et s'accomplirait avec un retour en son sein, mouvement similaire à celui décrit par Girard et, dans une certaine mesure, par Kundera.

Ce dernier, contrairement à Ricard, ne se contente pas de sortir du monde; en relisant ses autres œuvres, j'ai réalisé que *La vie est ailleurs* est son livre le plus cynique, le plus ironique, et que ses autres romans sont moins durs avec les personnages. Deux passages de *L'insoutenable légèreté de l'être* m'ont beaucoup étonné, car ils me révélaient un Kundera moins « anti-lyrique » que je ne le pensais.

Franz participe à « La Grande Marche » qui a pour but de faire entrer au Cambodge des médecins occidentaux afin de soigner le peuple en famine. À la frontière, un médecin réclame le droit de passage, ne récoltant pour seule réponse qu'un silence indifférent :

Franz comprit soudain combien ils étaient ridicules, lui et les autres, pourtant cette prise de conscience ne l'éloignait pas d'eux, elle ne lui inspirait aucune ironie, au contraire, il éprouvait pour eux un infini amour, comme celui qu'on éprouve pour les condamnés. Oui, la Grande Marche touche à sa fin, mais est-ce une raison pour que Franz la trahisse? Sa propre vie ne s'approche-t-elle pas également de sa fin? Doit-il tourner en dérision l'exhibitionnisme de ceux qui ont accompagné à la frontière les médecins courageux? Tous ces gens-là

⁴⁶ Yvon Rivard, *Une idée simple*, Montréal, Éditions du Boréal, 2010, p.14.

⁴⁷ *Ibid.*, p.18.

⁴⁸ *Ibid.*, p.22.

⁴⁹ *Ibid.*, p.23.

peuvent-ils faire autre chose que donner un spectacle? Leur reste-t-il quelque chose de mieux⁵⁰?

On voit bien ici que l'anti-lyrisme présent dans *La vie est ailleurs* a été évacué pour laisser place à une attitude moins véhémente, plus lucide. Franz dépasse l'ironie (qui semblait partagée par le narrateur) et se reconnaît dans ces gens ridicules; cette prise de conscience diminue la *distance* qui les sépare. Le passage se poursuit, renvoyant cette fois à un épisode qui se déroule dans la cinquième partie. Tomas, ancien chirurgien devenu laveur de vitres, se fait demander par un journaliste de signer une pétition en faveur de l'amnistie des prisonniers politiques :

Franz a raison. Je songe au journaliste qui organisait à Prague une campagne de signatures pour l'amnistie des prisonniers politiques. Il savait bien que cette campagne n'aiderait pas les prisonniers. L'objectif véritable n'était pas de libérer les prisonniers mais de démontrer qu'il y a encore des gens qui n'ont pas peur. Ce qu'il faisait tenait du spectacle. Mais il n'avait pas d'autre possibilité. Il n'avait pas le choix entre l'action et le spectacle. Il n'avait qu'un seul choix : donner un spectacle ou ne rien faire. Il y a des situations où l'homme est *condamné* à donner un spectacle⁵¹.

Encore là, l'auteur vient désamorcer l'ironie qu'il semblait cautionner plus tôt en écrivant que « Le seul résultat que pouvait avoir une pétition de ce genre, c'était que les prisonniers politiques ne seraient pas amnistiés, même si, par hasard, on s'apprêtait à les amnistier!⁵² » Non seulement ne les condamne-t-il pas, mais voilà qu'il justifie leur comportement par le spectacle, chose que je reprochais à nombre de manifestants pendant la grève.

Je repense à ces gens dont le lyrisme m'écœurerait, ces militants bruyants et exaltés qui se sont dévoués à la cause. J'ai beau trouver ridicule qu'un cégépien me donne du « camarade », reste que sans le lyrisme romantique des associations étudiantes et de leurs membres, la grève de 2012 n'aurait jamais vu le jour. Cette constatation est déterminante, car elle vient ébranler la prétendue lucidité dont je me réclamaïs; soudainement, je réalise que le lyrisme n'est pas une mauvaise chose en soi, qu'il peut être moteur de laideur (nazisme, stalinisme, maoïsme,

⁵⁰ Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, op. cit., p. 1357.

⁵¹ *Ibid.*, p.1357-1358.

⁵² *Ibid.*, p.1312-1313.

etc.) autant que de beauté (la grève de 2012, la solidarité d'une équipe sportive, l'enivrement fraternel du 24 juin, etc.).

Dans la septième et dernière partie de *L'insoutenable légèreté de l'être*, intitulée *Le sourire de Karénine*, Kundera fait preuve d'une étonnante sensibilité : Tomas et Tereza habitent désormais à la campagne, loin des conflits politiques de l'époque. Ils vivent avec leur chien Karénine, qui se fait vieux et tombe malade; sa mort est imminente. Tomas décide de ne pas aller chez le vétérinaire et de lui faire lui-même la piqûre fatale :

Il est si dur d'assumer soi-même le rôle de la mort! Longtemps, Tomas avait énergiquement déclaré qu'il ne lui ferait jamais de piqûre lui-même et qu'il appellerait le vétérinaire. Mais il finit par comprendre qu'il pouvait lui accorder un privilège qui n'est à la portée d'aucun être humain : la mort viendrait à lui sous l'apparence de ceux qu'il aimait⁵³.

Dans toute l'œuvre de Kundera, quelques passages m'ont touché, mais un seul m'a fait pleurer : celui de la mort de Karénine. Il se dégage de ce chapitre tant de tendresse, tant d'amour, qu'il est difficile de reconnaître l'auteur de *La vie est ailleurs*. Le kitsch en est complètement absent, ce qui rend ce passage si beau : « Tomas piqua l'aiguille dans la veine et pressa le piston. Un léger tressaillement parcourut la patte de Karénine, sa respiration s'accéléra puis s'arrêta net. Tereza était agenouillée par terre au pied du lit et pressait son visage contre sa tête.⁵⁴ » Surtout, j'étais ému de constater que Kundera, d'ordinaire si lucide, si ironique devant les agissements des hommes, comprenait la tragédie, pour ses maîtres, de la mort d'un chien. C'était comme si, tout à coup, il cessait d'être ce génie misanthrope et redevenait un homme capable de sentir et de s'émouvoir.

Fondamental, ce retour sur terre permet de dépasser l'abstraction et l'isolement ironique de l'homme qui s'est sorti du monde et s'en croit détaché. Ricard, lui aussi, revient sur terre momentanément lorsqu'il adresse, dans *Mœurs de province*, des hommages à ses amis. Ce qui unit Kundera et Ricard dans ces deux passages, c'est l'absence de kitsch (entendu comme idéalisation lyrique de l'absolu); dépouillée du pathos, la langue touche directement à un sentiment qui ne s'encombre pas de fioritures.

⁵³ *Ibid.*, p.1357-1383.

⁵⁴ *Ibid.*, p.1357-1385.

Voilà ce qui, je crois, permet de revenir sur terre : la capacité de percevoir la beauté du monde à travers le kitsch et le lyrisme. Souvent, affirme Girard, celui qui se croit au-dessus du monde et se proclame lucide, ou cynique, fait plutôt preuve de pessimisme. Associant la beauté au lyrisme, au kitsch, il prend le parti contraire, celui de la lucidité et de la laideur : « Être *réaliste*, ce n'est jamais, au fond, que faire pencher chaque fois vers le pire la balance du probable.⁵⁵ » L'attitude romanesque, donc le retour sur terre, implique *l'affirmation de la beauté du monde*, tout comme de sa laideur, mais sans pathétique. Si, selon Kundera, « le kitsch, par essence, est la négation absolue de la merde⁵⁶ », alors le retour sur terre convoque la beauté du monde, *malgré la merde*.

Kundera n'a pas innocemment nommé le chien *Karénine*; lui-même grand lecteur de Tolstoï, il fait montre dans le passage de la mort du chien de cette même retenue, cette même tendresse qui imprègne *Anna Karénine*. Pourtant, ce roman est très ironique, selon la définition de Kundera : « L'ironie veut dire : aucune des affirmations qu'on trouve dans un roman ne peut être prise isolément, chacune d'elles se trouve dans une confrontation, complexe et contradictoire avec d'autres affirmations, d'autres situations, d'autres gestes, d'autres idées, d'autres événements.⁵⁷ » Tolstoï a un point de vue légèrement décalé, sans toutefois être détaché de ses personnages; il attire parfois l'attention du lecteur sur un côté ridicule d'un personnage, mais jamais il ne tombe dans l'ironie féroce de *La vie est ailleurs* ou de *Mœurs de province* : « Stépane Arcadiévitch ne choisissait pas plus ses façons de penser que les formes de ses chapeaux ou de ses redingotes : il les adoptait parce que c'étaient celles de tout le monde.⁵⁸ » L'idée n'est pas ici de dénoncer ce comportement, mais simplement de nous en informer : voilà l'une des caractéristiques de ce personnage qu'est Stépane Arcadiévitch, maintenant faites-en ce que vous voulez.

Et c'est ainsi tout le long du roman : la focalisation interne se déplace d'un personnage à l'autre, nous donnant ainsi divers points de vue subjectifs sur l'action générale du roman.

⁵⁵ René Girard, *op. cit.*, p.219.

⁵⁶ Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, *op. cit.*, p.1341.

⁵⁷ Milan Kundera, *Les testaments trahis*, dans *Œuvre*, t.2, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.882.

⁵⁸ Léon Tolstoï, *Anna Karénine*, Paris, Gallimard, 1952, p.9-10.

Grâce à cette technique, le lecteur saisit les motivations (conscientes ou inconscientes) et les sentiments des personnages, sympathise avec eux et se trouve lui aussi pris au piège dans cette toile tissée par l'auteur où il est impossible de dire qui a raison et qui a tort.

Le mot « toile » s'applique parfaitement pour décrire la structure de *Anna Karénine* (comme celle de *Guerre et paix*, d'ailleurs) : le romancier bâtit son œuvre autour de scènes qui révèlent les personnages peu à peu, sans hâte; le lecteur apprend à les connaître petit à petit, à force de les côtoyer. Chaque scène, sous sa banalité apparente, cache de nombreux renseignements contribuant à développer les caractères des personnages, qui, mis en relation, créent un *sens*. C'est ainsi que, prises indépendamment, de nombreuses scènes « ne servent à rien », en ce sens qu'elles ne font pas « avancer l'intrigue »; mais, additionnées, elles dégagent un sens qui se révèle dans la totalité de l'œuvre. Tolstoï observe la vie quotidienne, attire l'attention du lecteur sur tel détail, tel geste, telle attitude, telle parole, tissant ainsi une toile reproduisant la contingence et la trivialité de l'existence. Le commentaire de Bourdieu sur *L'éducation sentimentale* pourrait bien avoir pour objet les deux grands romans de Tolstoï : « la structure qui organise la fiction, et qui fonde l'illusion de la réalité qu'elle produit, se dissimule, comme dans la réalité, sous les interactions entre des personnes, qu'elle structure.⁵⁹ »

À petite échelle, c'est ce que j'ai tenté de faire dans mon roman : chaque scène, prise en elle-même, peut sembler banale, voire superflue; pourtant, chacune d'elles sert à caractériser un personnage, à illustrer un conflit, etc. Il s'agit d'extirper de la réalité divers éléments banals qui, assemblés dans un certain ordre, prennent un tout nouveau sens. Ainsi, même si les personnages échangent parfois des propos insignifiants, leurs dialogues servent à les caractériser, à les révéler au lecteur, et à travers cette toile en apparence banale, un sens transparaît.

Dans *Anna Karénine*, Tolstoï montre l'humanité dans toute sa complexité. Si le roman compte un grand nombre d'épisodes malheureux (la déchéance d'Anna, le sort du petit Serge, le désespoir de Vronski, l'humiliation de Karénine, etc.), il laisse aussi place à des scènes

⁵⁹ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Éditions du Seuil, coll. « Points », Paris, 1998, p.38

heureuses (la demande en mariage, le mariage lui-même, l'épiphanie de Levine, etc.). Le malheur comme le bonheur sont traités avec la même retenue, la même sobriété :

Le malade ne donna d'abord aucun signe de vie; mais, vers la fin des prières, il poussa tout à coup un soupir, s'étendit et ouvrit les yeux. Quand il eut achevé ses oraisons, le prêtre posa la croix sur ce front glacé, l'enveloppa lentement dans son étole et, après quelques instants de silence, toucha des doigts l'énorme main exsangue du moribond.

— C'est fini, dit-il enfin, voulant s'éloigner.

Soudain les lèvres de Nicolas eurent un léger tressaillement, et du fond de sa poitrine sortirent ces paroles qui résonnèrent nettement dans le silence :

— Pas encore... bientôt.

Au bout d'une minute, le visage s'éclaircit, un sourire se dessina sous la moustache, et les femmes s'empressèrent de commencer la dernière toilette⁶⁰.

L'épisode de la mort de Nicolas me fait beaucoup penser à celui de la mort du chien Karénine; elle n'est ni embellie, ni enlaidie. Il en va de même dans la scène, heureuse, de la demande en mariage : Levine se rend chez les Stcherbatsky et rencontre Kitty dans le grand salon.

Sans quitter sa main, elle l'entraîna au petit salon. En les apercevant, la princesse se prit, toute suffoquée, à pleurer et aussitôt à rire. Puis, courant à Levine avec une énergie dont il ne l'eût pas crue capable, elle le prit par la tête et l'embrassa en l'arrosant de ses larmes.

— Ainsi tout est arrangé! Je suis contente. Aime-la bien. Je suis contente... Kitty!

— Vous êtes vite tombés d'accord, dit le prince, cherchant à paraître calme, malgré ses yeux embués de larmes. Allons, continua-t-il en attirant Levine vers lui, c'est une chose que je désirais depuis longtemps... Depuis toujours. Et même, quand cette écervelée s'est mise en tête...

— Papa, s'écria Kitty en lui fermant la bouche de ses mains.

— C'est bon, c'est bon, je ne dirai rien, fit-il. Je suis très... très... très... heu... Dieu que je suis bête!

Il prit Kitty dans ses bras, baisant son visage, ses mains, et encore son visage, et finalement la bénit d'un signe de croix⁶¹.

⁶⁰ *Ibid.*, p.548.

⁶¹ *Ibid.*, p.446.

Dans ces extraits, Tolstoï n'essaie pas de nous émouvoir; il nous raconte ce qui se déroule en prenant une distance légèrement ironique (le prêtre qui le déclare mort trop tôt, le prince qui ne sait pas comment réagir) tout en restant assez proche pour compatir avec les personnages. L'absence de kitsch est manifeste dans la scène du mariage. Un auteur lyrique décrirait la beauté de la mariée et l'intensité des émotions; Tolstoï, lui, se borne à dépeindre les comportements et les pensées des personnages, et en conservant une ironie sympathique, comme un sourire en coin :

Les fiancés crurent comprendre ce qu'il attendait d'eux, mais ils se trompèrent et le prêtre dut les corriger à voix basse. Ce manège se renouvela plus d'une fois avant qu'il fût enfin à même de les bénir avec les anneaux. Il rendit alors le grand anneau à Kitty et le petit à Levine; mais ils s'embrouillèrent de nouveau et se repassèrent deux fois les anneaux sans parvenir à deviner ce qu'ils devaient faire. Dolly, Tchirikov et Oblonski voulurent leur venir en aide; il s'ensuivit une certaine confusion, des rires, des chuchotements; mais loin de se déconcerter, les mariés conservèrent une attitude si grave, si solennelle, qu'en leur expliquant que chacun d'eux devait maintenant se passer au doigt son propre anneau, Oblonski retint comme malséant le sourire prêt à flotter sur ses lèvres⁶².

Dans ce passage, on voit bien le comique de Tolstoï : la solennité de la cérémonie contraste avec la confusion des mariés et leur embarras fait contrepoint à l'envie de rire des spectateurs. Pourtant on ne se moque pas du pauvre Levine qui, dans son énervement, ne comprend rien de ce qu'on lui dit, ni de Kitty, enlaidie par sa robe; on ne reproche pas à Oblonski son manque de sérieux, ni au prêtre sa lassitude; au contraire, nous arrivons à comprendre tout cela, la confusion des mariés autant que le comique qu'elle engendre. La beauté de ce passage ne réside pas dans la grandeur des sentiments mais dans tous ces petits détails qui le rendent vivant. Pas besoin d'être un pratiquant ou un croyant pour l'apprécier, sa beauté ne relève d'aucun dogme, mais de la simple humanité dont il est pétri. Tolstoï « sait qu'aux grandes questions métaphysiques il n'y a pas d'autres réponses que ces actes simples que sont le plus souvent les gestes d'amour⁶³ », tout comme le pressentait Tomas lorsqu'il choisit de donner lui-même la pique à Karénine, oubliant du même coup sa peur de la mort pour accorder à son chien « un privilège qui n'est à la portée d'aucun être humain ».

⁶² *Ibid.*, p.497.

⁶³ Yvon Rivard, *op. cit.*, p.124-125.

Lors du mariage, Tolstoï ne détruit aucune illusion. Il aurait pu déconstruire le rituel du mariage, ridiculiser Levine ou reprocher à Oblonski son histrionisme. Il ne sanctifie pas pour autant l'union de ses personnages; quelques chapitres plus loin, Levine et Kitty réalisent douloureusement qu'ils ne vivent pas dans un conte de fées et qu'ils se connaissaient beaucoup moins qu'ils ne le pensaient. Mais ils sont, dans cette scène, heureux, et leur romantisme ne vient en aucun cas récuser leur bonheur.

Celui qui se trouve au-dessus du monde juge les personnages : il leur reproche leur foi ou leur naïveté, et ce crime dont ils se trouvent coupables empêche le lecteur de les comprendre. Quelqu'un m'a dit avoir eu beaucoup de mal à lire *Les frères Karamazov* à cause des longs dialogues sur la religion; comme cette personne est athée, tout cela n'avait aucun sens. Pourtant, Dostoïevski est loin de faire du prosélytisme : il interroge la foi de ses personnages, qui sont aux prises avec le même problème insoluble qui tenaille les athées ou les croyants de toutes les religions, c'est-à-dire l'énigme de l'existence.

Il faut revenir sur terre pour cesser de discréditer tout ce que, dans notre *hybris* désenchantée, nous avons condamné comme lyrique ou kitsch, que ce soit la religion, la gauche, la droite, le sport professionnel, etc. Tolstoï, tout au long de *Anna Karénine*, observe et décrit ses personnages avec compassion, et c'est aussi avec compassion que le lecteur s'émeut de la confusion des jeunes mariés ou de la détresse d'Anna, de Vronski et de Karénine. Le regard compatissant ne s'embête pas à trouver la faute, pas plus qu'il ne l'excuse; il outrepassé les défauts ou les illusions qui causent la douleur – ou la joie – et affirme simplement le lien qui unit deux êtres (réels ou fictifs) l'un à l'autre, celui d'être des humains, faibles et imparfaits.

Ce regard compatissant est celui du romancier revenu sur terre, dont le but n'est plus de détruire des illusions ou de ridiculiser des idées qu'il juge lyriques, mais d'affirmer que peu importe qui nous sommes, nous n'avons aucune idée de ce que nous faisons sur cette terre et que nous faisons du mieux que nous pouvons pour *vivre* malgré l'absurdité d'une mort inéluctable. Voilà, selon moi, l'une des plus belles réalisations de la fiction, de l'art du roman en particulier : nous faire « croire que les histoires sont vraies, [...] qu'elles s'enracinent dans une vérité commune, que toute expérience personnelle trouve sa profondeur et sa vérité dans l'expérience des autres. Pour ce faire, il faut parfois s'arracher à sa propre expérience,

s'oublier en quelque sorte pour entrer dans l'expérience d'autrui.⁶⁴ » Dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, Kundera énonce une idée similaire :

Regarder, impuissant, dans la cour et ne pas arriver à prendre de décision; entendre le gargouillement obstiné de son propre ventre dans un instant d'exaltation amoureuse; trahir et ne pas savoir s'arrêter sur la route si belle des trahisons; lever le poing dans le cortège de la grande marche; exhiber son humour devant les micros dissimulés par la police : j'ai connu et j'ai moi-même vécu toutes ces situations; d'aucune, pourtant, n'est issu le personnage que je suis moi-même dans mon curriculum vitae. Les personnages de mon roman sont mes propres possibilités qui ne se sont pas réalisées. C'est ce qui fait que je les aime tous et que tous m'effraient pareillement. Ils ont, les uns et les autres, franchi une frontière que je n'ai fait que contourner. C'est cette frontière franchie (la frontière au-delà de laquelle finit mon moi) qui m'attire. Et c'est de l'autre côté seulement que commence le mystère qu'interroge le roman. Le roman n'est pas une confession de l'auteur, mais une exploration de ce qu'est la vie humaine dans le piège qu'est devenu le monde⁶⁵.

Ces possibilités dont il parle, ce sont toutes celles qui ne se sont pas réalisées en nous mais dont les *Autres* nous offrent un inventaire infini. Il y revient dans *L'art du roman* :

Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la carte de l'existence en découvrant telle ou telle possibilité humaine. Mais encore une fois : exister, cela veut dire : « être-dans-le-monde ». Il faut donc comprendre *et* le personnage *et* son monde comme *possibilités*⁶⁶.

La « vérité commune » dont traite Rivard, ce serait donc l'existence humaine (l'humanité) et la somme de ses possibilités. Devant chaque être humain, chaque personnage, nous devons repenser à ces quelques mots que Jean-Marc rêve de dire au mendiant, dans *L'identité* : « venez boire un café avec moi, vous êtes mon alter ego. Vous vivez le sort auquel je n'ai échappé que par hasard.⁶⁷ » Cette prise de conscience d'une commune humanité réalise dans la compassion ce que le socialisme a réalisé dans le lyrisme : une réconciliation avec le monde. Rivard fait de l'art romanesque une occasion de dépasser l'unité illusoire des sans-âmes pour arriver à une vraie communion humaine : « l'âme est en

⁶⁴ *Ibid.*, p.191.

⁶⁵ Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, *op. cit.*, p.1319.

⁶⁶ Milan Kundera, *L'art du roman*, *op. cit.*, p.666.

⁶⁷ Milan Kundera, *L'identité*, dans *Œuvre*, t.2, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.413.

chacun de nous le rêve, l'intuition d'une relation, mieux, d'une harmonie entre le monde et nous. Si l'âme est ainsi liée à l'infini, la distance entre le moi et le non-moi n'est que le temps que met la conscience à percevoir leur unité, et la mort peut bien alors être autre chose qu'une fin.⁶⁸ » Celui qui se détache de l'ironie condescendante se sait lié par « l'âme » au troupeau qu'il méprisait auparavant; il sait que ces « sans-âmes » sont des variations de lui-même, des possibilités qui ne se sont jamais actualisées et qu'il se doit d'essayer de comprendre. De ce point de vue, les deux conceptions du roman que Ricard oppose l'une à l'autre ne sont peut-être que les revers d'une même médaille. Se pourrait-il qu'il faille tout déconstruire pour pouvoir rebâtir? qu'il faille « s'enfoncer toujours plus bas dans la prose » avant de remonter dans « la lumière de la poésie »? qu'il faille reconnaître « que nul n'obtient jamais le salut quoi qu'il fasse, et que la division, l'obscurité, la mortalité sans gloire sont la condition humaine même, à quoi nul n'échappe autrement que par l'illusion » afin d'arriver à « l'expérience d'un monde indivis dans lequel la conscience n'est plus déchirée entre le dedans et le dehors », entre les mots et les choses, entre le temps et l'éternité? » Voici un extrait qui fusionne ces deux pôles :

Cette beauté, cet élargissement, qui nous permet d'être heureux tout en étant conscients de la mort, loin de la félicité des pierres, est propre au roman. C'est un élargissement qui se produit par solidarité : je deviens conscient d'appartenir à la communauté des mortels, et cette conscience-là paradoxalement abolit la mort ou la peur de la mort, comme si le fait d'être plusieurs à mourir enlevait à la mort son aspect accidentel, injuste, brutal, comme si mourir était une façon d'être avec les autres, de servir les autres, de leur permettre de nous survivre.⁶⁹

Ma réalité est désespérément éloignée de l'état de plénitude que Rivard associe à la réconciliation avec le monde. Je ressemble plutôt à Levine qui, à la toute fin d'Anna Karénine, vit une expérience mystique (découverte de la foi ou réconciliation avec le monde, peu importe), ce qui ne l'empêche pas de s'impatisser contre son cocher : « Il éprouva

⁶⁸ Yvon Rivard, *op. cit.*, p.183.

⁶⁹ *Ibid.*, p.206.

aussitôt un vif chagrin en constatant que, contrairement à son attente, son nouvel état d'âme n'influit en rien sur son caractère.⁷⁰ » Mon cynisme ne m'a pas abandonné et je me demande toujours qui sont ces millions de gens qui regardent *La voix*. Cependant, s'il est un endroit où je peux « mettre en pratique » les principes de compassion et d'empathie que je viens d'énoncer, c'est bien la littérature.

Cette conscience théorique d'une communauté humaine atomisée en individus cherchant chacun de leur côté à atteindre la transcendance, j'ai tenté de la représenter dans mon roman. Comme l'écrit Kundera, « l'homme désire l'éternité mais il ne peut avoir que son ersatz : l'instant de l'extase⁷¹ ». À travers les petits malheurs de ces jeunes angoissés se glissent des moments où l'horizon s'élargit, où leurs problèmes disparaissent pour laisser place à une sorte de plénitude : c'est Dave qui écoute le bruit de la mer ou Steph qui manifeste joyeusement, trouvant un réconfort éphémère dans l'éternel retour des vagues ou la présence d'autres êtres humains. Dans ces deux cas les personnages oublient le temps qui passe et sentent faire partie d'un tout qui les dépasse. Ces instants où la transcendance se laisse deviner sont pour moi d'une grande importance, car les personnages renouent alors avec la beauté du monde.

Le souper final est déterminant : après avoir été témoins, par le biais d'un écran d'ordinateur, de toute la laideur du monde (la manifestation durement réprimée), mes personnages retrouvent la beauté perdue de la nature (encore par le biais d'un écran d'ordinateur). Si les cigales périodiques, par leur existence éphémère, nous renvoient à l'absurdité de notre vie, elles constituent aussi un spectacle beau et fascinant pour les spectateurs de l'émission *Planet Earth*. À ce moment, tous trois regardent avec bonheur la nature se révéler dans toute sa splendeur.

Pour Rivard, la seule façon de régler une fois pour toutes le problème de l'existence, c'est de regarder la mort en face, se l'approprier pour la voir non plus comme une fin mais comme « un passage, un mystère, et peut-être un commencement⁷² ». Pour lui, la voie vers le salut réside dans la contemplation. Il taxe de « barbares » ces gens qui « n'ont rien d'autre à

⁷⁰ Léon Tolstoï, *op. cit.*, p.843.

⁷¹ Milan Kundera, *Les testaments trahis*, *op. cit.*, p.805.

⁷² Yvon Rivard, *op. cit.*, p.173.

opposer à la mort que la peur et le plaisir⁷³ », ce en quoi je dois m'avouer en désaccord. Lors de la soirée chez ses amis, Dave retrouve une joie à laquelle il n'avait pas goûté depuis longtemps : celle, banale mais assez rare, de passer du bon temps avec des gens qu'il aime. J'ignore si cette soirée l'aidera lors de son retour à Sherbrooke; en fait, je ne le crois pas. Tout au plus lui aura-t-elle rappelé que les moments de bonheur sont encore possibles, ce qui est déjà pas mal.

Voici donc ce que j'affirme dans mon roman, ce que je risque quitte à avoir l'air ridicule : la beauté du monde, ce qui nous permet de vivre sans désespérer, ce sont peut-être ces courts moments de bonheur, d'extase, passés à écouter la mer ou à discuter de choses et d'autres avec des amis chers.

⁷³ *Ibid.*, p.174.

BIBLIOGRAPHIE

Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art*, coll. « Points », Paris, Éditions du Seuil, 1998, 567 p.

Girard, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, coll. « Pluriel », Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1961, 351 p.

Kerouac, Jack, *On the road*, Londres, Penguin Books, 1957, 290 p.

Kundera, Milan, *La vie est ailleurs*, trad. du tchèque par François Kérel, dans *Œuvre*, t.1, éd. de François Ricard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.465-737

———, *L'insoutenable légèreté de l'être*, trad. du tchèque par François Kérel, dans *Œuvre*, t.1, éd. de François Ricard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.1137-1396

———, *L'immortalité*, trad. du tchèque par Eva Bloch, dans *Œuvre*, t.2, éd. de François Ricard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.1-284

———, *L'identité*, dans *Œuvre*, t.2, éd. de François Ricard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.367-457

———, *L'art du roman*, dans *Œuvre*, t.2, éd. de François Ricard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.633-744

———, *Les testaments trahis*, dans *Œuvre*, t.2, éd. de François Ricard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.745-938

———, *Le rideau*, dans *Œuvre*, t.2, éd. de François Ricard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 2011, p.939-1057

Livernois, Jonathan, *Remettre à demain : Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Éditions sur Boréal, 2014, 146 p.

Nadeau-Dubois, Gabriel, *Tenir tête*, Montréal, Lux Éditeur, 2013, 219 p.

Ricard, François, *La génération lyrique : Essai sur la vie et l'œuvre des premiers nés du baby-boom*, coll. « Boréal compact », no.55, Montréal, Éditions du Boréal, 1994, 280 p.

———, *Mœurs de province*, coll. « Papiers collés ». Montréal, Éditions du Boréal, 2014, 230 p.

Rivard, Yvon, *Une idée simple*, coll. « Papiers collés », Montréal, Éditions du Boréal, 2010, 241 p.

Tolstoï, Léon, *Anna Karénine*, préf. de Louis Pauwels, trad. du russe par Henri Mongault, Paris, Gallimard, 1952, 909 p.